





OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.
TOME CINQUIEME.

CONTENANT.

Les Lettres Perſanes. *Augmenté de douze Lettres.*

OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE EDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDERABLEMENT AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME CINQUIEME.

..... *Docuit quæ maximus Atlas.*



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS,
M. DCC. LXIV.



LETTRES PERSANES,

PAR MR. DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION,

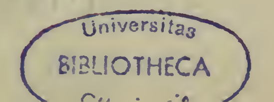
AUGMENTÉE DE DOUZE LETTRES

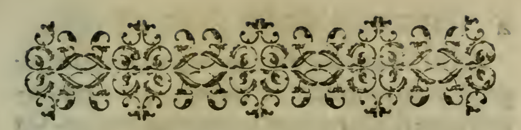
QUI NE SE TROUVENT POINT DANS LES PRÉCÉDENTES,

Et d'une Table des Matieres.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez *ARKSTÉE & MERKUS*,
MDCCLXI.





QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES LETTRES PERSANES.

Rien n'a plu davantage dans les lettres persanes, que d'y trouver, sans y penser, une espece de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin: les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent, dans leur tête, un air moins merveilleux & moins bizarre: & ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, suivant la différence de leurs caracteres. D'un autre côté, le désordre croît dans le serrail d'Asie, à proportion de la longueur de l'absence d'Usbeck, c'est-à-dire, à mesure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces sortes de romans réussissent ordinairement: parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle; ce qui fait plus sentir les passions que tout les récits qu'on en pourroit faire. Et c'est une des causes du succès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les lettres persanes.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digreſſions ne peuvent être permiſes que lorſqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y ſauroit mêler de raiſonnemens, parce qu'aucuns des perſonnages n'y ayant été aſſemblés pour raiſonner, cela choqueroit le deſſein & la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de lettres, où les acteurs ne ſont pas choiſis, & où les ſujets qu'on traite ne ſont dépendans d'aucun deſſein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'eſt donné l'avantage de pouvoir joindre de la philoſophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne ſecrette, & en quelque façon, inconnue.

Les lettres perſanes eurent d'abord un débit ſi prodigieux, que les libraires mirent tout en uſage pour en avoir des ſuites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monſieur, *diſoient-ils*, faites-moi des lettres perſanes.

Mais ce que je viens de dire ſuffit pour faire voir qu'elles ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſuite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres écrites d'une autre main, qu'elqu'ingénieuſes qu'elles puiſſent être.

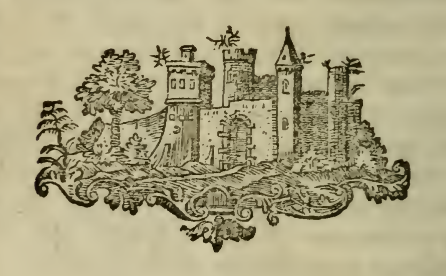
Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis. Mais il ſont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Perſans, qui devoient y jouer un ſi grand rôle, ſe trouvoient tout-à-coup tranſplantés en

Eu-

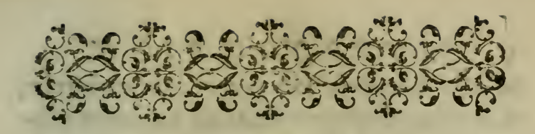
Europe, c'eſt-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un tems où il falloit néceſſairement les repréſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premieres penſées devoient être ſingulieres: il ſembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'eſpece de ſingularité qui peut compatir avec de l'eſprit. On n'avoit à peindre que le ſentiment qu'ils avoient eu à chaque choſe qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on penſât à intéreſſer quelque principe de notre religion, on ne ſe ſoupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits ſe trouvent toujours liés avec le ſentiment de ſurpriſe & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Perſans ne doivent pas paroître plus inſtruits que lorſqu'ils parlent de nos coutumes & de nos uſages. Et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes ſinguliers cette ſingularité eſt toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaiſons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette juſtification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du reſpect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le lecteur de ne pas ceſſer un moment de regarder les traits dont

je parle comme des effets de la ſurpriſe de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il eſt prié de faire attention que tout l'agrément conſiſtoit dans le contraſte éternel entre les choſes réelles, & la maniere ſinguliere, naïve, ou bizarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le deſſein des lettres perſanes ſont ſi à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront ſe tromper eux-mêmes.



LET-



LETTRES PERSANES.

INTRODUCTION.

JE ne fais point ici d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre: on le lira, s'il eſt bon; &, s'il eſt mauvais, je ne me ſoucie pas qu'on le liſe.

J'ai détaché ces premieres lettres, pour eſſayer le goût du public: j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la ſuite.

Mais, c'eſt à condition que je ne ſerai pas connu: car, ſi l'on vient à ſavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche aſſez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'eſt aſſez des défauts de l'ouvrage, ſans que je préſente encore à la critique ceux de ma perſonne. Si l'on ſavoit qui je ſuis, on

diroit: ſon livre jure avec ſon caractere, il devroit employer ſon tems à quelque choſe de mieux; cela n'eſt pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces ſortes de réflexions, parce qu'on les peut faire ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

LES PERSANS qui écrivent ici étoient logés avec moi; nous paſſions notre vie enſemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens transplantés de ſi loin ne pouvoient plus avoir de ſecrets. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres; je les copiai. J'en ſurpris même quelques-unes, dont ils ſe ſeroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie perſane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur: toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai ſoulagé le lecteur du langage aſiatique, autant que je l'ai pu, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient ennuyé juſques dans les nues.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins pro-

prodigues que nous; & j'ai paſſé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à ſoutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

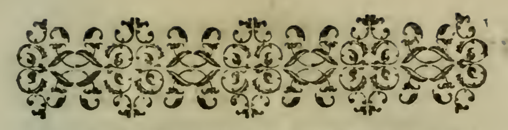
Il y a une choſe qui m'a ſouvent étonné; c'eſt de voir ces Perſans quelquefois auſſi inſtruits que moi-même des mœurs & des manieres de la nation, juſqu'à en connoître les plus fines circonſtances, & à remarquer des choſes qui, je ſuis ſûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long ſéjour qu'ils y ont fait: ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'eſt à un François de s'inſtruire des mœurs des Aſiatiques dans quatre; parce que les uns ſe livrent autant que les autres ſe communiquent peu.

L'uſage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de ſa verſion, ou de ſa gloſe, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait: on en devinera facile-

ment les raiſons. Une des meilleures eſt que ce ſeroit une choſe très-ennuyeuſe, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une préface.



LET-



LETTRE PREMIERE.

USBEK *à son ami* RUSTAN.

A Ispahan.

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophetes, nous nous remîmes en chemin ; & hier, ving-cinquieme jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut être les premiers, parmi les Persans, que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, & que la lumiere orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage; ne me flatte point: je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournerai quelques tems. Adieu, mon cher Rustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidele.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE NOIR.

A son ferrail d'Ifpahan.

Tu es le gardien fidele des plus belles femmes de Perfe : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles fur ce dépôt précieux de mon cœur, il fe repofe & jouit d'une fécurité entiere. Tu fais la garde dans le filence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes foins infatigables foutiennent la vertu, lorfqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient fortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'efpérance. Tu es le fléau du vice, & la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du ferrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les fervices les plus vils : tu te foumets, avec refpect & avec crainte, à leurs ordres légitimes : tu les fers comme l'efclave de leurs efclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modeftie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait fortir, lorfque tu étois le dernier de mes efclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaiffe-

abaissement auprès de celles qui partagent mon amour; mais fais-leur, en même tems, sentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses : persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE III.

ZACHI à USBEK.

A Tauris.

NOUS avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la riviere & quitter nos litieres, nous nous mîmes, selon la coutume, dans des boëtes : deux esclaves nous porterent sur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton serrail d'Ispahan? dans ces lieux qui, me rappellant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvel-

le violence? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais; mais rencontrant par-tout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la premiere fois de ma vie, je te reçus dans mes bras; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes: chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté: nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens: tu vis avec plaisir les miracles de notre art; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles; tu détruisis tout notre ouvrage: il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes: il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek! que de charmes furent étalés à tes yeux! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens: ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer: chaque grace nouvelle te demandoit un tribut; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers: tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets: tu nous fis passer, en un instant, dans mille situations différentes: toujours de nouveaux commandemens, & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue. Us bek; une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensible-

blement devenir la maîtreſſe de ton cœur : tu me pris, tu me quittas ; tu revins à moi, & je ſçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le déſeſpoir pour mes rivales : il nous ſembla que nous fuſſions ſeuls dans le monde ; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales euſſent eu le courage de reſter témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes tranſports, elles auroient ſenti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vu que, ſi elles pouvoient diſputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas diſputer de ſenſibilité.... Mais où ſuis-je ? Où m'emmene ce vain récit ? C'eſt un malheur de n'être point aimée ; mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne ſais pas même ce que tu perds. Je pouſſe des ſoupirs qui ne ſont point entendus ; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas ; il ſemble que l'amour reſpire dans le ſerrail, & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe ! Ah ! mon cher Usbek, ſi tu ſavois être heureux !

Du ſerrail de Fatmé, le 21 de la lune de Maharram 1711.

LET-

LETTRE IV.

ZEPHIS *à* USBEK.

A Erzeron.

ENFIN ce monſtre noir a réſolu de me déſeſpérer. Il veut, à toute force, m'ôter mon eſclave Zélide, Zélide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces. Il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe; il veut encore qu'elle ſoit déshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance: &, parce qu'il s'ennuie derriere la porte, où je le renvoie toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vu des choſes, que je ne ſais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe! Ma retraite, ni ma vertu, ne ſauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans: un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi-même, pour deſcendre juſques à des juſtifications: je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien; &, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du ſerrail de Fatmé 29 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE V.

Rustan à Usbek.

A Erzeron.

Tu es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan ; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légéreté d'eſprit, les autres à quelque chagrin : tes amis ſeuls te defendent, & ils ne perſuadent perſonne. On ne peut comprendre que tu puiſſes quitter tes femmes , tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Perſans. La mere de Rica eſt inconſolable; elle te demande ſon fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me ſens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais: mais je ne ſaurois te pardonner ton abſence; &, quelques raiſons que tu m'en puiſſes donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Iſpahan, le 28 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VI.

Usbek à ſon ami Nessir.

A Iſpahan.

A une journée d'Erivan, nous quittâmes la Perſe, pour entrer dans les terres de l'obéiſſance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous ſéjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Neſſir : j'ai ſenti une douleur ſécrete, quand j'ai perdu la Perſe de vue, & que je me ſuis trouvé au milieu des perfides Oſmanlins. A meſure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me ſembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, ſe ſont préſentés à mon eſprit : ma tendreſſe s'eſt réveillée : une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce ſont mes femmes. Je ne puis penſer à elles que je ne ſois dévoré de chagrins.

Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime : je me trouve, à cet égard, dans une inſenſibilité qui ne me laiſſe point de deſirs. Dans le nombreux ſerrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même : mais, de ma froideur même, il ſort une jalouſie ſécrete qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laiſſées preſque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en ſûreté, ſi mes eſclaves étoient fideles : que ſera-ce, s'ils ne le ſont pas ? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'eſt un mal où mes amis ne peuvent porter de remede : c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obſcure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher

cher Neſſir : c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte, dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab, 2, 1711.

LETTRE VII.

FATME' à USBEK.

A Erzeron.

Il y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek ; &, dans l'abattement où je ſuis, je ne puis pas me le perſuader encore. Je cours tout le ſerrail, comme ſi tu y étois ; je ne ſuis point déſabuſée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui étoit accoutumée à te tenir dans ſes bras ; qui n'étoit occupée que du ſoin de te donner des preuves de ſa tendreſſe ; libre par l'avantage de ſa naiſſance, eſclave par la violence de ſon amour ?

Quand je t'épouſai, mes yeux n'avoient point encore vu le viſage d'un homme : tu es le ſeul encore dont la vue m'ait été permiſe (*) : car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux, dont la moindre imperfection eſt de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton viſage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'eſtimer heureuſe. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus raviſſante, que les charmes enchanteurs de ta perſon-

(*) Les femmes perſanes ſont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes turques, & les femmes indiennes.

ſonne. Je te le jure, Usbek, quand il me ſeroit permis de ſortir de ce lieu, où je ſuis enfermée par la néceſſité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me ſeroit permis de choiſir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations, Usbek, je te le jure, je ne choiſirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne penſe pas que ton abſence m'ait fait négliger une beauté qui t'eſt chere. Quoique je ne doive être vue de perſonne, & que les ornemens dont je me pare ſoient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire: je ne me couche point que je ne me ſois parfumée des eſſences les plus délicieuſes. Je me rappelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras; un ſonge flatteur, qui me ſéduit, me montre ce cher objet de mon amour, mon imagination ſe perd dans ſes deſirs, comme elle ſe flatte dans ſes eſpérances. Je penſe quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous: la nuit ſe paſſe dans des ſonges, qui n'appartiennent ni à la veille ni au ſommeil: je te cherche à mes côtés: & il me ſemble que tu me fuis: enfin le feu, qui me dévore, diſſipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes eſprits. Je me trouve pour lors ſi animée... Tu ne le croirois pas, Usbek, il eſt impoſſible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je

ſens

ſens ſi bien! & comment ſens-je ſi bien ce que je ne puis t'exprimer? Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un ſeul de tes baiſers. Qu'une femme eſt malheureuſe d'avoir des deſirs ſi violens, lorſqu'elle eſt privée de celui qui peut ſeul les ſatisfaire; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puiſſe la diſtraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des ſoupirs & dans la fureur d'une paſſion irritée; que, bien loin d'être heureuſe, elle n'a pas même l'avantage de ſervir à la félicité d'un autre; ornement inutile d'un ſerrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de ſon époux!

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des paſſions que nous ne puiſſions pas ſatisfaire: vous nous traitez comme ſi nous étions inſenſibles; & vous ſeriez bien fâchés que nous le fuſſions: vous croyez qne nos deſirs, ſi long tems mortifiés, ſeront irrités à votre vue. Il y a de la peine à ſe faire aimer; il eſt plus court d'obtenir du déſeſpoir de nos ſens ce que vous n'oſez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer: mon ame eſt toute pleine de toi; & ton abſence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du ſerail d'Iſpahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LET-

LETTRE VIII.

USBEK *à son ami* RUSTAN.

A Ispahan.

TA lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive? la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point: je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai ensuite, pour le démasquer. Je portai la vérité jusques aux pieds du trône; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu: je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même tems les adorateurs & l'idole.

Mais, quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis; que je m'étois attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du prince; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences; &, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires; & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens: je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent

penser

penſer à moi ſérieuſement : je réſolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la cour m'en fournit un prétexte plauſible. J'allai au roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'inſtruire dans les ſciences de l'occident ; je lui inſinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages ; je trouvai grace devant ſes yeux ; je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Ruſtan, le véritable motif de mon voyage. L'aiſſe parler Iſpahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment. Laiſſe à mes ennemis leurs interprétations malignes : je ſuis trop heureux que ce ſoit le ſeul mal qu'ils me puiſſent faire.

On parle de moi à préſent : peut-être ne ſerai-je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Ruſtan. je ne veux point me livrer à cette triſte penſée : je leur ſerai toujours cher ; je compte ſur leur fidélité, comme ſur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE *à* IBBI.

A Erzeron.

Tu ſuis ton ancien maître dans ſes voyages ; tu parcours les provinces & les royaumes ; les chagrins ne ſauroient faire d'impreſſion ſur toi : chaque inſtant te montre des choſes nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paſſer le tems ſans le ſentir.

Il n'en eſt pas de même de moi, qui, enfermé dans

dans une affreuse prison, suis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé sous le poids des soins & des inquiétudes de cinquante années; &, dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein, & un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé, par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même; las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement, & non pas la perte: j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuissance de le satisfaire. Hélas! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause; &, bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le serrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu: je me sentois animé à chaque instant: mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue, que pour me désoler: pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais déshabillée, que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse.

Je

Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer: & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres, je ne les envisageois qu'avec des regards séveres: j'étois perdu, si elles m'avoient pénétré; quel avantage n'en auroient-elles pas pris?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté, que je perdis entiérement la raison, & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus, à la premiere réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours: je fus pourtant assez heureux pour échapper à mille morts: mais la beauté, que j'avois faite confidente de ma foiblesse, me vendit bien cher son silence, je perdis entiérement mon autorité sur elle; & elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin, les feux de la jeunesse ont passé; je suis vieux, & je me trouve, à cet égard, dans un état tranquille: je regarde les femmes avec indifférence; & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir. Je me souviens toujours que j'étois né pour les commander; & il me semble que je redeviens homme, dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais, depuis que je les envisage de sens froid, & que ma raison me laisse voir toutes leurs foiblesses. Quoique je les garde pour un autre, le plaisir de me faire obéir me donne une joie secrete: quand je les prive de tout, il

me ſemble que c'eſt pour moi, & il m'en revient toujours une ſatisfaction indirecte: je me trouve dans le ſerrail comme dans un petit empire; & mon ambition, la ſeule paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire: je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis. Auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat: elles me trouvent au-devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens: je me préſente toujours à elles comme une barriere inébranlable: elles forment des projets, & je les arrête ſoudain: je m'arme de refus; je me hériſſe de ſcrupules; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie: je les déſeſpere, en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe, & de l'autorité du maître: je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſévérité; & je ſemble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de deſagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir ſur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a, entre nous, comme un flux & un reflux d'empire & de ſoumiſſion: elles font toujours tomber ſur moi les emplois les plus humilians; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; &, ſans égard pour ma vieilleſſe, elles me font lever la nuit dix fois pour la moin-

dre bagatelle : je ſuis accablé ſans ceſſe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il ſemble qu'elles ſe relaient pour m'exercer, & que leurs fantaiſies ſe ſuccédent : ſouvent elles ſe plaîſent à me faire redoubler de ſoins ; elles me font faire de fauſſes confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme au tour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même Une autre fois, elles m'attachent derriere leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles ſavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétextes pour me mener au point où elles veulent. Il faut, dans ces occaſions, une obéiſſance aveugle & une complaiſance ſans bornes : un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, ſeroit une choſe inouie, &, ſi je balançois à leur obéir, elles ſeroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de deſcendre à cette humiliation.

Ce n'eſt pas tout : je ne ſuis jamais ſûr d'être un inſtant dans la faveur de mon maître : j'ai autant d'ennemies dans ſon cœur, qui ne ſongent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne ſuis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuſe rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mene dans le lit de mon maître des femmes irritées : crois-tu qu'on y travaille pour moi, & que mon parti ſoit le plus

 fort?

fort? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs ſoupirs, de leurs embraſſements, & de leurs plaiſirs même : elles ſont dans le lieu de leurs triomphes; leurs charmes me deviennent terribles; leurs ſervices préſents effacent, dans un moment, tous mes ſervices paſſés; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'eſt plus à lui-même.

Combien de fois m'eſt-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrace? Le jour que je fus fouetté ſi indignement au tour du ſerrail, qu'avois-je fait? Je laiſſe une femme dans les bras de mon maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle verſa un torrent de larmes; elle ſe plaignit, & ménagea ſi bien ſes plaintes, qu'elles augmentoient, à meſure de l'amour qu'elle faiſoit naitre. Comment aurois-je pu me ſoutenir dans un moment ſi critique? Je fus perdu, lorſque je m'y attendois le moins; je fus la victime d'une négociation amoureuſe, & d'un traité que les ſoupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux! tes ſoins ſe bornent uniquement à la perſonne d'Usbek. Il t'eſt facile de lui plaire, & de te maintenir dans ſa faveur juſques au dernier de tes jours.

Du ſerrail d'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar 1711.

LET:

LETTRE X.

MIRZA *à son ami* USBEK.

A Erzeron.

Tu étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica; & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek; tu étois l'ame de notre société. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'esprit ont formés.

Nous disputons ici beaucoup; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question, si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu? Je t'ai souvent oui dire que les hommes étoient nés pour être vertueux; & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks, qui me désesperent avec leurs passages de l'alcoran: car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar 1711.

LETTRE XI. nb.

USBEK *à* MIRZA.

A Ispahan.

Tu renonces à ta raison, pour essayer la mienne; tu descends jusqu'à me consulter; tu me crois

crois capable de t'inſtruire. Mon cher Mirza, y a une choſe qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi; c'eſt ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me preſcris, je n'ai pas cru devoir employer des raiſonnemens fort abſtraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne ſuffit pas de perſuader, mais qu'il faut encore faire ſentir; telles ſont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'hiſtoire te touchera plus qu'une philoſophie ſubtile.

Il y avoit, en Arabie, un petit peuple, appellé Troglodite, qui deſcendoit de ces anciens Troglodites, qui, ſi nous en croyons les hiſtoriens, reſſembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point ſi contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, il ne ſiffloient point, ils avoient deux yeux: mais ils étoient ſi méchans & ſi féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de juſtice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangere, qui voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit ſévérement: mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'aſſemblerent, pour choiſir un gouvernement; &, après bien des diſſentions, ils créerent des magiſtrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent inſupportables; & ils les maſſacrerent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne conſulta plus que ſon naturel ſauvage. Tous les particu-

ticuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils disoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux; que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins; &, pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres: chacun dit, je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me seroit inutile: je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de montagneuses; & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très-grande, de maniere que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquerent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles: ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refuserent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse: les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine;

mais ces miférables trouverent des gens auffi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle; fon voifin en devint amoureux, & l'enleva : il s'émut une grande querelle ; &, après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en temettre à la décifion d'un Troglodite, qui, pendant que la république fubfiftoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raifons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme foit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vous différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laiffer en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-deffus, il les quitta, & s'en alla travailler fa terre. Le raviffeur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; & l'autre, pénétré de l'injuftice de fon voifin & de la dureté du juge, s'en retournoit défefpéré, lorfqu'il trouva dans fon chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine : il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorfqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été fi peu fenfible à fon malheur. Il l'enleva, & l'emmena dans fa maifon.

Il y avoit un homme qui poffédoit un champ affez fertile, qu'il cultivoit avec grand foin : deux de fes voifins s'unirent enfemble, le chafferent de

de fa maifon, occuperent fon champ: ils firent entr'eux une union pour fe défendre contre tous ceux qui voudroient l'ufurper; & effectivement ils fe foutinrent par-là pendant plufieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoir avoir tout feul, tua l'autre, & devint feul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer; il fe trouva trop foible pour fe défendre, & il fut maffacré.

Un Troglodite prefque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix: le marchand dit en lui-même, naturellement je ne devrois efpérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mefures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mefures. Il fallut en paffer par-là, & payer le prix demandé. Je fuis bien aife, dit le marchand, j'aurai du bled à préfent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? Vous avez befoin de bled? j'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut être; car vous faurez que le bled eft extrêmement cher. & que la famine regne prefque par-tout. Mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mefure de bled; car je ne veux pas m'en défaire autrement, duffiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voifin, & donna fes remedes fi à propos, qu'il guérit tous ceux qui fe mirent dans fes mains. Quand la maladie eut ceffé; il alla chez tous ceux qu'il

avoit traités, demander ſon ſolaire; mais il ne trouva que des refus: il retourna dans ſon pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un ſi long voyage. Mais, bientôt après, il apprit que la même maladie ſe faiſoit ſentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injuſtes, vous avez dans l'ame un poiſon plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place ſur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les regles de l'équité vous ſont inconnues: je croirois offenſer les dieux qui vous puniſſent, ſi je m'oppoſois à la juſtice de leur colere.

D'Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK *au même.*

A Iſpahan.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injuſtices. De tant de familles, il n'en reſta que deux, qui échapperent aux malheurs de la nation. Il y avoit, dans ce pays, deux hommes bien ſinguliers: ils avoient de l'humanité; ils connoiſſoient la juſtice; ils aimoient la vertu: autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la déſolation généra-

le,

le, & ne la reſſentoient que par la pitié: c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une ſollicitude commune, pour l'intérêt commun; ils n'avoient de différends, que ceux qu'une douce & tendre amitié faiſoit naître: &, dans l'endroit du pays le plus écarté, ſéparés de leurs compatriotes indignes de leur préſence, ils menoient une vie heureuſe & tranquille: la terre ſembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuſes mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur repréſentoient ſans ceſſe les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple ſi triſte: ils leur faiſoient ſur-tout ſentir que l'intérêt des particuliers ſe trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en ſéparer, c'eſt vouloir ſe perdre; que la vertu n'eſt point une choſe qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible; & que la juſtice pour autrui eſt une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la conſolation des peres vertueux, qui eſt d'avoir des enfans qui leur reſſemblent. Le jeune peuple qui s'éleva ſous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages: le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit repréſenter ici le bonheur de ces Troglodites? Un peuple ſi juſte devoit être chéri

des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, & la religon vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituerent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danſes, & par les accords d'une muſique champêtre : on faiſoit enſuite des feſtins, où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces aſſemblées que parloit la nature naïve; c'eſt-là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir; c'eſt-là que la pudeur virginale faiſoit, en rougiſſant, un aveu ſurpris, mais bientôt confirmé par le conſentiment des peres; & c'eſt-là que les tendres meres ſe plaîſoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux: ce n'étoit pas les richeſſes, & une onéreuſe abondance; de pareils ſouhaits étoient indignes des heureux Troglodites; ils ne ſavoient les deſirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la ſanté de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéiſſance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre ſacrifice de leur cœur; & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le ſoir, lorſque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'aſſembloient; &, dans un re-

pas

pas frugal, ils chantoient les injuſtices des premiers Troglodites, & leurs malheurs, la vertu renaiſſante avec un nouveau peuple, & ſa félicité: ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours préſentes aux hommes qui les implorent, & leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas: ils décrivoient enſuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un ſommeil. que les ſoins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fourniſſoit pas moins à leurs deſirs qu'à leurs beſoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangere: ils ſe faiſoient des préſens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le Peuple Troglodite ſe regardoit comme une ſeule famille: les troupeaux étoient preſque toujours confondus; la ſeule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

USBEK *au même.*

Je ne ſaurois aſſez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux diſoit un jour: mon pere doit demain labourer ſon champ: je me léverai deux heures avant lui; &, quand il ira à ſon champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre diſoit en lui-même: il me ſemble que

ma fœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé fon troupeau : j'en fuis bien fâché, dit-il; car il y avoit une geniffe toute blanche, que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre: il faut que j'aille au temple remercier les dieux; car mon frere, que mon pere aime tant, & que je chéris fi fort, a recouvré la fanté.

Ou bien, il y a un champ qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent font tous les jours expofés aux ardeurs du foleil, il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puiffent aller quelquefois fe repofer fous leur ombre.

Un jour que plufieurs Troglodites étoient affemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il foupçonnoit d'avoir commis une mauvaife action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites : mais, s'il l'a fait, puiffe-t-il mourir le dernier de fa famille!

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé fa maifon, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injuftes, répondit-il, je fouhaiterois que les dieux leur en donnaffent un plus long ufage qu'à moi.

Tant de profpérités ne furent pas regardées fans envie : les peuples voifins s'affemblerent; &,

fous

ſous un vain prétexte, ils réſolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette réſolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des ambaſſadeurs, qui leur parlerent ainſi.

Que vous ont fait les Troglodites? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos beſtiaux, ravagé vos campagnes? Non: nous ſommes juſtes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux? ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus ſacré, que, ſi vous entrez dans non terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuſte, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris, ces peuples ſauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur: l'un vouloit mourir pour ſon pere, un autre pour ſa femme & ſes enfans, celui-ci pour ſes freres, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite: la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe

prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'injustice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; & ils céderent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK *au même.*

COMME le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi; ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juste; & ils jetterent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui: à dieu ne plaîse, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi. Vous me déférez la couronne; &, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne: mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu, en naisant, les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, disoit-

disoit-il! & pourquoi ai-je tant vécu? Puis il s'écria d'une voix sévere: je vois bien ce que c'est, ô Troglodites; votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous; sans cela, vous ne sauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur: vous aimez mieux être soumis à un prince, & obéir à ses loix moins rigides que vos mœurs. Vous savez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, & languir dans une lâche volupté; & que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ses larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite? Voulez vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, & par le seul penchant de la nature? O Troglodites, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu?

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LET-

LETTRE XV.

Le PREMIER EUNUQUE *à* JARON, *eunuque noir.*

A Erzeron.

JE prie le ciel qu'il te ramene dans ces lieux, & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie guere jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié, & que je me fois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait fentir que j'avois encore un cœur; &, pendant que j'étois de bronze pour tous ces efclaves qui vivoient fous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaifir.

Le tems vint où mon maître jetta fur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorfque le fer te fépara de la nature. Je ne te dirai point fi je te plaignis, ou fi je fentis du plaifir à te voir élevé jufqu'à moi. J'appaifai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une feconde naiffance, & fortir d'une fervitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une fervitude où tu devois commander. Je pris foin de ton éducation. La févérité, toujours inféparable des inftructions, te fit longtems ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant: & je te dirai que je t'aimois comme un pere aime fon fils, fi ces noms de pere & de fils pouvoient convenir à notre deftinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il eft impoffible que tu n'y contractes bien des fouillures. Comment

le

le prophete pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ſes ennemis? Je voudrois que mon maître fît, à ſon retour, le pélérinage de la Mecque: vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 10 *de la lune de Gemmadi* 1711.

LETTRE XVI.

USBEK *au mollak* MEHEMET ALI, *gardien des trois tombeaux.*

A Com.

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux, divin mollak? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches, ſans doute, de peur d'obſcurcir le ſoleil: tu n'as point de taches comme cet aſtre: mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta ſcience eſt un abyme plus profond que l'océan: ton eſprit eſt plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes: tu ſais ce qui ſe paſſe dans les neuf chœurs des puiſſances céleſtes: tu lis l'alcoran ſur la poitrine de notre divin prophete; &, lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un ange, par ſon ordre, déploie ſes aîles rapides, & deſcend du trône, pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois, par ton moyen, avoir avec les ſéraphins une intime correſpondance: car enfin, treizieme iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abyme & l'empirée?

Je

Je suis au milieu d'un peuple profane : Permets que je me purifie avec toi : souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrés que tu habites : distingue-moi des méchans, comme on distingue, au lever de l'aurore, le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conseils : prends soin de mon ame : enivre-la de l'esprit des prophetes : nourris-la de la science du paradis ; & permets que je mette ses plaies à tes pieds. Adresse tes lettres sacrées à Erzeron, où je resterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 de la la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVII.

Usbek *au même.*

Je ne puis, divin mollak, calmer mon impatience : je ne saurois attendre ta sublime réponse. J'ai des doutes, il faut les fixer : je sens que ma raison s'égare ; ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, source de lumiere ; foudroie, avec ta plume divine, les difficultés que je vais te proposer ; fais moi avoir pitié de moi-même, & rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre législateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que, pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps ? Il me semble que les choses ne sont en elles-même ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet, qui puisse les rendre telles. La boue ne nous pa-

roît

roît sale, que parce qu'elle blesse notre vue, ou quelqu'autre de nos sens; mais, en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or & les diamans. L'idée de souillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne se lavent point ne blessoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs?

Les sens, divin mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choses? Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere; que ce qui donne une sensation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres; il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de regle: à moins qu'on ne dise que chacun peut, à sa fantaisie, décider ce point, & distinguer, pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin prophete, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVIII.

MEHEMET ALI, *serviteur des prophetes, à* USBEK, *A Erzeron.*

Vous nous faites toujours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint prophete. Que

ne lisez-vous les traditions des docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux? qui, toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des mollaks, sans oser, ni l'embrasser, ni la suivre!

Profanes! qui n'entrez jamais dans les secrets de l'éternel, vos lumieres ressemblent aux ténebres de l'abyme; & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiere que vos pieds font élever, lorsque le soleil est dans son midi dans le mois ardent de chahban.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums (*): votre vaine philosophie est cet éclair, qui annonce l'orage & l'obscurité: vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté: il ne faut, pour cela, que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint prophete, lorsque, tenté par les chrétiens, éprouvé par les juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le juif Abdias Ibesalon (†) lui demanda pourquoi dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'est pas sans raison, répondit Mahomet: c'est un animal immonde; & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main, avec de la boue, la figure d'un homme; il la jetta à terre,

(*) Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

(†) Tradition mahométane.

re, & lui cria, levez-vous. Sur le champ, un homme se leva, & dit: je suis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint prophete? Non, répondit-il: mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu; & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout à-coup.

Or çà, raconte-moi, lui dit l'envoyé de dieu, toute l'histoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois; après quoi il parla ainsi:

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche: ce qui la fit si fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle; sur-tout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conseil de dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek; que, depuis ce tems-là, nous nous en soyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde?

Mais, comme le cochon remuoit tous le jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer; & il sortit de son nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui: ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter dieu encore. Il

lui

lui ordonna de donner au lion un grand coup ſur le front, qui éternua auſſi, & fit ſortir de ſon nez un chat. Croyez-vous que ces animaux ſoient encore immondes? Que vous en ſemble?

Quand donc vous n'appercevez pas la raiſon de l'impureté de certaines choſes, c'eſt que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre dieu, les anges & les hommes. Vous ne ſçavez pas l'hiſtoire de l'éternité; vous n'avez point lu les livres qui ſont écrits au ciel; ce qui vous en a été révélé, n'eſt qu'une petite partie de la bibliotheque divine: & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité & les ténebres. Adieu. Mahomet ſoit dans votre cœur.

De Com, le dernier de la lune de Chahban 1711.

LETTRE XIX.

USBEK *à ſon ami* RUSTAN.

A Iſpahan.

Nous n'avons ſéjourné que huit jours à Tocat: après trente-cinq jours de marche nous ſommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne, on ne trouve pas une ſeule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foibleſſe de l'empire des Oſmanlins. Ce corps malade ne ſe ſoutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remedes vio-

violens, qui l'épuifent & le minent fans ceffe.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice infolente n'eft foumife qu'à fes caprices. Les places font démantelées, les villes défertes, les campagnes défolées, la culture des terres & le commerce entiérement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement févere : les chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui levent les tributs, font expofés à mille violences.

La propriété des terres eft incertaine ; & par conféquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni poffeffion, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé jufques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe fe raffinent tous les jours, ils reftent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'avifent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en font fervi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience fur la mer, point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens, fortis d'un rocher (*), font fuer les Ottomans, & fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils fouffrent prefqu'avec peine que les Européens, toujours la-

(*) Ce font, apparemment, les chevaliers de Malthe.

laborieux & entreprenans, viennent le faire: ils croient faire grace à ces étrangers de permettre qu'ils les enrichiſſent.

Dans toute cette vaſte étendue de pays que j'ai traverſée, je n'ai trouvé que Smirne qu'on puiſſe regarder comme une ville riche & puiſſante: ce ſont les Européens qui la rendent telle: & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne reſſemble à toutes les autres.

Voilà, cher Ruſtan, une juſte idée de cet empire, qui, avant deux ſiecles, ſera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

De Smirne, le 2 de la lune de Rahmazan 1711.

LETTRE XX.

USBEK *à* ZACHI, *ſa femme.*

Au ſerrail d'Iſpahan.

Vous m'avez offenſé, Zachi; & je ſens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, ſi mon éloignement ne vous laiſſoit le tems de changer de conduite, & d'appaiſer la violente jalouſie dont je ſuis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée ſeule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de ſa tête ſon infidélité & ſa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée juſqu'à ne pas ſentir qu'il ne vous eſt pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs deſtinés à vous ſervir? Vous avez beau me dire que

des

des eunuques ne ſont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-deſſus des penſées que pourroit faire naître en vous une reſſemblance imparfaite: cela ne ſuffit, ni pour vous, ni pour moi: pour vous, parce que vous faites une choſe que les loix du ſerrail vous défendent, pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous expoſant à des regards; que dis-je, à des regard? peut-être aux entrepriſes d'un perfide, qui vous aura ſouillée par ſes crimes, & plus encore par ſes regrets, & le déſeſpoir de ſon impuiſſance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui ſont ſi ſurpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briſer ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'eſt pas libre: & peut-être que vos deſirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de ſoupçonner; que ce perfide n'ait point porté ſur vous ſes mains ſacrileges; que vous ayez refuſé de prodiguer à ſa vue les délices de ſon maître; que, couverte de vos habits, vous ayez laiſſé cette foible barriere entre lui & vous; que, frappé lui-même d'un ſaint reſpect, il ait baiſſé les yeux; que, manquant à ſa hardieſſe, il ait tremblé ſur les châtimens qu'il ſe prépare: quand tout cela ſeroit vrai, il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une choſe qui eſt contre votre de-

 voir.

voir. Et, si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire? Que feriez vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un asyle favorable contre les atteintes du vice, un temple sacré où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible, malgré tous les désavantages de la nature? Que feriez-vous, si, laissée à vous-même, vous n'aviez, pour vous défendre, que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, & votre devoir, que vous avez si indignement trahi? Que les mœurs du pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils esclaves! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils. Sa laideur, dites vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine: comme si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre premiere esclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienséance: voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévere; je ne suis qu'un épuux, qui cherche à vous trouver in-

innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouſe, m'a laiſſé toute la tendreſſe que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXI.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre; ou plutôt vous le deviez, lorſque vous ſouffrites la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieilleſſe froide & languiſſante, ne pouvez ſans crime lever les yeux ſur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilege ſur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous ſouffrez que ceux dont la conduite vous eſt confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber ſur eux, & ſur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils inſtrumens, que je puis briſer à ma fantaiſie; qui n'exiſtez qu'autant que vous ſçavez obéir; qui n'êtes dans le monde, que pour vivre ſous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalouſie même ont beſoin de votre baſſeſſe; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la

foumiffion, d'autre ame que mes volontés, d'autre efpérance que ma félicité ?

Je fçais que quelques-unes de mes femmes fouffrent impatiemment les loix aufteres du devoir; que la préfence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles font fatiguées de ces objets affreux, qui leur font donnés pour les ramener à leur époux; je le fçais. Mais vous qui vous prêtez à ce défordre, vous ferez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abufent de ma confiance.

Je jure par tous les prophetes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que, fi vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des infectes que je trouve fous mes pieds.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXII.

JARON *au* PREMIER EUNUQUE.

A mefure qu'Usbek s'éloigne du ferrail, il tourne fa tête vers fes femmes facrées: Il foupire, il verfe des larmes: fa douleur s'aigrit, fes foupçons fe fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui: il craint pour ce qui lui eft mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre fous tes loix, & partager

tes ſoins. Grand dieu! qu'il faut de choſes pour rendre un ſeul homme heureux!

La nature ſembloit avoir mis les femmes dans la dépendance, & les en avoir retirées: le déſordre naiſſoit entre les deux ſexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous ſommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie: nous avons mis, entre les femmes & nous, la haine; &, entre les hommes & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir ſévere. Je laiſſerai tomber des regards ſombres. La joie fuira de mes levres. Le dehors ſera tranquille, & l'eſprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieilleſſe, pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaiſir à ſuivre mon maître dans l'occident: mais ma volonté eſt ſon bien. Il veut que je garde ſes femmes: je les garderai avec fidélité. Je ſçais comment je dois me conduire avec ce ſexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir ſuperbe: & qu'il eſt moins aiſé d'humilier, que d'auéantir. Je tombe ſous tes regards.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXIII.

USBEK *à ſon ami* IBBEN.

A Smirne.

NOUS ſommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'eſt une ville

nouvelle; elle eſt un témoignage du génie des ducs de Toſcane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus floriſſante.

Les femmes y jouiſſent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſies; elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile (*). Leurs beaufreres, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, ſans que le mari s'en formaliſe preſque jamais.

C'eſt un grand ſpectacle pour un mahométan, de voir, pour la premiere fois, une ville chrétienne. Je ne parle pas des choſes qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a, juſques dans les moindres bagatelles, quelque choſe de ſingulier, que je ſens, & que je ne ſçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marſeille: notre ſejour n'y ſera pas long. Le deſſein de Rica, & le mien, eſt de nous rendre inceſſamment à Paris, qui eſt le ſiége de l'Empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui ſont une eſpece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois perſuadé que je t'aimerai toujours.

LET-

(*) Les Perſanes en ont quatre.

LETTRE XXIV.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

NOUS sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes qu'on jureroit qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; & que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François: ils courent, ils volent: les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, & qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien: car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois réguliérement & périodiquement: un homme, qui vient après moi & qui me passe, me fait

faire un demi-tour, & un autre, qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai pas fait cent pas, que je ſuis plus briſé que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe, quant à préſent, te parler à fond des mœurs & des coutumes européennes: je n'en ai moi-même qu'une légere idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le roi de France eſt le plus puiſſant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Eſpagne ſon voiſin; mais il a plus de richeſſes que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; &, par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes places munies, & ſes flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi eſt un grand magicien: il exerce ſon empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans ſon tréſor, & qu'il en ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur perſuader qu'un écu en vaut deux; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à ſoutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier eſt de l'argent, & ils en ſont auſſitôt convaincus. Il va même juſqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes ſortes de maux, en les touchant, tant eſt grande la force puiſſance qu'il a ſur les eſprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner:

ner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un ; que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin ; & mille autres choſes de cette eſpece.

Et, pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne, de tems en tems, pour l'exercer de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *conſtitution*, & voulut obliger, ſous de grandes peines, ce prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réuſſit à l'égard du prince, qui ſe ſoumit auſſitôt, & donna l'exemple à ſes ſujets : mais quelques-uns d'entr'eux ſe révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce ſont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la cour, tout le royaume, & toutes les familles. Cette conſtitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens diſent avoir été apporté du ciel : c'eſt proprement leur alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur ſexe, ſoulevent tout contre la conſtitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occaſion, ne veulent point avoir de privilege. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raiſonne pas mal ; &, par le grand Hali ! il faut qu'il ait été inſtruit des principes de notre ſainte loi : car, puiſque les femmes ſont d'une création inférieure à la

nôtre, & que nos prophetes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis?

J'ai oui raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles, qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans; & que, malgré les soins infatigables de certains dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui; ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux: & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général, & qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le génie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractere & du génie persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXV.

USBEK à IBBEN.
A Smirne.

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smirne, dans le dessein de voir l'Italie ; que l'unique but de son voyage est de s'instruire, & de se rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue lettre, il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude : pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous a fait à Smirne, & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans & aussi fideles que nous !

Puissé-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis ! Adieu.

A Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXVI.

Usbek à Roxane.

Au ferrail d'Ifpahan.

Que vous êtes heureufe, Roxane, d'être dans le doux pays de Perfe, & non pas dans ces climats empoifonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu ! Que vous êtes heureufe ! Vous vivez dans mon ferrail comme dans le féjour de l'innocence, inacceffible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureufe impuiffance de faillir : jamais homme ne vous a fouillée de fes regards lafcifs : votre beau-pere même, dans la liberté des feftins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau facré pour la couvrir. Heureufe Roxane ! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce tréfor, que vous défendiez avec tant de conftance ! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir ! Et quelle impatience, quand je vous eus vue ! Vous ne la fatisfaifiez pourtant pas ; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obftinés d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez fans ceffe. Vous fou-

fouvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos efclaves, qui me trahirent, & vous déroberent à mes recherches? Vous fouvient-il de cet autre, où, voyant vos larmes impuiffantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour ? Vous fouvient-il, lorfque toutes les reffources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous prîtes un poignard, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chériffiez plus que votre époux même. Deux mois fe pafferent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous pouffâtes trop loin vos chaftes fcrupules: vous ne vous rendîtes pas même, après avoir été vaincue: vous défendites jufqu'à la derniere extrêmité une virginité mourante: vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois que vous n'ofiez me regarder fans rougir: votre air confus fembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une poffeffion tranquille; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces; & j'étois enivré des plus grandes faveurs, fans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été fi troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue; elles fe préfentent devant les hommes à vifage découvert, comme fi elles vouloient demander leur défaite; elles les cher-

chent

chent de leurs regards; elles les voient dans les mosquées, les promenades, chez elles-mêmes; l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité, & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu; vous fuiriez ces abominables, & vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, ou enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses; quand vous vous parez de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire; &, quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuses, je ne sçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornemens dont

dont elles ſe parent, les ſoins qu'elles prennent de leur perſonne, le deſir continuel de plaire qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer abſolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées, pour aller juſques-là: elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui y eſt gravé, que la naiſſance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais, quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature ſe révolte. Auſſi, quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves, que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin, ce n'eſt pas que nous craignions la derniere infidélité; mais c'eſt que nous ſçavons, que la pureté ne ſçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chaſteté, ſi long-tems éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les deſirs que votre ſeule vertu ſçait ſoumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Regeb 1712.

LET-

LETTRE XXVII.

USBEK *à* NESSIR.

A Ispahan.

NOUS sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la ville du soleil (*).

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelques présens pour toi : tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cent lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes, aussi facilement que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marseillie, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smirne : delà, il envoie celles qui sont pour la Perse, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite : le force de sa constitution, sa jeunesse & sa gaieté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien ; mon corps & mon esprit sont abbattus : je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes : ma santé, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis. Si el-

(*) Ispahan.

elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes ; &, si elle n'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce sexe, qui se fait entendre aux rochers, & remue les choses inanimées.

Adieu, Nessir. J'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban 1712.

LETTRE XXVIII.

Rica à ***.

Je vis hier une chose assez singuliere, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée, & va jouer une espece de scene, que j'ai entendu appeller comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le théâtre. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent ensemble des scenes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.

Ici, c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même: toutes les passions sont peintes sur les visages, &

ex-

exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en eſt que plus vive. Là, les actrices ne paroiſſent qu'à demi corps; & ont ordinairement un manchon, par modeſtie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui ſe moquent de ceux qui ſont en haut ſur le théâtre; & ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui ſont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, ſont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour ſoutenir la fatigue. Ils ſont obligés d'être par-tout; ils paſſent par des endroits qu'eux ſeuls connoiſſent, montent avec une adreſſe ſurprenante d'étage en d'étage; ils ſont en haut, en bas, dans toutes les loges, ils plongent, pour ainſi dire; on les perd, ils reparoiſſent; ſouvent ils quittent le lieu de la ſcene, & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit oſé eſpérer de leurs béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on ſe rend à des ſalles où l'on joue une comédie particuliere: on commence par des révérences, on continue par des embraſſades: on dit que la connoiſſance la plus légere met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il ſemble que le lieu inſpire de la tendreſſe. En effet, on dit que les princeſſes, qui y regnent, ne ſont point cruelles; &, ſi on excepte deux ou trois heures du jour, où elles ſont aſſez ſauvages, on peut dire que, le reſte du tems, elles ſont traitables, & que c'eſt une ivreſſe qui les quitte aiſément.

Tout ce que je te dis ici ſe paſſe à peu près de

de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra : toute la différence eſt qu'on parle à l'un & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où ſe déshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes ſi bien connoiſſance, que, le lendemain, je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

Je ſuis la plus malheureuſe fille du monde; j'ai toujours été la plus vertueuſe actrice de l'opéra. Il y a ſept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en prêtreſſe de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver; &, ſans reſpect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le ſacrifice que je lui ai fait, il ſe met à rire, & me ſoutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je ſuis ſi groſſe, que je n'oſe plus me préſenter ſur le théâtre : car je ſuis, ſur le chapitre de l'honneur d'une délicateſſe inconcevable; & je ſoutiens toujours, qu'à une fille bien née, il eſt plus facile de faire perdre la vertu que la modeſtie. Avec cette délicateſſe, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût jamais réuſſi, s'il ne m'avoit promis de ſe marier avec moi : un motif ſi légitime me fit paſſer ſur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais, puiſque ſon infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guere de quoi vivre : car, à préſent que j'avance en âge, & que,

je perds du côté des charmes, ma penſion, qui eſt toujours la même, ſemble diminuer tous les jours. J'ai appris, par un homme de votre ſuite, que l'on faiſoit un cas infini, dans votre pays, d'une bonne danſeuſe; & que, ſi j'étois à Iſpahan, ma fortune ſeroit auſſi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là; vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui, par ſa vertu & ſa conduite, ne ſe rendroit pas indigne de vos bontés. Je ſuis.....

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXIX.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

Le pape eſt le chef des Chrétiens. C'eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes même; car il les dépoſoit auſſi facilement que nos magnifiques ſultans dépoſent les rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il ſe dit ſucceſſeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle ſaint Pierre: & c'eſt certainement une riche ſucceſſion; car il a des tréſors immenſes, & un grand pays ſous ſa domination.

Les évêques ſont des gens de loi qui lui ſont ſubordonnés, & ont, ſous ſon autorité, deux fonctions bien différentes. Quand ils ſont aſſemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils ſont en particulier, ils n'ont guerre d'autre

tre fonction, que de difpenfer d'accomplir la loi. Car tu fçauras que la religion chrétienne eft chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles: &, comme on a jugé qu'il eft moins aifé de remplir fes devoirs, que d'avoir des évêques qui en difpenfent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: de forte que, fi on ne veut pas faire le rahmazan, fi on ne veut pas s'affujettir aux formalités des mariages, fi on veut rompre fes vœux, fi on veut fe marier contre les défenfes de la loi, quelquefois même fi on veut revenir contre fon ferment, on va à l'évêque, ou au pape, qui donne auffi-tôt la difpenfe.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui foulevent entr'eux mille queftions nouvelle fur la religion: on les laiffe difputer long-tems, & la guerre dure jufqu'à ce qu'une décifion vienne la terminer.

Auffi puis-je t'affurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Chrift.

Ceux qui mettent au jour quelque propofition nouvelle font d'abord appellés hérétiques. Chaque héréfie a fon nom, qui eft, pour ceux qui y font engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'eft hérétique qui ne veut: il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une diftinction à ceux qui accufent d'héréfie; &, quelle que foit la diftinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut fe faire appeller orthodoxe.

Ce

Ce que je te dis eſt bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai oui dire qu'en Eſpagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté ſur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice ! Sans cela, un pauvre diable eſt bien embarraſſé. Quand il jureroit, comme un païen, qu'il eſt orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner ſa diſtinčton, point de diſtinction ; il ſeroit en cendres, avant que l'on eût ſeulement penſé à l'écouter.

Les autres juges préſument qu'un accuſé eſt innocent ; ceux-ci le préſument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour regle, de ſe déterminer du côté de la rigueur ; apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais, d'une autre côté, ils en ont ſi bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaiſe vie, de ceux qui exercent une profeſſion infame. Ils font, dans leur ſentence, un petit compliment à ceux qui ſont révêtus d'une chemiſe de ſoufre, & leur diſent qu'ils ſont bien fâchés de les voir ſi mal habillés, qu'ils ſont doux, qu'ils abhorrent le ſang, & ſont au déſeſpoir de les avoir condamnés :

nés: mais, pour ſe conſoler, ils confiſquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuſe la terre qui eſt habitée par les enfans des prophetes! Ces triſtes ſpectacles y ſont inconnus (*). La ſainte religion que les anges y ont apportée ſe défend par ſa vérité même; elle n'a point beſoin de ces moyens violens pour ſe maintenir.

De Paris, le 4 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXX.

RICA *au même.*

A Smirne.

LES habitans de Paris ſont d'une curioſité qui va juſqu'à l'extravagance. Lorſque j'arrivai, je fus regardé comme ſi j'avois été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je ſortois, tout le monde ſe mettoit aux fenêtres; ſi j'étois aux thuilleries, je voyois auſſi-tôt un cercle ſe former autour de moi; les femmes même faiſoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit: ſi j'étois aux ſpectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dreſſées contre ma figure: enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je ſouriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient preſque jamais ſortis de leur chambre, qui diſoient en-

(*) Les Perſans ſont les plus tolérans de tous les mahometans.

entr'eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Perfan. Chofe admirable! je trouvois de mes portraits partout; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, fur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas affez vu.

Tant d'honneurs ne laiffent pas d'être à charge: je ne me croyois pas un homme fi curieux & fi rare; &, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me ferois jamais imaginé que je duffe troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit réfoudre à quitter l'habit perfan, & à en endoffer un à l'européenne, pour voir s'il refteroit encore, dans ma phyfionomie, quelque chofe d'admirable. Cet effai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus jufte. J'eus fujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un inftant, l'attention & l'eftime publique; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, fans qu'on m'eût regardé & qu'on m'eût mis en occafion d'ouvrir la bouche; mais, fi quelqu'un, par hafard, apprenoit à la compagnie que j'étois Perfan, j'entendois auffi-tôt autour de moi un bourdonnement: Ah! ah! monfieur eft Perfan? C'eft une chofe bien extraordinaire! Comment peut-on être Perfan?

De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1712.

LET-

LETTRE XXXI.

Rhedi à Usbek.

A Paris.

Je fuis à préfent à Venife, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être furpris en arrivant à Venife: on fera toujours étonné de voir une ville, des tours & des mofquées fortir de deffous l'eau, & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poiffons.

Mais cette ville profane manque du tréfor le plus précieux qui foit au monde, c'eft-à-dire, d'eau vive; il eft impoffible d'y accomplir une feule ablution légale. Elle eft en abomination à notre faint prophete; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je ferois charmé de vivre dans une ville où mon efprit fe forme tous les jours. Je m'inftruis des fecrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les fuperftitions européennes; je m'applique à la médecine, à la phyfique, à l'aftronomie; j'étudie les arts; enfin je fors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naiffance.

De Venife, le 16 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXII.

Rica à ***.

J'ALLAI, l'autre jour, voir une maiſon où l'on entretient environ trois cent perſonnes aſſez pauvrement. J'eus bientôt fait; car l'égliſe & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui ſont dans cette maiſon étoient aſſez gais; pluſieurs d'entr'eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je ſortois, un de ces hommes ſortoit auſſi; &, m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui eſt le quartier le plus éloigné de Paris, j'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; ſuivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me ſauva adroitement des carroſſes & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curioſité me prit: mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point ſçavoir qui vous êtes? Je ſuis aveugle, monſieur, me répondit-il. Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priiez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire? Il eſt aveugle auſſi, me répondit-il: il y a quatre cens ans que nous ſommes trois cens aveugles dans cette maiſon où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte: voilà la rue que vous demandiez: je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette égliſe, où, je vous jure, j'embarraſſerai plus les gens qu'ils ne m'embarraſſeront.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval 1712.

LET-

LETTRE XXXIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

Le vin eſt ſi cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il ſemble qu'on ait entrepris d'y fait exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le préſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes: la loi interdit à nos princes l'uſage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même; cet uſage, au contraire, eſt permis aux princes chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même. Dans une débauche licentieuſe, on ſe révolte avec fureur contre les préceptes; & la loi, faite pour nous rendre plus juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je déſapprouve l'uſage de cette liqueur, qui fait perdre la raiſon, je ne condamne pas de même ces boiſſons qui l'égaient. C'eſt la ſageſſe des Orientaux, de chercher des remedes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que con-

contre les maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un philoſophe, qu'on appelle Séneque: mais les Aſiatiques, plus ſenſés qu'eux, & meilleurs phyſiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du deſtin, de l'ordre de la providence, & du malheur de la condition humaine. C'eſt ſe moquer, de vouloir adoucir un mal, par la conſidération que l'on eſt né miſérable: il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au-lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame, unie avec le corps, en eſt ſans ceſſe tyranniſée. Si le mouvement du ſang eſt trop lent, ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurés, s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement & dans la triſteſſe: mais, ſi nous prenons des breuvages qui puiſſent changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impreſſions qui l'égaient, & elle ſent un plaiſir ſecret de voir ſa machine reprendre, pour ainſi dire, ſon mouvement & ſa vie.

De Paris, le 25 de la lune de Zilcadé 1713.

LET-

LETTRE XXXIV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France; mais celles de France sont plus jolies. Il est difficile de ne point aimer les premieres, & de ne se point plaire avec les secondes: les unes sont plus tendres & plus modestes, les autres sont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y menent; elles ne jouent, ni ne veillent: elles ne boivent point de vin, & ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le serrail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs: c'est une vie unie, qui ne pique point; tout s'y ressent de la subordination & du devoir; les plaisirs même y sont graves, & les joies séveres; & on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la gaieté qu'ont les François: on ne leur voit point cette liberté d'esprit, & cet air content que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie; où l'on pourroit trouver des familles où, de pere en fils, personne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux: ils ne se voient que

lorfqu'ils y font forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur eft prefque inconnue: ils fe retirent dans leurs maifons, où ils trouvent toujours une campagnie qui les attend; de maniere que chaque famille eft, pour ainfi dire, ifolée.

Un jour que je m'entretenois là deffus avec un homme de ce pays-ci, il me dit: ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'eft que vous êtes obligés de vivre avec des efclaves, dont le cœur & l'efprit fe fentent toujours de la baffeffe de leur condition; ces gens lâches affoibliffent en vous les fentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent, depuis l'enfance qu'ils vous obfedent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés: que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miférable, qui fait confifter fon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui foit parmi les humains; qui eft méprifable par fa fidélité même, qui eft la feule de fes vertus, parce qu'il y eft porté par envie, par jaloufie & par défefpoir; qui, brûlant de fe venger des deux fexes, dont il eft le rebut, confent à être tyrannifé par le plus fort, pourvu qu'il puiffe défoler le plus foible; qui, tirant de fon imperfection, de fa laideur & de fa difformité, tout l'éclat de fa condition, n'eft eftimé que parce qu'il eft indigne de l'être; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il eft attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, fe vante de cinquante ans de vie dans

dans ce poste indigne, où, chargé de la jalousie de son maître, il a exercé toute sa bassesse?

De Paris, le 14 de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK *à* GEMCHID, *son cousin, dervis du brillant monastere de Tauris.*

Que penses-tu des chrétiens, sublime dervis? Crois-tu qu'au jour du jugement ils feront, comme les infideles turcs, qui serviront d'ânes aux juifs, & les méneront au grand trot en enfer? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des prophetes, & que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des mosquées dans leur pays, crois-tu qu'ils soient condamnés à des châtimens éternels? & que dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire; j'ai souvent examiné ces chétiens; je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes: j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne ressemblent point à ces infideles que nos saints prophetes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du ciel: ils sont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténebres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vînt éclairer le visage de notre grand prophete

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une ſemence de nos dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par-là à la converſion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la polygamie triomphante*, dans lequel il eſt prouvé que la polygamie eſt ordonnée aux chrétiens. Leur baptême eſt l'image de nos ablutions légales; & les chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croient devoir ſuffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient, comme nous, ſept fois le jour. Ils eſperent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réſurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec leſquelles ils eſperent fléchir la miſéricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges, & ſe méfient des mauvais. Ils ont une ſainte crédulité pour les miracles que dieu opere par le miniſtere de ſes ſerviteurs. Ils reconnoiſſent, comme nous, l'inſuffiſance de leurs mérites, & le beſoin qu'ils ont d'un interceſſeur auprès de dieu. Je vois par-tout le mahométiſme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténebres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra ſur la terre que des vrais croyans. Le tems, qui conſume tout, détruira les erreurs même. Tous les hommes ſeront étonnés de ſe voir ſous le même étendard: tout, juſques à la loi, ſera

con-

consommé; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portés dans les célestes archives.

De Paris, le 20 de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXVI.

Usbek *à* Rhedi.

A Venise.

Le caffé est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le caffé de telle maniere, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais, ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple : lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qu'il se puisse imaginer; il s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, aussi bien que le tems de sa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais parmi ces distributeurs de réputation,

les uns faiſoient meilleur poids que les autres: voilà la querelle. Elle étoit bien vive; car on ſe diſoit cordialement, de part & d'autre, des injures ſi groſſieres, on faiſoit des plaiſanteries ſi ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de diſputer, que le ſujet de la diſpute. Si quelqu'un, diſois-je en moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller, devant un de ces défenſeurs du poëte grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne ſeroit pas mal relevé! & je crois que ce zele, ſi délicat ſur la réputation des morts, s'embraſeroit bien pour défendre celle des vivans! Mais, quoi qu'il en ſoit, ajoutois-je, dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des cenſeurs de ce poëte, que le ſéjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine ſi implacable! Ils frappent à préſent des coups en l'air; mais que ſeroit-ce, ſi leur fureur étoit animée par la préſence d'un ennemi?

Ceux dont je viens de te parler, diſputent en langue vulgaire; & il faut les diſtinguer d'une autre ſorte de diſputeurs, qui ſe ſervent d'une langue barbare, qui ſemble ajouter quelque choſe à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaiſſe de ces ſortes de gens; ils ſe nourriſſent de diſtinctions; ils vivent de raiſonnemens obſcurs & de fauſſes conſéquences. Ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laiſſe pas de rendre. On a vu une nation entiere, chaſſée de ſon pays, traverſer les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle pour parer

rer aux néceſſités de la vie, qu'un redoutable talent pour la diſpute. Adieu.

De Paris, le dernier de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

Le roi de France eſt vieux. Nous n'avons point d'exemple, dans nos hiſtoires, d'un monarque qui ait ſi longtems regné. On dit qu'il poſſede à un très-haut degré le talent de ſe faire obéir: il gouverne avec le même génie ſa famille, ſa cour, ſon état: on lui a ſouvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguſte ſultan, lui plairoit le mieux; tant il fait cas de la politique orientale!

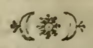
J'ai étudié ſon caractere, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'eſt impoſſible de réſoudre: par exemple, il a un miniſtre qui n'a que dix huit ans, & une maîtreſſe qui en a quatre-vingt: il aime ſa religion, & il ne peut ſouffrir ceux qui diſent qu'il faut l'obſerver à la rigueur: quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il ſe communique peu, il n'eſt occupé, depuis le matin juſqu'au ſoir, qu'à faire parler de lui: il aime les trophées & les victoires; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ſes troupes, qu'il auroit ſujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie.

mie. Il n'eſt, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être, en même tems, comblé de plus de richeſſes qu'un prince n'en ſauroit eſpérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit ſoutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le ſervent; mais il paie auſſi libéralement les aſſiduités, ou plutôt l'oiſiveté de ſes courtiſans, que les campagnes laborieuſes de ſes capitaines: ſouvent il préfere un homme qui le deshabille, ou qui lui donne la ſerviette lorſqu'il ſe met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles: il ne croit pas que la grandeur ſouveraine doive être gênée dans la diſtribution des graces; &, ſans examiner ſi celui qu'il comble de biens eſt homme de mérite, il croit que ſon choix va le rendre tel: auſſi lui a-t-on vu donner une petite penſion à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il eſt magnifique, ſur-tout dans ſes bâtimens: il y a plus de ſtatues dans les jardins de ſon palais, que de citoyens dans une grande ville. Sa garde eſt auſſi forte que celle du prince devant qui tous les trônes ſe renverſent; ſes armées ſont auſſi nombreuſes, ſes reſſources auſſi grandes, & ſes finances auſſi inépuiſables.

De Paris, la 7 de la lune de Maharram 1713.



LET-

LETTRE XXXVIII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

C'EST un grande queſtion parmi les hommes, de ſçavoir s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laiſſer. Il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent qu'il n'y a pas de généroſité à rendre malheureuſes les perſonnes que l'on aime, nos Aſiatiques répondent qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées eſt embarraſſant; ils répondent que dix femmes, qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne ſçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidelles; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites; que nos femmes ſont trop à nous; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à déſirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme, plus ſage que moi, ſeroit embarraſſé de décider: car, ſi les Aſiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font bien auſſi de n'en point avoir.

Après

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de sçavoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant: la nature n'a jamais dicté une telle loi, L'empire, que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, &, par conséquent, plus d'humanité & de raison. Ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel; celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilege? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs: chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité ſur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Iſis; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On diſoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéiſſoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la ſervitude de ce ſexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puiſſe être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à ſoutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophete a décidé la queſtion, & a réglé les droits de l'un & de l'autre ſexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris: leurs maris les doivent honorer; mais ils ont l'avantage d'un degré ſur elles.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

HAGI (*) IBBI *au juif* BEN JOSUE', *proſélyte mahométan.*

A Smirne.

Il me ſemble, Ben joſué, qu'il y a toujours des ſignes éclatans, qui préparent à la naiſſance des

(*) *Hagi* eſt un homme qui a fait le pélerinage de la Mecque.

des hommes extraordinaires; comme si la nature souffroit une espece de crise, & que la puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui, par les décrets de sa providence, avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophete, pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui, passant, d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusques à lui, comme un témoignage autentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophete, que dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessa d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut sur son visage dès sa naissance: la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même; toutes les idoles se prosternerent; les trônes des rois furent renversés; Lucifer fut jetté au fond de la mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abyme, & s'enfuit sur le mont Cabès, d'où, avec une voix terrible, il appella les anges.

Cette nuit, dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put passer. L'art des magiciens & nécromans se trouva sans vertu. On entendit une voix du ciel qui disoit ces paroles. J'ai envoyé au monde mon ami fidele.

Selon le témoignage d'Isbon Aben, historien arabe, les générations des oiseaux, des nuées, des

des vents, & tous les escadrons des anges, se réunirent pour élever cet enfant, & se disputerent cet avantage. Les oiseaux disoient, dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & disoient: c'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter, de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les nuées, non, c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part, à tous les instans, de la fraîcheur des eaux. Là dessus, les anges indignés s'écrioient, que nous restera-t-il donc à faire? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina tous les disputes. Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuses les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine, à moins de renverser la nature, & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre?

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb 1713.



LET-

LETTRE XL.

Usbek à Ibben.

A Smirne.

Dès qu'un grand eſt mort, on s'aſſemble dans une moſquée, & l'on fait ſon oraiſon funebre, qui eſt un diſcours à ſa louange, avec lequel on ſeroit bien embarraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres. Il faut pleurer les hommes à leur naiſſance, & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes dernieres momens, les larmes même de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devons nous affliger, ou nous réjouir: nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joies.

Quand je vois le Mogol, qui, toutes les années, va ſottement ſe mettre dans une balance, & ſe faire peſer comme un bœuf; quand je vois les peuples ſe rejouir de ce que ce prince eſt devenu plus matériel, c'eſt-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris 20 de la lune de Rhegeb 1713.

LET-

LETTRE XLI.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR à USBEK.

ISMAEL, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir, que tu as à la campagne: mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'est son avantage, je voulus l'autre jour user, à son égard, d'un peu de rigueur; &, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'ose pas même regarder: mais il se mit à hurler, comme si on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure, par les cent mille prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du serrail de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LETTRE XLII.

PHARAN à USBEK, *son souverain seigneur.*

Si tu étois ici, magnifique seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même: j'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre!

Je te l'avoue, magnifique seigneur: je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres: mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire, à une exécution, qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naissant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que leur: mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on

m'en

m'en prive, je mourrois de douleur, si je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime seigneur, dans une humilité profonde. Fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée, & qu'il ne soit pas dit que, par ton ordre, il y ait sur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LETTRE XLIII.

USBEK à PHARAN.

Aux jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoissez ces sacrés caracteres; faites-les baiser au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous: dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme si vous m'aviez toujours devant les yeux; car sçachez que plus mes bontés sont grandes, plus vous serez puni, si vous en abusez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL y a, en France, trois sortes d'états; l'église, l'épée, & la robe. Chacun a un mépris sou-

ſouverain pour les deux autres: tel par exemple, que l'on devroit mépriſer parce qu'il eſt un ſot, ne l'eſt ſouvent que parce qu'il eſt homme de robe.

Il n'y a pas juſqu'aux plus vils artiſans qui ne diſputent ſur l'excellence de l'art qu'ils ont choiſi; chacun s'éleve au-deſſus de celui qui eſt d'une profeſſion différente, à proportion de l'idée qu'il s'eſt faite de la ſupériorité de la ſienne.

Les hommes reſſemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui ſouhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît gouverneur d'Erivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaiſſeau françois ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit là juſtice à ſes ſujets ſous un arbre. Il étoit ſur ſon trône, c'eſt-à-dire, ſur un morceau de bois, auſſi fier que s'il eût été aſſis ſur celui du grand Mogol: il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un paraſol, en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du ſoleil; tous ſes ornemens & ceux de la reine, ſa femme, conſiſtoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que miſérable, demanda à ces étrangers ſi on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que ſon nom devoit être porté d'un pôle à l'autre: &, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand

Quand le kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble : & ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves, & les insulte réguliérement deux fois par jour.

De Paris, 28 de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLV.

Rica à Usbek.

A * * *.*

Hier matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir ; & il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux sages précautions avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire, & je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut, premiérement, que nous allions, rue saint Honoré, parler à un notaire, qui est chargé de vendre

une terre de cinq cent mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg saint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus; & j'espere passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, & établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes, non seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises, en moins d'une heure: tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci: &, quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singuliere de richesses & de pauvreté; de maniere que je ne sçavois que croire. Mais enfin, je rompis le silence; & le tirant à part, je lui dis, Monsieur, qui est-ce qui paiera tout cela? Moi, dit-il: venez dans ma chambre; je vous montrerai des trésors immenses, & des richesses enviées des plus grands monarques: mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquieme étage; & par une échelle, nous nous guindons à un sixieme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visi-

visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle & un million d'autres chercherent toujours, est venu jusques à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués que pour sa gloire.

Je sortis & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colere, & laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu mon cher Usbek. J'irai te voir demain; &, si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

De Paris, la dernier de la lune de Rhégeb 1713.

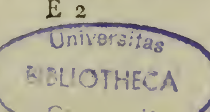
LETTRE XLVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Je vois ici des gens qui disputent, sans fin, sur la religion: mais il semble qu'ils combattent en même tems à qui l'observera le moins

Non seulement ils ne sont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens; & c'est ce



qui me touche; car, dans quelque religion qu'on vive, l'obſervation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, ſont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il profeſſe? Mais le moyen le plus ſûr, pour y parvenir, eſt ſans doute d'obſerver les regles de la ſociété, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en ſuppoſe une, il faut bien que l'on ſuppoſe auſſi que dieu aime les hommes, puiſqu'il établit une religion pour les rendre heureux: que s'il aime les hommes, on eſt aſſuré de lui plaire en les aimant auſſi; c'eſt-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix ſous leſquelles ils vivent.

Par là, on eſt bien plus ſûr de plaire à dieu, qu'en obſervant telle ou telle cérémonie: car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes; elles ne ſont bonnes qu'avec égard, & dans la ſuppoſition que dieu les a commandées. Mais c'eſt la matiere d'une grande diſcuſſion: on peut facilement s'y tromper; car il faut choiſir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à dieu cette priere: Seigneur, je n'entends rien dans les diſputes que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet: je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté, mais chaque homme que je conſulte veut que je vous ſer-

ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priere, je ne ſçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne ſçais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je ſois aſſis ; l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres ſoutiennent que vous me regarderez avec horreur, ſi je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva, l'autre jour, de manger un lapin dans un caravanſera : trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler : ils me ſoutinrent tous trois que je vous avois griévement offenſé ; l'un (*) parce que cet animal étoit immonde ; l'autre (†), parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin (§), parce qu'il n'étoit pas poiſſon. Un brachmane, qui paſſoit par-là, & que je pris pour juge, me dit : ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable & que dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix ſévere : que ſçavez-vous ſi l'ame de votre pere n'étoit pas paſſée dans cette bête ? Toutes ces choſes, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne ſois menacé de vous offenſer ; cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que

(*) Un Juif. (†) Un Turc.
(§) Un Arménien.

que je tiens de vous. Je ne ſçais ſi je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, eſt de vivre en bon citoyen dans la ſociété où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban 1713.

LETTRE XLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me ſuis réconciliée avec Zéphis ; le ferrail, partagé entre nous, s'eſt réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regne : viens, mon cher Usbek, viens y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand feſtin, où ta mere, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & pluſieurs de tes couſines s'y trouverent auſſi : elles étoient venues à cheval, couvertes du ſombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain, nous partîmes pour la campagne, où nous eſpérions être plus libres : nous montâmes ſur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite bruſquement, nous n'eûmes par le tems d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque, toujours induſtrieux, prit une autre précaution ; car il joignit, à la toile qui

qui nous empêchoit d'être vues, un rideau ſi épais, que nous ne pouvions abſolument voir perſonne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere qu'il faut traverſer, chacune de nous ſe mit, ſelon la coutume, dans une boëte & ſe fit porter dans le bateau: car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour; un autre, qu'on trouva ſe baignant tout nud ſur le rivage, eut le même ſort: & tes fideles eunuques ſacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reſte de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent ſi impétueux s'éleva, & un nuage ſi affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à déſeſpérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes preſque toutes. Je me ſouviens que j'entendis la voix & la diſpute de nos eunuques, dont les uns diſoient qu'il falloit nous avertir du péril & nous tirer de notre priſon: mais leur chef ſoutint toujours qu'il mourroit plutôt que de ſouffrir que ſon maître fût ainſi deshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le ſein de celui qui feroit des propoſitions ſi hardies. Une de mes eſclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, deshabillée, pour me ſecourir; mais un eunuque noir la prit brutalement & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit ſortie. Pour lors je m'éva-

vanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut paſſé.

Que les voyages ſont embarraſſans pour les femmes ! Les hommes ne ſont expoſés qu'aux dangers qui menacent leur vie; & nous ſommes, à tous les inſtans, dans la crainte de perdre notre vie ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

Du ſerrail de Fatmé, le 2 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE XLVIII.

Usbek à Rhedi.

A Veniſe.

Ceux qui aiment à s'inſtruire ne ſont jamais oiſifs. Quoique je ne ſois chargé d'aucune affaire importante, je ſuis cependant dans une occupation continuelle. Je paſſe ma vie à examiner: j'écris le ſoir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'intéreſſe, tout m'étonne : je ſuis comme un enfant, dont les organes encore tendres ſont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être: nous ſommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les ſociétés. Je crois devoir beaucoup à l'eſprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde & qu'il en eſt également recherché. Notre air étranger n'offenſe plus perſonne; nous jouiſſons même

de

de la ſurpriſe où l'on eſt de nous trouver quelque politeſſe; car les François n'imaginent pas que notre climat produiſe des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprés de Paris, chez un homme de conſidération, qui eſt ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient ſans ceſſe, & qui me préſentoient toujours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la ſimplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi; de ſorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations générales à elles-mêmes: Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curioſité que de politeſſe: mais je vous ſupplie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne ſçaurois démêler. Mon eſprit travaille depuis deux jours: il n'y a pas un ſeul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cent fois la torture, & je ne les devinerois de mille ans; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-

il, & je vous inftruirai de tout ce que vous fouhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme difcret & que vous n'abuferez pas de ma confiance.

Qui eft cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui eft fi familier avec vos ducs, & qui parle fi fouvent à vos miniftres qu'on me dit être d'un accès fi difficile ? Il faut bien que ce foit un homme de qualité : mais il a la phyfionomie fi baffe, qu'il ne fait guere honneur aux gens de qualité; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je fuis étranger : mais il me femble qu'il y a, en général, une certaine politeffe commune à toutes les nations, je ne lui trouve point de celle là : eft-ce que vos gens de qualité font plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, eft un fermier : il eft autant au-deffus des autres par fes richeffes, qu'il eft au-deffous de tout le monde par la naiffance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit fe réfoudre à ne manger jamais chez lui. Il eft bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par fon cuifinier : auffi n'en eft-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit fi lugubre, avec un air fi gai & un teint fi fleuri ? Il fourit gracieufement dès qu'on lui parle ; fa parure eft plus modefte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eft, me répondit-il, un prédicateur, &, qui pis eft, un

un directeur. Tel que vous le voyez, il en fait plus que les maris; il connoît le foible des femmes : elles favent auffi qu'il a le fien. Comment, dis-je! il parle toujours, me répondit-il, à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de fa chûte : il foudroie en public, mais il eft doux comme un agneau en particulier. Il me femble, dis-je, qu'on le diftingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment! fi on le diftingue? C'eft un homme néceffaire : il fait la douceur de la vie retirée; petits confeils, foins officieux, vifites marquées; il diffipe un mal de tête mieux qu'homme du monde; il eft excellent.

Mais, fi je ne vous importune pas, dites-moi qui eft celui qui eft vis-à-vis de nous, qui eft fi mal habillé; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres; qui n'a pas d'efprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'efprit? C'eft, me répondit-il, un poëte, & le grotefque du genre humain. Ces gens-là difent qu'ils font nés ce qu'ils font; cela eft vrai, & auffi ce qu'ils feront toute leur vie, c'eft-à-dire, prefque toujours les plus ridicules de tous les hommes : auffi ne les épargne-t-on point : on verfe fur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maifon; & il y eft bien reçu du maître & de la maitreffe, dont la bonté & la politeffe ne fe démentent à l'égard de perfonne : il fit leur épithalame lorfqu'ils fe marierent : c'eft ce qu'il a fait de mieux

en ſa vie; car il s'eſt trouvé que le mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient: il y a, parmi nous, des mariages heureux, & des femmes dont la vertu eſt un gardien ſevere. Les gens, dont nous parlons, goûtent entr'eux une paix qui ne peut être troublée; ils ſont aimés & eſtimés de tout le monde: il n'y a qu'une choſe, c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaiſe compagnie. Ce n'eſt pas que je les déſapprouve; il faut vivre avec les hom-
" mes tels qu'ils ſont: les gens qu'on dit être de
" ſi bonne compagnie ne ſont ſouvent que ceux dont
" les vices ſont plus rafinés; & peut être en eſt-il
" comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi
" les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin? Je l'ai pris d'abord pour un étranger: car, outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'eſt un vieux guerrier, me dit-il, qui ſe rend mémorable à tous ſes auditeurs par la longueur de ſes exploits. Il ne peut ſouffrir que la France ait gagné des batailles où il ne ſe ſoit pas trouvé, ou qu'on vante un ſiege où il n'ait pas monté à la tranchée: il ſe croit ſi néceſſaire à notre hiſtoire qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques bleſſures qu'il a reçues, comme la diſſolution de la monarchie; &, à la différen-
ce

ce de ces philoſophes qui diſent qu'on ne jouit que du préſent, & que le paſſé n'eſt rien, il ne jouit, au contraire, que du paſſé, & n'exiſte que dans les campagnes qu'il a faites : il reſpire dans les tems qui ſe ſont écoulés comme les héros doivent vivre dans ceux qui paſſeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le ſervice ? Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le ſervice l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place, où il racontera ſes aventures le reſte de ſes jours : mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui eſt fermé. Et pourquoi, lui dis-je ? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'eſt de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois ſubalternes : nous les regardons comme des gens dont l'eſprit s'eſt rétréci dans les détails & qui, par l'habitude des petites choſes, ſont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de pluſieurs lieues dans toutes ſes ſituations différentes, cette préſence d'eſprit qui fait que, dans une victoire, on ſe ſert de tous ſes avantages, & dans un échec de toutes ſes reſſources, n'acquerra jamais ces talens. C'eſt pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & ſublimes, que le ciel a partagés non ſeulement d'un cœur, mais auſſi d'un génie héroïque : & des emplois ſubalternes pour ceux dont les talens le ſont auſſi. De ce nombre ſont ces gens qui

ont vieilli dans une guerre obfcure: ils ne réuffiffent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoibliffent.

Un moment après, la curiofité me reprit, & je lui dis: je m'engage à ne vous plus faire de queftions, fi vous voulez encore fouffrir celle-ci. Qui eft ce grand jeune homme qui a des chevaux, peu d'efprit, & tant d'impertinence? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & fe fçait fi bon gré d'être au monde? C'eft un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots, des gens entrerent, d'autres fortirent, on fe leva, quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, & je reftai auffi peu inftruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne fçais par quel hazard ce jeune homme fe trouva après de moi &, m'adreffant la parole: il fait beau, voudriez-vous, monfieur, faire un tour dans le parterre? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut poffible, & nous fortîmes enfemble. Je fuis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaifir à la maîtreffe de la maifon, avec laquelle je ne fuis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne fera pas de bonne humeur; mais qu'y faire? Je vois les plus jolies femmes de Paris; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder: car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand chofe. Apparemment, monfieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus affidu après d'elles. Non, monfieur: je n'ai d'au-

d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou déſeſpérer un pere; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ſa perte. Nous ſommes quelques jeunes gens qui partageons ainſi tout Paris, & l'intéreſſons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus conſidéré qu'un grave magiſtrat. Si vous étiez en Perſe, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au viſage; & je crois que, pour peu que j'euſſe parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le bruſquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laiſſe vivre un homme qui fait un tel métier? où l'infidélité, la trahiſon, le rapt, la perfidie & l'injuſtice, conduiſent à la conſidération? où l'on eſtime un homme, parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & trouble les ſociétés les plus douces & les plus ſaintes? Heureux les enfans d'Hali qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la ſéduction! La lumiere du jour n'eſt pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes: nos filles ne penſent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend ſemblables aux anges & aux puiſſances incorporelles. Terre natale & chérie, ſur qui le ſoleil jette ſes premiers regards, tu n'es point ſouillée par les crimes horribles qui obligent cet

aſtre

astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir occident.

De Paris, le 4 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE XLIX.

Rica à Usbek.

*A***.*

Etant l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde: il avoit les pieds nuds· son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu Le tout me parut si bisarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin. On m'a dit, ajouta t il, monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué. Je viens vous demander votre protection & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. Mon pere: lui dis-je, vous voulez dont aller en Perse? Moi, monsieur! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'est, me répondit-il, que,

que, si nous avions cet hospice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoissez apparemment, lui dis-je, ces religieux ? Non, monsieur, je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins ! cela sera très utile & à l'Europe & à l'Asie ! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les monarques ! voilà ce qui s'appelle de belles colonies ! Allez ; vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés ; & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

De Paris, le 15 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE L.

USBEK à ***.

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit si naturelle, qu'elle ne se faisoit pas même sentir : ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, & s'y portoient comme par instinct : bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusqu'à eux. Voilà les gens que j'aime ; non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-on

on dire de ces infectes qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois, de tous côtés, des gens qui parlent sans cesse d'eux mêmes: leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure: ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux: ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé: ils sont un modele universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla, pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens: mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi toujours des sots, qui se peignent eux-mêmes & qui ramenent tout à eux? Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur. Il n'y a qu'à faire comme moi; je ne me loue jamais, j'ai du bien, de la naissance; je fais de la dépense; mes amis disent que j'ai quelque esprit, mais je ne parle jamais de tout cela; si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent; &, pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas; heureux

ce-

celui qui a aſſez de vanité pour dire jamais de „
bien de lui; qui craint ceux qui l'écoutent; & „
ne compromet point ſon mérite avec l'orgueil „
des autres! „

De Paris, la 20 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE LI.

NARGUM, *envoyé de Perſe en Moſcovie*, *à* USBEK. *A Paris.*

On m'a écrit, d'Iſpahan, que tu avois quitté la Perſe, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi?

Les ordres du roi des rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé pluſieurs négociations importantes.

Tu ſçais que le czar eſt le ſeul des princes chrétiens dont les intérêts ſoient mêlés avec ceux de la Perſe, parce qu'il eſt ennemi des Turcs, comme nous.

Son empire eſt plus grand que le nôtre: car on compte mille lieues depuis Moſcow juſqu'à la derniere place de ſes états du côté de la Chine.

Il eſt le maître abſolu de la vie & des biens de ſes ſujets, qui ſont tous eſclaves, à la réſerve de quatre familles. Le lieutenant des prophetes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de ſa puiſſance.

A voir le climat affreux de la Moſcovie, on ne croi-

croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé : cependant, dès qu'un grand eſt diſgracié, on le relegue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophete nous défend de boire du vin, celle du prince le défend aux Moſcovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes, qui n'eſt point du tout perſane. Dès qu'un étranger entre dans une maiſon, le mari lui préſente ſa femme, l'étranger la baiſe ; & cela paſſe pour une politeſſe faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs filles, ſtipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas ; cependant on ne ſçauroit croire combien les femmes moſcovites (*) aiment à être battues : elles ne peuvent comprendre qu'elles poſſedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite oppoſée, de ſa part, eſt une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit derniérement à ſa mere :

MA CHERE MERE,

Je ſuis la plus malheureuſe femme du monde : il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réuſſir. Hier, j'avois mille affaires dans la maiſon ; je ſortis & je demeurai tout le jour dehors : je crus, à mon retour, qu'il me battroit bien fort ; mais il ne me dit pas un ſeul mot. Ma ſœur eſt bien autrement traitée :

(*) Ces mœurs ſont changées.

tée: ſon mari la bat tous le jours; elle ne peut pas regarder un homme qu'il ne l'aſſomme ſoudain: ils s'aiment beaucoup auſſi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'eſt ce qui la rend ſi fiere: mais je ne lui donnerai pas long-tems ſujet de me mépriſer. J'ai réſolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce ſoit: je le ferai ſi bien enrager qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne ſera pas dit que je ne ſerai pas battue, & que je vivrai dans la maiſon ſans que l'on penſe à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon; & je crois que, ſi quelque voiſin venoit au ſecours, je l'étranglerois. Je vous ſupplie, ma chere mere, de vouloir bien repréſenter à mon mari qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui eſt un ſi honnête homme, n'agiſſoit pas de même; & il me ſouvient, lorſque j'étois petite fille, qu'il me ſembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embraſſe, ma chere mere.

Les Moſcovites ne peuvent point ſortir de l'empire, fût-ce pour voyager. Ainſi, ſéparés des autres nations par les loix du pays, ils ont conſervé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût poſſible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui regne à préſent a voulu tout changer: il a eu de grands démêlés avec eux au ſujet de leur barbe: le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa nation, oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet, & sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscow, le 2 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LII.

RICA à USBEK.

*A***.*

J'ÉTOIS l'autre jour dans une société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges; une de quatre-vingt ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une niece de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille: que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis je; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit: que dites-vous de cette femme

me qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette? C'est du tems perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille; y a-t-il rien de si ridicule? voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur de feu: elle veut faire la jeune, & elle y réussit; car cela approche de l'enfance. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres? C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis: nous avons assez monté; descendons à présent, & commençons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler & vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs; je vous crois, à peu près, de même âge. Vraiment, monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand peur: je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait: j'ai gagé que cette dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, m'y voilà; continuons. Je descendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi

la

la grace de me dire si c'est pour rire que vous appellez cette demoiselle, qui est à l'autre table, votre niece? Vous êtes aussi jeune qu'elle; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint... Attendez, me dit-elle, je suis sa tante; mais sa mere avoit, pour le moins, vingt-cinq ans plus que moi; nous n'étions pas de même lit; j'ai oui dire à feue ma sœur que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien, madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LIII.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

JAMAIS passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide; il la demande en mariage avec tant de fureur que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satis-

ſatisfaite de l'idée de ce mariage impoſteur, & de l'ombre vaine qu'on lui préſente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalouſie; qui ne ſortira de ſa froideur que pour entrer dans un déſeſpoir inutile; qui ſe rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire ſouvenir de ce qu'il n'eſt plus; qui, toujours prêt à ſe donner, & ne ſe donnant jamais, ſe trompera, la trompera ſans ceſſe, & lui fera eſſuyer à chaque inſtant tous les malheurs de ſa condition?

Et quoi! être toujours dans les images & dans les phantômes? ne vivre que pour imaginer? ſe trouver toujours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs? languiſſante dans les bras d'un malheureux, au-lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpece, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſéder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préferes mon air libre & ma ſenſibilié pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnue; que la nature ſe dédommage de ſes pertes; qu'elle a des reſſources qui réparent le déſavantage de leur condition; qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible; & que dans cet état, on eſt comme

me dans un troisieme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le serrail. Adieu.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LIV.

Rica à Usbek.

*A***.*

J'ETOIS ce matin dans ma chambre, qui, comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits; de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre; je ne sçais ce que c'est; mais tout se tourne contre moi: il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur; & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir: j'avois un conte fort joli à faire; mais, à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé

vé comme ſi on l'avoit fait exprès: j'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieilliſſent dans ma tête, ſans que j'en aie pu faire le moindre uſage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je ſerai un ſot; il ſemble que ce ſoit mon étoile, & que je ne puiſſe m'en diſpenſer. Hier, j'avois eſpéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en impoſent point, & je devois dire les plus jolies choſes du monde: je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma converſation; mais elles ne tinrent jamais un propos ſuivi, & elles couperent, comme des parques fatales, le fil de tous mes diſcours. Veux-tu que je te diſe? la réputation de bel eſprit coûte bien à ſoutenir. Je ne ſçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une penſée, reprit l'autre: travaillons de concert à nous donner de l'eſprit; aſſocions-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons de quoi nous devons parler: & nous nous ſecourrons ſi bien que, ſi quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes; &, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra ſourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les converſations, & qu'on admirera la vivacité de notre eſprit, & le bonheur de nos réparties. Nous nous protégerons par des ſignes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu ſeras mon ſecond. J'entrerai avec toi

 dans

dans une maiſon, & je m'écrierai, en te montrant : il faut que je vous diſe une réponſe bien plaiſante que monſieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi : il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras : j'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un ſouper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira : voyez comme ils s'attaquent, comme ils ſe défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comment il ſortira de-là ; à merveilles ; quelle préſence d'eſprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions eſcarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui ſont des recueils de bons mots, compoſés à l'uſage de ceux qui n'ont point d'eſprit, & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modeles. Je veux qu'avant ſix mois nous ſoyons en état de tenir une converſation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention ; c'eſt de ſoutenir leur fortune : ce n'eſt pas aſſez de dire un bon mot ; il faut le répandre & le ſemer par-tout ; ſans cela, autant de perdu ; & je t'avoue qu'il n'y a rien de ſi déſolant que de voir une jolie choſe, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un ſot qui l'entend. Il eſt vrai que ſouvent il y a une compenſation, & que nous diſons auſſi bien des ſottiſes qui paſſent *incognito* ; & c'eſt la ſeule choſe qui peut nous conſoler dans cette occaſion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce

que

que je te dirai, & je te promets, avant ſix mois, une place à l'académie: c'eſt pour te dire que le travail ne ſera pas long: car pour lors tu pourras renoncer à ton art: tu ſeras homme d'eſprit, malgré que tu en aies. On remarque, en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'eſprit du corps: tu ſeras de même, & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudiſſemens.

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LV.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

Chez les peuples d'Europe, le premier quart-d'heure du mariage applanit toutes les difficultés; les dernieres faveurs ſont toujours de même date que la bénédiction nuptiale: les femmes n'y font point comme nos Perſanes, qui diſputent le terrein quelquefois des mois entiers: il n'y a rien de ſi plénier: ſi elles ne perdent rien, c'eſt qu'elles n'ont rien à perdre: mais on ſçait toujours, choſe honteuſe! le moment de leur défaite; &, ſans conſulter les aſtres, on peut prédire au juſte l'heure de la naiſſance de leurs enfans.

Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes: c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-malheu-

heureux que perſonne ne conſole, ce ſont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce ſont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes mépriſent, ce ſont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a-t-il point de pays où ils ſoient en ſi petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont. Toutes les ſages précautions des Aſiatiques, les voiles qui les couvrent, les priſons où elles ſont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroiſſent des moyens plus propes à exercer l'induſtrie de ce ſexe, qu'à la laſſer. Ici, les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit ſeul poſſéder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un inſenſé qui voudroit jouir de la lumiere du ſoleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime ſa femme eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe faire aimer d'une autre; qui abuſe de la néceſſité de la loi, pour ſuppléer aux agrémens qui lui manquent; qui ſe ſert de tous ſes avantages, au préjudice d'une ſociété entiere; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement; & qui agit, autant qu'il eſt en lui, pour renverſer une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre ſexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui ſe cache en Aſie avec tant de ſoin, ſe porte ici ſans inquiétude. On ſe ſent en état de

faire

faire diverſion par-tout. Un prince ſe conſole de la perte d'une place, par la priſe d'une autre : dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresſe de Candahar?

Un homme qui, en général, ſouffre les infidélités de ſa femme; n'eſt point déſapprouvé; au contraire, on le loue de ſa prudence: il n'y a que les cas particuliers qui déshonnorent.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des dames vertueuſes, & on peut dire qu'elles ſont diſtinguées; mon conducteur me les faiſoit toujours remarquer : mais elles étoient toutes ſi laides qu'il faut être un ſaint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guere de conſtance. Ils croient qu'il eſt auſſi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de ſoutenir qu'on ſe portera toujours bien, ou qu'on ſera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils ſuppoſent qu'elle, de ſon côté, leur promet d'être toujours aimable; &, ſi elle manque à ſa parole, il ne ſe croient plus engagés à la leur.

A Paris, le 7 de la lune de Zilcadé 1714.



LETTRE LVI.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

Le jeu eſt très en uſage en Europe: c'eſt un état que d'être joueur; ce ſeul titre tient lieu de naiſſance, de bien, de probité: il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, ſans examen; quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne ſçache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très-ſouvent: mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur-tout très-adonnées. Il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent guere dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chere; mais, à meſure qu'elles vieilliſſent, leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir, & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris; &, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe, juſqu'à la vieilleſſe la plus décrépite: les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu ſouvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix ſiecles, rangées autour d'une table; je les ai vues dans leurs eſpérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, ſur-tout dans leurs fureurs: tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiſer, & que la vie alloit les quitter avant leur déſeſpoir: tu aurois été en dou-

doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il semble que notre saint prophete ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison: il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie; il nous a, par un précepte exprès, defendu les jeux de hazard; &, quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble, ni fureur: c'est une passion languissante qui laisse notre ame dans le calme: la pluralité des femmes nous sauve de leur empire; elle tempere la violence de nos desirs.

De Paris, le 10 de la lune de Zilhagé 1714.

LETTRE LVII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LES libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant au second, je te réponds qu'il ne l'est point; je te laisse à juger du troisieme.

Mais, quelque riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres; notre glorieux sultan renonceroit plutôt à ses magni-

gnifiques & fublimes titres : ils ont raifon ; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins & quelques-uns de ces dervis, qu'on appelle confeffeurs, font toujours ici ou trop eftimés, ou trop méprifés, cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confeffeurs

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entr'eux, vénérable par fes cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement : Il me fit voir toute la maifon. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à difcourir. Mon pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monfieur, me répondit-il, avec un air très-content de ma queftion, je fuis cafuiste. Cafuifte? repris-je. Depuis que je fuis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Quoi ! vous ne fçavez pas ce que c'eft qu'un cafuifte? Hé bien, écoutez ; je vais vous en donner une idée, qui ne vous laiffera rien à defirer. Il y a deux fortes de péchés ; de mortels, qui excluent abfolument du paradis ; & de véniels, qui offenfent dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : Or tout notre art confifte à bien diftinguer ces deux fortes de péchés ; car, à la réferve de quelques libertins, tous le chrétiens veulent gagner le paradis : mais il n'y a guere perfonne qui ne le veuille gagner au meilleur marché qu'il eft poffible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait fon affaire. Il y a des hommes qui n'afpirent

pas

pas à une si grande perfection; &, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premieres places: aussi entrent-ils en paradis le plus juste qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit: leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à dieu: Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur, vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses: comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, monsieur. Ce n'est pas tout pourtant; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui la commet: celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sureté de conscience: &, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes; &, pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli: je vous en fais voir les rafinemens: il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent le moins susceptibles. Mon pere, lui dis-je, cela est fort bon: mais comment vous accommodez-vous avec le ciel? Si le sophi avoit à sa cour un homme qui fît à son égard ce que vous faites contre votre dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, & qui apprît à ses sujets dans

quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler ſur l'heure. Je ſaluai mon dervis, & le quittai ſans attendre ſa réponſe.

De Paris, le 23 de la lune de Maharram 1714.

LETTRE LVIII.

RICA à RHEDI.

A Veniſe.

A PARIS, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le ſecret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les eſprits aëriens, pourvu que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins ſi habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient ſeulement eu un quart-d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & ſe cueille la centieme fois plus douloureuſement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du tems, ſçavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle; & même rappeller une femme du ſommet de la vieilleſſe pour la faire redeſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une ville qui eſt la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point: ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie: chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui pourſuivent le revenu de quelque moſquée, auroit auſſi-tôt compté les ſables de la mer, & les eſclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de ſciences, enſeignent ce qu'ils ne ſçavent pas: & ce talent eſt bien conſidérable; car il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour montrer ce qu'on ſçait, mais il en faut infiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement; la mort ne ſçauroit autrement exercer ſon empire: car il y a, dans tous les coins, des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques ſont tendues de filets inviſibles, où ſe vont prendre tous les acheteurs. L'on en ſort pourtant quelquefois à bon marché: une jeune marchande cajole un homme une heure entiere, pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a perſonne qui ne ſorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y eſt entré: à force de faire part de ſon bien aux autres, on apprend à le conſerver; ſeul avantage des étrangers dans cette ville enchantereſſe.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LIX.

Rica *à* Usbek.

A * * *.*

J'étois l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpece : je trouvai la converſation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir Il faut avouer, diſoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeuneſſe : ils étoient polis, gracieux, complaiſans ; mais, à préſent, je les trouve d'une brutalité inſupportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goutte ; le tems n'eſt plus comme il étoit : il y a quarante ans, tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer : à préſent, tout le monde eſt d'une triſteſſe inſupportable. Un moment après, la converſation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux ſeigneur, l'état n'eſt plus gouverné : trouvez-moi à préſent un miniſtre comme monſieur Colbert ; je le connoiſſois beaucoup, ce monſieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faiſoit toujours payer de mes penſions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! tout le monde étoit à ſon aiſe ; mais, aujourd'hui, je ſuis ruiné. Monſieur, dit pour lors un eccléſiaſtique, vous parlez-là du tems le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il

rien

rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'hérésie? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme, qui n'avoit point encore parlé? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille: cet homme est charmé de l'édit; & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me semble Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les negres peignent le diable d'une blancheur éblouissante, & leur dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent jusques aux cuisses; & qu'enfin tous les idolâtres aient représenté leurs dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, si les triangles faisoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

„ Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à dire, la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modeles de la providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse. „

De Paris, le 14 de la lune de Saphar 1714.



LET-

LETTRE LX.

Usbek à Ibben.

A Smirne.

Tu me demandes s'il y a des juifs en France? Sçaches que par-tout où il y a de l'argent, il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un juif d'Asie qu'un juif européen.

Il font paroître, chez les chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur religion, qui va jusqu'à la folie.

La religion juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre, je veux dire le mahométisme, & le christianisme : ou plutôt, c'est une mere qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car, en fait de religion, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais, quelque mauvais traitement qu'elle en ait reçu, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se sert de l'une & de l'autre, pour embrasser le monde entier, tandis que, d'un autre côté, sa vieillesse vénérable embrasse tous les tems.

Les juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute religion : ils nous regardent, au contraire, comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement séduits :

mais,

mais, comme il s'eſt fait tout-à coup & d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naiſſance, ils ſe ſcandaliſent de trouver en nous des âges, & ſe tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouiſſent. On commence à ſe défaire, parmi les chrétiens, de cet eſprit d'intolérance qui les animoit : on s'eſt mal trouvé en Eſpagne de les avoir chaſſés, & en France d'avoir fatigué des chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du prince. On s'eſt apperçu que le zele pour les progrès de la religion eſt différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle; & que, pour l'aimer & l'obſerver, il n'eſt pas néceſſaire de haïr & de perſécuter ceux qui ne l'obſervent pas.

Il feroit à ſouhaiter que nos muſulmans penſaſſent auſſi ſenſément, ſur cet article, que les chrétiens; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laiſſer à dieu le ſoin de décider des mérites de ces ſaints prophetes. Je voudrois qu'on les honnorât par des actes de vénération & de reſpect, & non pas par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que dieu leur ait marquée, ſoit à ſa droite, ou bien ſous le marchepied de ſon trône.

De Paris, le 18 *de la lune de Saphar* 1714.

LET-

LETTRE XLI.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

J'entrai l'autre jour dans une églife fameufe, qu'on appelle Notre-dame : pendant que j'admirois ce fuperbe édifice, j'eus occafion de m'entretenir avec un eccléfiaftique, que la curiofité y avoit attiré comme moi. La converfation tomba fur la tranquillité de fa profeffion. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raifon : cependant il a fes défagrémens : nous ne fommes point fi féparés du monde, que nous n'y foyons appellés en mille occafions : là, nous avons un rôle très difficile à foutenir.

Les gens du monde font étonnans; ils ne peuvent fouffrir notre approbation, ni nos cenfures : fi nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; fi nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-deffous de notre caractere. Il n'y a rien de fi humiliant que de penfer qu'on a fcandalifé les impies même. Nous fommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en impofer aux libertins, non pas par un caractere décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs difcours. Il faut avoir beaucoup d'efprit pour cela; cet état de neutralité eft difficile : les gens du monde, qui hafardent tout, qui fe livrent à toutes leurs faillies, qui felon le fuc-

ſuccès les pouſſent ou les abandonnent, réuſſiſſent bien mieux.

Ce n'eſt pas tout. Cet état ſi heureux & ſi tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conſervons pas dans le monde. Dès que nous y paroiſſons, on nous fait diſputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere, à un homme qui ne croit pas en dieu; la néceſſité du jeûne, à un autre qui a nié toute ſa vie l'immortalité de l'ame : l'entrepriſe eſt laborieuſe, & les rieurs ne ſont pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente ſans ceſſe, & eſt, pour ainſi dire, attachée à notre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule que ſi on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le viſage des Africains. Nous troublons l'état ; nous nous tourmentons nous-mêmes, pour faire recevoir des points de religion qui ne ſont point fondamentaux ; & nous reſſemblons à ce conquérant de la Chine, qui pouſſa ſes ſujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux ou les ongles.

Le zele même que nous avons, pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargés les devoirs de notre ſainte religion, eſt ſouvent dangereux; & il ne ſçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur nommé Théodoſe fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les enfans : s'étant enſuite préſenté pour entrer dans une égliſe, un évêque nom-

nommé Ambroise lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un sacrilege; & en cela il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'église, alla se placer parmi les prêtres; le même évêque l'en fit sortir: &, en cela, il fit l'action d'un fanatique; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zele. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres?

De Paris, le 1 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXII.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa septieme année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens intérieurs du serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux; qui, les condamnant au serrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, &

rien

rien de la douceur de l'habitude.

C'eſt en vain que l'on nous parle de la ſubordination où la nature nous a miſes : ce n'eſt pas aſſez de nous la faire ſentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous ſoutienne dans ce tems critique où les paſſions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : ſi nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent auſſi loin d'eux que ſi nous en étions à cent mille lieues.

La nature, induſtrieuſe en faveur des hommes, ne s'eſt pas bornée à leur donner des deſirs ; elle a voulu que nous en euſſions nous-mêmes, & que nous fuſſions des inſtrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſiblité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer, ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant Usbek, ne t'imagine pas que ta ſituation ſoit plus heureuſe que la mienne : j'ai goûté ici mille plaiſirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé ſans ceſſe à m'en faire connoître le prix ; j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la priſon même où tu me retiens, je ſuis plus libre que toi. Tu ne ſçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouiſſe

de

de tes inquiétudes; & tes ſoupçons, ta jalouſie, tes chagrins, ſont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller ſur moi nuit & jour: ne te fie pas même aux précautions ordinaires: augmente mon bonheur, en aſſurant le tien; & ſçaches que je ne redoute rien que ton indifférence.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXIII.

RICA à USBEK.

*A***.*

Je crois que tu veux paſſer ta vie à la compagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il eſt vrai que tu es dans une maiſon charmante, que tu y trouves une ſociété qui te convient, que tu y raiſonnes tout à ton aiſe: il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à peu près la même vie que tu m'as vu mener: je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître: mon eſprit perd inſenſiblenent tout ce qui lui reſte d'aſiatique, & ſe plie ſans effort aux mœurs européennes. Je ne ſuis plus ſi étonné de voir, dans une maiſon, cinq ou ſix femmes avec cinq ou ſix hommes; & je trouve que cela n'eſt pas mal imaginé.

Je le puis dire: je ne connois les femmes que de-

depuis que je suis ici : j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un serrail.

Chez nous, les caracteres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage ; & non pas la nature, qui s'exprime si différemment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si partiqué & si nécessaire, est ici inconnue : tout parle, tout se voit, tout s'entend : le cœur se montre comme le visage : dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espece de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être parvenu à former le caractere général de la nation : on badine au conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un médecin ne le seroit plus, si ses habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

de Paris, le 10 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LET-

LETTRE LXIV.

Le chef des eunuques noirs *à* Usbek. *A Paris.*

Je suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, magnifique seigneur : le serrail est dans un désordre & une confusion épouvantable : la guerre regne entre tes femmes : tes eunuques sont partagés : on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches : mes remontrances sont méprisées : tout semble permis dans ce tems de licence : & je n'ai plus qu'un vain titre dans le serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour ; & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare & si étangere dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique seigneur, la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si, au lieu de la voie des remontrances, tu me laissois celle des châtimens : si sans te laisser attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug

joug qu'elles doivent porter, & je lafferois leur humeur impérieufe & indépendante.

Enlevé, dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé, à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au ferrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel ; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureufe dans la fuite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce ferrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus févere que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire abfolu. On n'y entendoit parler ni de divifions, ni de querelles : un filence profond régnoit par tout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour à tour, elles en fortoient au moindre figne que nous leur en faifions : le refte du tems, elles étoient prefque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni fans miféricorde. Je fuis, difoit-il, efclave ; mais je le fuis d'un homme qui eft votre maître & le mien ; & j'ufe du pouvoir qu'il m'a donné fur vous : c'eft lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais

dans

dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fussent appellées ; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées sans se plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit: il ne fut point étonné de ma grande jeunesse; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai sous lui le cœur des femmes; il m'apprit à profiter de leurs foiblesses, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse, pour quelque tems, plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les prieres & les reproches: il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir, & se sentoit flatté de cette espece de triomphe. Voilà, disoit-il d'une air content,

tent, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarasse pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur, si ses fideles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ?

Il avoit non seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration. Il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations ; leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien. Il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secretes. Il se servoit des unes pour connoître les autres, & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son maître sur celles qu'il avoit en vue ; & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique seigneur dans un serrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres : permets que je me fasse obéir : huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion : c'est ce que ta gloire demande, & ce que ta sureté exige.

De ton serrail d'Ispahan, le 9 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXV.

Usbek *à* ses femmes.

Au ferrail d'Ifpahan.

J'apprends que le ferrail eft dans le défordre, & qu'il eft rempli de querelles & de divifions inteftines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promîtes; étoit-ce pour me tromper?

C'eft vous qui feriez trompées, fi je voulois fuivre les confeils que me donne le grand eunuque; fi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne fçais me fervir de ces moyens violens, que lorfque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre confidération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand fujet de fe plaindre: il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeftie de votre état? N'eft-ce pas à lui que, pendant mon abfence, votre vertu eft confiée? C'eft un tréfor facré, dont il eft le dépofitaire. Mais ces mépris que vous lui témoignez, font voir que ceux qui font chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous font à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie; & faites en forte que je puiffe une autre fois rejetter les propofitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car

Car je voudrois vous faire oublier que je suis votre maître, pour me souvenir seulement que je suis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVI.



Rica à ***.

On s'attache ici beaucoup aux sciences, mais je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui doute de tout comme philosophe, n'ose rien nier comme théologien; cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'est d'avoir de l'esprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé: la nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passageres; & les livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui: il veut encore tourmenter les races futures; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la postérité soit informée qu'il a vécu, & qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je méprise plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, com-

me des pieces de gazon dans un parterre : ils ne ſont point au-deſſus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caracteres, qui, combinés enſemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on reſpectât les livres originaux; & il me ſemble que c'eſt une eſpece de profanation, de tirer les pieces qui les compoſent du ſanctuaire où elles ſont, pour les expoſer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne ſe tait-il? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme! Vous venez dans ma bibliotheque ; & vous mettez en bas les livres qui ſont en haut, & en haut ceux qui ſont en bas: c'eſt un beau chef-d'œuvre!

Je t'écris ſur ce ſujet, ***, parce que je ſuis outré d'un livre que je viens de quitter, qui eſt ſi gros, qu'il ſembloit contenir la ſcience univerſelle : mais il m'a rompu la tête, ſans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVII.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

TROIS vaiſſeaux ſont arrivés ici ſans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade? ou te plais-tu à m'inquiéter?

Si

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que ſera-ce au milieu de la Perſe, & dans le ſein de ta famille? Mais peut-être que je me trompe: tu es aſſez aimable pour trouver par-tout des amis; le cœur eſt citoyen de tous les pays; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens? Je te l'avoue; je reſpecte les anciennes amitiés; mais je ne ſuis pas fâché d'en faire ſur-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme ſi j'avois dû y paſſer ma vie: j'ai eu le même empreſſement pour les gens vertueux; la même compaſſion, ou plutôt la même tendreſſe pour les malheureux; la même eſtime pour ceux que la proſpérité n'a point aveuglés. C'eſt mon caractere, Usbek: par-tout où je trouverai des hommes, je me choiſirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur: c'eſt l'ame de la probité même. Des raiſons particulieres l'ont obligé de ſe retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie eſt toute marquée d'actions généreuſes: &, quoiqu'il cherche la vie obſcure, il y a plus d'héroïſme dans ſon cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres; je remarque que cela lui fait plaiſir, & je vois déjà que tu as un ami qui t'eſt inconnu.

Tu trouveras ici ſes principales aventures: quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a

pu les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHE'RIDON & D'ASTARTE'.

Je suis né parmi les guebres, d'une religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux, que l'amour me vint avant la raison. J'avois à peine six ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur : mes yeux s'attachoient toujours sur elle; &, lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere, étonné d'une si forte sympatie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des guebres, introduit par Cambyse; mais la crainte des mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penser à ces alliances saintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne les permet, & qui sont des images si naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naissante, mais qui étoit déjà à son dernier période : il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes; car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée

gnée de larmes, mais je n'en verſai point: car la douleur m'avoit rendu comme inſenſible. Nous arrivâmes à Tefflis: & mon pere, ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laiſſa & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après, j'appris que, par le crédit d'un de ſes amis, il avoit fait entrer ma ſœur dans le beiram du roi, où elle étoit au ſervice d'une ſultane. Si l'on m'avoit appris ſa mort, je n'en aurois pas été plus frappé: car, outre que je n'eſperois plus de la revoir, ſon entrée dans le beiram l'avoit rendue mahométane, & elle ne pouvoit plus, ſuivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Iſpahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere; je lui reprochai d'avoir mis ſa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré ſur votre famille, lui dis-je, la colere de dieu & du ſoleil qui vous éclaire: vous avez plus fait que ſi vous aviez ſouillé les élémens, puiſque vous avez ſouillé l'ame de votre fille, qui n'eſt pas moins pure: j'en mourrai de douleur & d'amour: mais puiſſe ma mort être la ſeule peine que dieu vous faſſe ſentir! A ces mots, je ſortis: &, pendant deux ans, je paſſai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & conſidérer le lieu où ma ſœur pouvoit être; m'expoſant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut; & la ſultane que ma ſœur ſervoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouſe, & la maria avec un eunuque qui la ſouhaitoit avec paſſion. Par ce moyen, ma ſœur ſortit du ſerrail, & prit, avec ſon eunuque, une maiſon à Iſpahan,

Je fus plus de trois mois ſans pouvoir lui parler; l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours ſous divers prétextes. Enfin, j'entrai dans ſon beiram, & il me lui fit parler au travers d'une jalouſie: des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au ſon de ſa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis ſi près, & ſi éloigné d'elle! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quand à elle, il me parut qu'elle verſa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaiſes excuſes, mais je le traitai comme le dernier des eſclaves. Il fut bien embarraſſé, quand il vit que je parlai à ma ſœur une langue qui lui étoit inconnue; c'étoit l'ancien Perſan, qui eſt notre langue ſacrée. Quoi, ma ſœur! lui dis-je, eſt-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres? Je ſçais qu'entrant au beiram, vous avez dû faire profeſſion du mahométiſme: mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu conſentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer? Et pour qui la quittez vous, cette religion qui nous doit être ſi chere? pour un miſérable encore flétri des fers qu'il a portés; qui, s'il étoit homme,

ſe-

feroit le dernier de tous. Mon frere, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, eſt mon mari : il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît; & je ferois auſſi la derniere des femmes, ſi....Ah, ma ſœur! lui dis-je, vous êtes guebre : il n'eſt ni votre époux, ni ne peut l'être : ſi vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monſtre. Hélas! dit-elle, que cette religion ſe montre à moi de loin! A peine en ſçavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'eſt plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le ſouvenir de notre enfance me charme toujours; que, depuis ce tems-là, je n'ai eu que de fauſſes joies; qu'il ne s'eſt pas paſſé de jour que je n'aie penſé à vous; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'eſpérance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore! Je vous vois tout hors de vous-même; mon mari frémit de rage & de jalouſie : je ne vous verrai plus; je vous parle ſans doute pour la derniere fois de ma vie : ſi cela étoit, mon frere, elle ne feroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit; &, ſe voyant hors d'état de tenir la converſation, elle me quitta le plus déſolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma ſœur : le barbare eunuque auroit bien

voulu m'en empêcher : mais, outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit si éperduement ma sœur qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu & sous les mêmes voiles accompagnée de deux esclaves ; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse ? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verrouils & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres ? Votre mere, qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari, pour garant de sa vertu que sa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle ; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuse égalité, qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'est que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'esclave d'un esclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frere ! dit-elle, respectez mon époux, respectez la religion que j'ai embrassée : selon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler sans crime. Quoi, ma sœur ! lui dis-je tout transpor-

porté, vous la croyez donc véritable, cette religion? Ah? dit-elle, qu'il me feroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand facrifice, pour que je puiffe ne la pas croire: &, fi mes doutes..... A ces mots, elle fe tut. Oui, vos doutes, ma fœur, font bien fondés, quels qu'ils foient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureufe dans ce monde-ci, & ne vous laiffe point l'efpérance pour l'autre? Songez que la nôtre eft la plus ancienne qui foit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perfe; & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne font point connus; que ce n'eft que le hazard qui y a introduit le mahométifme; que cette fecte y a été établie, non par la voie de la perfuafion, mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez régner encore le culte de ces anciens mages. Tranfportez-vous dans ces fiecles reculés: tout vous parlera du magisme, & rien de la fecte mahométane, qui, plufieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans fon enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion feroit plus moderne que la vôtre, elle eft au moins plus pure, puifqu'elle n'adore que dieu; au lieu que vous adorez encore le foleil, les étoiles, le feu, & même les élémens. Je vois, ma fœur, que vous avez appris, parmi les mufulmans, à calomnier notre fainte religion. Nous n'adorons ni les aftres, ni les élémens, & nos peres ne les ont jamais adorés: jamais ils ne leur ont élévé des temples, jamais ils ne leur ont offert des fa-

facrifices: Ils leur ont feulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifeftations de la divinité. Mais, ma fœur, au nom de dieu qui nous éclaire, recevez ce livre facré que je vous porte; c'eft le livre de notre légiflateur Zoroaftre: lifez-le fans prévention: recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le lifant: fouvenez-vous de vos peres qui ont fi longtems honoré le foleil dans la ville fainte de Balk; & enfin fouvenez-vous de moi, qui n'efpere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout tranfporté, & la laiffai feule décider la plus grande affaire que je puiffe avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après Je ne lui parlai point: j'attendis, dans le filence, l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une guebre. J'ai longtems combattu: mais, dieux! que l'amour leve de difficultés! Que je fuis foulagée! Je ne crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour: l'excès même en eft légitime. Ah! que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez fçu rompre les chaînes que mon efprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains? Dès ce moment, je me donne à vous: faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce préfent vous eft cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embraffer, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprime-

primerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles; je me crus & je me vis en effet, en un instant, le plus heureux de tous les hommes: je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur que je me l'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens; je n'osois confier à personne le secret de ma vie; je n'avois que ma sœur, elle n'avoit que moi: si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour scier les jalousies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour descendre; que je ne la verrois plus dorénavant; mais que j'irois toutes les nuits, sous cette fenêtre, attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin, la seizieme, j'entendis une scie qui travailloit: de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je restai longtems sans bouger

de-

de-là : je la conduifis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt ; je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être fi funefte. Nous arrivâmes avant le jour chez un guebre, dans un lieu défert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de fes mains : nous ne jugeâmes pas à propos de refter chez lui ; &, par fon confeil, nous entrâmes dans une épaiffe forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jufqu'à ce que le bruit de notre évafion fe fût diffipé. Nous vivions tous deux dans ce féjour écarté, fans témoins, nous répétant fans cesle que nous nous aimerions toujours, attendant l'occafion que quelque prêtre guebre pût faire la cérémonie du mariage prefcrite par nos livres facrés. Ma fœur, lui dis-je, que cette union eft fainte ! la nature nous avoit unis, notre fainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureufe. Il fit, dans la maifon du payfan, toutes les cérémonies du mariage : il nous bénit, & nous fouhaita mille fois toute la vigueur de Guftafpe, & la fainteté de l'Hohorafpe. Bientôt après, nous quittâmes la Perfe où nous n'étions pas en fureté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la mifere pour ma fœur, non pas pour moi, je la quittai, pour aller chercher quelque fecours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non feulement inu-

inutile, mais funeste : car, ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir! je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit; &, comme ils la trouverent belle, ils la prirent, & la vendirent à des juifs qui alloient en Turquie, & ne laisserent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces juifs, & les joignis à trois lieues de-là : mes prieres, mes larmes furent vaines; ils me demanderent toujours trente tomans, & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres turcs & chrétiens, je m'adressai à un marchand arménien; je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs, je leur donnai trente tomans; & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser; voilà cinq tomans que je vous porte; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi! dit-elle, vous vous êtes vendu? Oui, lui dis-je Ah, malheureux! qu'avez-vous fait? N'étois-je pas assez infortunée, sans que vous travaillassiez à me la rendre davantage? Votre liberté me consoloit & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frere! que votre amour est cruel! Et ma fille,

je

je ne la vois point? Je l'ai vendue aussi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon maître, & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi; elle se jetta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté: prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux! dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront, si vous nous séparez. Je me donne à vous, payez-moi: peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander. Il est de votre intérêt de ne nous point séparer: comptez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zele, & je vous promets que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition. Si, lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassames tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La

La fin de l'année arriva; notre maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis: là je trouvai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec succès la médecine dans cette ville: il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellerent ensuite à Smirne, où je m'établis. J'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde: l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le marchand arménien à qui je dois tout; & je lui ai rendu des services signalés.

De Smirne, le 27 de la lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

RICA à USBEK.

*A***.*

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis: Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous l'imaginez, répondit-il: de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais quoi? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? N'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intéressantes? Vous avez raison; ces

ces chofes ne font point intéreffantes, car nous nous y intéreffons fi peu que rien; & cela même fait que le métier n'eft pas fi fatiguant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chofe d'une maniere fi dégagée, je continuai, & lui dis : monfieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois ; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus befoin d'argent pour la payer ; je vendis ma bibliotheque ; & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laiffa que mon livre de raifon. Ce n'eft pas que je les regrette: nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine fcience. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix? Prefque tous les cas font hypothétiques, & fortent de la regle générale. Mais ne feroit-ce pas, monfieur, lui dis-je, parce que vous les en faites fortir? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix, fi elles n'avoient pas leur application? & comment peut-on les appliquer, fi on ne les fçait pas? Si vous connoiffiez le palais, reprit le magiftrat, vous ne parleriez pas comme vous faites: nous avons des livres vivans, qui font les avocats: ils travaillent pour nous, & fe chargent de nous inftruire. Et ne fe chargent-ils pas auffi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec lefquelles ils attaquent votre équité. il feroit bon que vous en euffiez auffi pour la défendre ; & que vous n'allaffiez pas vous met-

mettre dans la mêlée, habillés à la légere, parmi des gens cuirassés jusqu'aux dents.

De Paris, le 13 de la lune de Chalval 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK *à* RHEDI.
A Venise.

Tu ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphysicien que je ne l'étois: cela est pourtant; & tu en seras convaincu, quand tu auras essuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés, qui ont réfléchi sur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être souverainement parfait; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poëtes d'occident disent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la déesse de la beauté, assembla les plus belles grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout pour ressembler à la plus belle de toutes les déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere, il auroit passé pour ridicule.

Sou-

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'eſt jamais limité que par lui-même ; il eſt lui-même ſa néceſſité. Ainſi, quoique dieu ſoit tout-puiſſant, il ne peut pas violer ſes promeſſes, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuiſſance n'eſt pas dans lui, mais dans les choſes relatives; & c'eſt la raiſon pourquoi il ne peut pas changer l'eſſence des choſes.

Ainſi, il n'y a point ſujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient oſé nier la preſcience infinie de dieu ; ſur ce fondement, qu'elle eſt incompatible avec ſa juſtice.

Quelque hardie que ſoit cette idée, la métaphyſique s'y prête merveilleuſement. Selon ſes principes, il n'eſt pas poſſible que dieu prévoie les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres; parce que ce qui n'eſt point arrivé n'eſt point, &, par conſéquent, ne peut être connu; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu : dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'eſt point, & voir dans l'ame une choſe qui n'exiſte point en elle: car, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit déterminée, cette action qui la détermine n'eſt point en elle.

L'ame eſt l'ouvriere de ſa détermination : mais il y a des occaſions où elle eſt tellement indéterminée qu'elle ne ſçait pas même de quel côté ſe déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire uſage de ſa liberté ; de maniere que dieu ne peut voir cette détermination par avan-

ce,

ce, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres? Il ne pourroit les voir que de deux manieres; par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie : ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même, ce qui est encore plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition; &, dans le fait, elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de mériter ou de démériter : c'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle, & de la déterminer. Mais, quand il veut sçavoir quelque chose, il le sçait toujours; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles, en fixant, par ses décrets, les déterminations futures des esprits, & les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon, dans une choſe qui eſt au deſſus des comparaiſons : un monarque ignore ce que ſon ambaſſadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut ſçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniere ; & il pourra aſſurer que la choſe arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élevent ſans ceſſe contre le dogme de la preſcience abſolue : dieu y paroît par-tout ignorer la détermination future des eſprits ; & il ſemble que ce ſoit la premiere vérité que Moïſe ait enſeignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terreſtre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte abſurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin un tel être peut-il mettre des conditions à ſes graces, ſans les rendre dériſoires ? C'eſt comme ſi un homme, qui auroit ſçu la priſe de Bagdat, diſoit à un autre : je vous donne cent tomans, ſi Bagdat n'eſt pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaiſe plaiſanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de philoſophie ? Dieu eſt ſi haut, que nous n'appercevons pas même ſes nuages. Nous ne le connoiſſons bien que dans ſes préceptes. Il eſt immenſe, ſpirituel, infini. Que ſa grandeur nous ramene à notre foibleſſe. S'humilier toujours, c'eſt l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXX.

Zelis à Usbek.

A Paris.

Soliman, que tu aimes, eſt déſeſpéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit, depuis trois mois, ſa fille en mariage : il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans ſon enfance; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit paſſé ſans aucun incident. Hier, après les premieres cérémonies, la fille ſortit à cheval, accompagnée de ſon eunuque, & couverte, ſelon la coutume, depuis la tête juſqu'aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maiſon de ſon mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, ſi on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre, pour accommoder l'affaire; &, après bien de la réſiſtance, Soliman convint de faire un petit préſent à ſon gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduiſit la fille dans le lit avec aſſez de violence: mais, une heure après, cet étourdi ſe leva furieux, lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'eſt de cette injure. Il y a des perſonnes qui ſoutiennent que cette fille eſt innocente.

Les peres ſont bien malheureux d'être expoſés à de tels affronts ! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du ſerrail de Fatmé, le 9 de la lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXXI.

USBEK à ZELIS.

Je plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans remede, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles ſoient clairement établies par leurs livres ſacrés, & que leur ancien légiſlateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que ſon mari la trouve auſſi belle & auſſi pure que Fatima : qu'elle ait dix eunuques pour la garder : qu'elle ſoit l'honneur & l'ornement du ſerrail où elle eſt deſtinée : qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorés, & ne marche que ſur des tapis ſuperbes !

bes! Et, pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire!

De Paris, le 5 de la lune de Chalval 1714.

LETTRE LXXII.

RICA à IBBEN.
A * * *.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida trois questions de morale, quatre problêmes historiques, & cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du tems : il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même : il faut que je me mette dans mon fort, je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse : mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de messieurs Tavernier & Chardin. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? Il connoîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, & il décide encore.

De Paris, le 8 de la lune de Zilcadé 1715.

LETTRE LXXIII.

RICA *à* ***.

J'AI oui parler d'une espece de tribunal, qu'on appelle l'académie françoise. Il n'y en a point de moins respecté dans le monde ; car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé, le peuple casse ses arrêts, & lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que, pour fixer son autorité, il donna un code de ses jugemens. Cet enfant de tant de peres étoit presque vieux quand il naquit; &; quoiqu'il fut légitime, un bâtard, qui avoit déja paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse: l'éloge va se placer, comme de lui-même, dans leur babil éternel; &, sitôt qu'ils sont initiés dans ses mysteres, la fureur du panégyrique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'antitheses: tant de bouches ne parlent presque que par exclamation: ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question: il semble qu'il soit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds; car le tems, qui est son fléau l'ébranle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides ; je ne t'en dirai rien, & je laisse dé-

décider cela à ceux qui le ſçavent mieux que moi.

Voilà des biſarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perſe. Nous n'avons point l'eſprit porté à ces établiſſemens ſinguliers & biſarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes ſimples & nos manieres naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhagé 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK à RICA.

A ***.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit: je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris, je vous mene à préſent chez un grand ſeigneur qui eſt un des hommes du royaume qui repréſente le mieux.

Que veux dire cela, monſieur? eſt-ce qu'il eſt plus poli, plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah! j'entends: il fait ſentir, à tous les inſtans, la ſupériorité qu'il a ſur tous ceux qui l'approchent. Si cela eſt, je n'ai que faire d'y aller; je la lui paſſe toute entiere, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher: & je vis un petit homme ſi fier; il prit une priſe de tabac avec tant de hauteur, il ſe moucha ſi impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il careſſa ſes chiens d'une maniere ſi offenſante pour les hommes, que je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Ah,

bon dieu! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot! Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils sçavoient bien que nous étions au dessus d'eux; & ; s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables: nous nous communiquions aux plus petits: au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles, ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il falloit soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques; lorsqu'il falloit faire respecter la nation aux étrangers; lorsqu'enfin, dans les occasions périlleuses, il falloit animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur notre visage; & l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar 1715.



LET-

LETTRE LXXV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Il faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué, chez les chrétiens, cette perſuaſion vive de leur religion, qui ſe trouve parmi les muſulmans. Il y a bien loin, chez eux, de la profeſſion à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion eſt moins un ſujet de ſanctification, qu'un ſujet de diſputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les femmes même, s'élevent contre les eccléſiaſtiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils ſont réſolus de ne pas croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminés par raiſon, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fauſſeté de cette religion qu'ils rejettent : ce ſont des rebeles qui ont ſenti le joug, & l'ont ſecoué avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par ſemestre; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps : ſelon que j'ai plus ou moins d'eſprits animaux, que mon eſtomac digere bien ou mal, que l'air que je reſpire eſt ſubtil ou groſſier, que les viandes dont je me nourris ſont légeres ou ſolides, je ſuis ſpinoſiste,

te, focinien, catholique, impie, ou dévot. Quand le médecin eſt auprès de mon lit, le confeſſeur me trouve à ſon avantage. Je ſçais bien empêcher la religion de m'affliger, quand je me porte bien; mais je lui permets de me conſoler quand je ſuis malade : lorſque je n'ai plus rien à eſpérer d'un côté, la religion ſe préſente, & me gagne par ſes promeſſes ; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſpérance.

Il y a long-tems que les princes chrétiens affranchirent tous les eſclaves de leurs états ; parce que, diſoient-ils, le chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile: ils abaiſſoient par-là les ſeigneurs, de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont enſuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des eſclaves : ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te diſe? Vérité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faiſons-nous comme les chrétiens? Nous ſommes bien ſimples de refuſer des établiſſemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux (*), parce que l'eau n'y eſt pas aſſez pure pour nous laver, ſelon les principes du ſaint alcoran.

Je rends graces au dieu tout-puiſſant, qui a envoyé

(*) Les mahométans ne ſe ſoucient point de prendre Veniſe, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

voyé Hali ſon grand prophete, de ce que je profeſſe une religion qui ſe fait préférer à tous les intérêts humains, & qui eſt pure comme le ciel, dont elle eſt deſcendue.

De Paris, le 13 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LXXVI.

USBEK *à ſon ami* IBBEN.
A Smirne.

LES loix ſont furieuſes en Europe contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainſi dire, une ſeconde fois; ils ſont traînés indignement par les rues; on les note d'infamie; on confiſque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de douleur, de miſere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remede qui eſt en mes mains?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une ſociété dont je conſens de n'être plus? que je tienne, malgré moi, une convention qui s'eſt faite ſans moi? La ſociété eſt fondée ſur un avantage mutuel: mais, lorſqu'elle me devient onéreuſe, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur; je puis donc la rendre, lorſqu'elle ne l'eſt plus: la cauſe ceſſe, l'effet doit donc ceſſer auſſi.

Le prince veut-il que je ſois ſon ſujet, quand je ne retire point les avantages de la ſujettion?

Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon désespoir? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent?

Je suis obligé de suivre les loix, quand je vis sous les loix: mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, & vous l'en séparez: vous vous opposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut dire cela? Troublai-je l'ordre de la providence, lorsque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres loix du mouvement, c'est-à-dire, les loix de la création & de la conservation, avoient faite ronde? Non, sans doute: je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné: &, en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite, & moins dépendante des loix générales? que le monde y ait perdu quelque chose? & que les ouvrages de dieu soient moins grands ou plutôt moins immenses?

Pensez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle? & que mon ame,

ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenue moins sublime?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'au- " tre source que notre orgueil. Nous ne sentons " point notre petitesse; &, malgré qu'on en ait " nous voulons être comptés dans l'univers, y fi- " gurer, & y être un objet important. Nous nous " imaginons que l'anéantissement d'un être aussi par- " fait que nous dégraderoit toute la nature: & nous " ne concevons pas qu'un homme de plus ou de " moins dans le monde; que dis-je? tous les hom- " mes ensemble, cent millions de têtes comme la " nôtre, ne sont qu'un atôme subtil & délié, que " dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immensité de ses " connoissances. "

De Paris, le 15 de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVII.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

MON cher Usbek, il me semble que, pour un vrai musulman, les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le tems des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux, indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même?

Si un être eſt compoſé de deux êtres, & que la néceſſité de conſerver l'union marque plus la ſoumiſſion aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuſe: ſi cette néceſſité de conſerver l'union eſt un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smirne, le dernier jour de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA à USBEK.

A * * *.*

JE t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui eſt en Eſpagne a écrite ici: je crois que tu ſeras bien aiſé de la voir.

JE parcours, depuis ſix mois, l'Eſpagne & le Portugal; & je vis parmi des peuples qui, mépriſant tous les autres, font aux ſeuls François l'honneur de les haïr.

La gravité eſt le caractere brillant des deux nations: elle ſe manifeſte principalement de deux manieres; par les lunettes, & par la mouſtache.

Les lunettes font voir démonſtrativement que celui qui les porte eſt un homme conſommé dans les ſciences, & enſeveli dans de profondes lectures, à un tel point que ſa vue en eſt affoiblie: & tout nez, qui en eſt orné ou chargé, peut paſſer ſans contredit pour le nez d'un ſçavant.

Quant à la mouſtache, elle eſt reſpectable par elle-même, & indépendamment des conſéquen-

ces

ces; quoiqu'on ne laiſſe pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités pour le ſervice du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général portugais dans les Indes (*): car, ſe trouvant avoir beſoin d'argent, il ſe coupa une de ſes mouſtaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille piſtoles ſur ce gage: elles lui furent prêtées d'abord, & dans la ſuite il retira ſa mouſtache avec honneur.

On conçoit aiſément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil: auſſi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement ſur deux choſes bien conſidérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Eſpagne & du Portugal ſe ſentent le cœur extrêmement élevé, lorſqu'ils ſont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens; c'eſt à-dire, qu'ils ne ſont pas originaires de ceux à qui l'inquiſition a perſuadé dans ces dernieres ſiecles d'embraſſer la religion chrétienne. Ceux qui ſont dans les Indes ne ſont pas moins flattés, lorſqu'ils conſiderent qu'ils ont le ſublime mérite d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu, dans le ſerrail du grand ſeigneur de ſultane ſi orgueilleuſe de ſa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'eſt de la blancheur olivâtre de ſon teint, lorſqu'il eſt dans une ville du Mexique, aſſis ſur ſa porte, les bras croiſés. Un homme de cette conſéquence, une créature ſi parfaite ne travailleroit pas pour tous les tréſors

(*) Jean de Caſtro.

fors du monde ; & ne fe réfoudroit jamais, par une vile & méchanique induftrie, de compromettre l'honneur & la dignité de fa peau.

Car il faut fçavoir que, lorfqu'un homme a un certain mérite en Efpagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de fon pere l'art de faire jurer une difcordante guitare, il ne travaille plus : fon honneur s'intéreffe au repos de fes membres. Celui qui refte affis dix heures par jour obtient précifément la moitié plus de confidération qu'un autre qui n'en refte que cinq, parce que c'eft fur les chaifes que la nobleffe s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail faffent parade d'une tranquillité philofophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur ; car ils font toujours amoureux. Ils font les premiers hommes du monde pour mourir de langueur fous la fenêtre de leurs maîtreffes ; & tout Efpagnol qui n'eft pas enrhumé ne fçauroit paffer pour galant.

Ils font premiérement dévots, & fecondement jaloux. Ils fe garderont bien d'expofer leurs femmes aux entreprifes d'un foldat criblé de coups, ou d'un magiftrat décrépit ; mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baiffe les yeux, ou un robufte Francifcain qui les éleve.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le fein découvert : mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les furprenne par le bout des pieds.

On

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour ſont cruelles; elles le ſont encore plus pour les Eſpagnols. Les femmes les guériſſent de leurs peines; mais elles ne font que leur en faire changer; & il leur reſte ſouvent un long & fâcheux ſouvenir d'une paſſion éteinte.

Ils ont de petites politeſſes, qui, en France, paroîtroient mal placées: par exemple, un capitaine ne bat jamais ſon ſoldat, ſans lui en demander permiſſion; & l'inquiſition ne fait jamais brûler un juif, ſans lui faire ſes excuſes.

Les Eſpagnols qu'on ne brûle pas paroiſſent ſi attachés à l'inquiſition, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur de la leur ôter. Je voudrois ſeulement qu'on en établît une autre; non pas contre les hérétiques; mais contre les héréſiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux ſept ſacremens; qui adorent tout ce qu'ils vénerent; & qui ſont ſi dévots qu'ils ſont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'eſprit & du bon ſens chez les Eſpagnols, mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliotheques, les romans d'un côté, & les ſcholaſtiques de l'autre: vous direz que les parties en ont été faites & le tout raſſemblé par quelque ennemi ſecret de la raiſon humaine.

Le ſeul de leurs livres qui ſoit bon, eſt celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenſes dans le nouveau monde, & ils ne connoiſſent pas encore leur

leur propre continent; il y a, sur leurs rivieres, tel point qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues (*).

Ils disent que le soleil se leve & se couche dans leur pays; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Espagnol qui voyageroit en France; je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique & pensif! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris.

Il y a ici une maison où l'on met les fous; on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville; non: le remede est bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar 1715.



LET-

(*) Las Batuecas.

LETTRE LXXIX.

LE GRAND EUNUQUE NOIR *à* USBEK.
A Paris.

HIER des Arméniens menerent au ferrail une jeune efclave de Circaffie qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens fecrets, je la deshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge; &, plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale fembloit vouloir les dérober à ma vue ; je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir : elle rougiffoit de fe voir nue, même devant moi qui, exempt des paffions qui peuvent allarmer la pudeur, fuis inanimé fous l'empire de ce fexe ; & qui, miniftre de la modeftie, dans les actions les plus libres, ne porte que de chaftes regards, & ne puis infpirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baiffai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate, je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me profternai à fes pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek! tu poffedes plus de beautés que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaifir pour toi, de trouver, à ton retour, tout ce que la Perfe a de plus raviffant; & de voir, dans ton ferrail, renaître les graces, à mefure que le tems & la poffeffion travaillent à les détruire!

Du ferrail de Fatmé, le 1 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LET-

LETTRE LXXX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

DEPUIS que je ſuis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'eſt pas comme en Aſie, où les regles de la politique ſe trouvent par-tout les mêmes.

J'ai ſouvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raiſon. Il m'a ſemblé que le plus parfait eſt celui qui va à ſon but à moins de frais; de ſorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, eſt le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple eſt auſſi ſoumis que dans un gouvernement ſévere, le premier eſt préférable, puiſqu'il eſt plus conforme à la raiſon, & que la ſévérité eſt un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans un état, les peines plus ou moins cruelles ne ſont pas que l'on obéiſſe plus aux loix. Dans les pays où les châtimens ſont modérés, on les craint comme dans ceux où ils ſont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement ſoit doux, ſoit qu'il ſoit cruel, on punit toujours par degrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination ſe plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on eſt: huit jours de priſon, ou une légere amende, frappent

pent autant l'esprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la justice & l'équité, soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même: je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes; & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une source d'injustice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui est la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le chef: & que, quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir:

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre, & le rend plus grand.

Que, dans ces états, il ne forme point de petite révolte; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la sédition.

Qu'il ne faut point que les grands événemens

y ſoient préparés par de grandes cauſes : au contraire le moindre accident produit une grande révolution, ſouvent auſſi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la ſouffrent.

Lorſqu'Oſman, empereur des Turcs, fut dépoſé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne ſongeoit à le commettre : ils demandoient ſeulement, en ſupplians, qu'on leur fît juſtice ſur quelque grief : une voix, qu'on n'a jamais connue, ſortit de la foule par hazard ; le nom de Muſtapha fut prononcé, & ſoudain Muſtapha fut empereur.

LETTRE LXXXI.

NARGUM *envoyé de Perſe en Moſcovie*, *à* USBEK.

A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait ſurpaſſé celle des Tartares, par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple eſt le vrai dominateur de l'univers ; tous les autres ſemblent être faits pour le ſervir : il eſt également le fondateur & le deſtructeur des empires : dans tous les tems il a donné ſur la terre des marques de ſa puiſſance : dans tous les âges il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore ſous leur obéiſſance.

Ils dominent ſur les vaſtes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le trône de Cyrus & de Guſtaſpe. Ils ont ſoumis la Moſcovie.

covie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique; & ils dominent sur ces trois parties de l'univers.

Et pour parler de tems plus reculés, c'est d'eux que sont sortis quelques-uns des peuples qui ont renversé l'empire romain.

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscan?

Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensévelies dans l'oubli! que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine! Cette belliqueuse nation, uniquement occupée de sa gloire présente, sûre de vaincre dans tous les tems, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

De Moscow, le 4 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

Rica à Ibben.

A Smirne.

Quoique les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espece de dervis taciturnes, qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils se coupent la langue en entrant dans le couvent: & on souhaiteroit fort que tous les autres der-

dervis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire; & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems; sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes des gens sont adorés des femmes: mais ils ne le sont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire, à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils sçavent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations des choses inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne, & leurs gants. Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter par le bruit du carosse, & du marteau qui frappe rudement la porte: cet avant-propos prévient pour le reste du discours: &, quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sottises qui viennent ensuite, mais qui, par bonheur, arriventtrop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici

ceux

ceux qui ſont aſſez heureux pour les avoir ; & qu'un homme de bon-ſens ne brille guere devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rébiab, 2, 1714.

LETTRE LXXXIII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

S'IL y a un dieu, mon cher Rhédi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte : car, s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La juſtice eſt un rapport de convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes : ce rapport eſt toujours le même, quelque être qui le conſidere, ſoit que ce ſoit dieu, ſoit que ce ſoit un ange ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : ſouvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent ; & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice éléve ſa voix, mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préferent leur propre ſatiſfaction à celle des autres. C'eſt toujours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais

Mais il n'eſt pas poſſible que dieu faſſe jamais rien d'injuſte : dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive : car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de toutes les êtres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice; c'eſt-à-dire, faire nos efforts pour reſſembler à cet être dont nous avons une ſi belle idée, & qui, s'il exiſtoit, ſeroit néceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penſer que la juſtice eſt éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit; ce ſeroit une vérité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes; les trois quarts du tems, ils peuvent le faire impunément : quel repos pour nous, de ſçavoir qu'il y a, dans le cœur de tous ces hommes, un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes?

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous paſſerions devant les hommes comme devant les lions; & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre bien, de notre honneur, & de notre vie.

Tou-

Toutes ces penſées m'animent contre ces docteurs qui repréſentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ; & , dans leurs opinions contradictoires, le repréſentent, tantôt comme un être mauvais , tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte! Ce plaiſir, tout ſévere qu'il eſt, doit le ravir: il voit ſon être autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au-deſſus des tigres & des ours. Oui, Rhédi, ſi j'étois ſûr de ſuivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 de la lune Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

RICA *à* ***.

Je fus hier aux invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre.

Quel ſpectacle, de voir aſſemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne

respirent que pour la défendre; & qui, se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, & écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire & de la noblesse.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

Tu sçais, Mirza, que quelques ministres de Cha-Soliman avoient formé de dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire mahométans, dans la pensée que notre empire seroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces infideles.

C'étoit fait de la grandeur persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua. Ni ceux

qui firent la propofition, ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conféquences : le hafard fit l'office de la raifon & de la politique, & fauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la prife de deux villes.

En profcrivant les Arméniens, on penfa détruire, en un feul jour, tous les négocians, & prefque tous les artifans du royaume. Je fuis fûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé fe faire couper les deux bras, que de figner un ordre pareil; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres rois des Indes, fes fujets les plus induftrieux, il auroit cru leur donner la moitié de fes états.

Les perfécutions que nos mahométans zelés ont faites aux guebres, les ont obligés de paffer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perfe de cette nation, fi appliquée au labourage, & qui feule, par fon travail, étoit en état de vaincre la ftérilité de nos terres.

Il ne reftoit à la dévotion qu'un fecond coup à faire, c'étoit de ruiner l'induftrie ; moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même, & avec lui, par une fuite néceffaire, cette même religion qu'on vouloit rendre fi floriffante.

S'il faut raifonner fans prévention, je ne fçais, Mirza, s'il n'eft pas bon que, dans un état, il y ait plufieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées fe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante; parce qu'éloignés des honneurs,

ne pouvant se distinguer que par leur opulence & leurs richesses, ils sont portés à en acquérir par leur travail, & à embrasser les emplois de la société les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zele. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité ?

Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers : chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses qui déshonoreroient son parti, & l'exposeroient aux mépris & aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du prince de souffrir plusieurs religions daus son état. Quand toutes les sectes du monde viendroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice; parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance, & ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion : mais, qu'on y prenne bien garde, ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres; c'est l'esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est cet esprit de prosélytisme, que les juifs ont pris des Egyptiens, & qui d'eux est passé, com-

me une maladie épidémique & populaire, aux mahométans & aux chrétiens

C'eſt enfin cet eſprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipſe entiere de la raiſon humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conſcience des autres, quand il n'en réſulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviſer. Celui qui veut me faire changer de religion ne le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne faſſe pas une choſe qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXVI.

Rica à ***.

Il ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme, le pere ſur ſes enfans, le maître ſur ſes eſclaves. La juſtice ſe mêle de tous leurs différends : & ſois ſûr qu'elle eſt toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où ſe rend la juſtice. Avant d'y arriver, il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui

vous appellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant: mais il devient lugubre, lorſqu'on entre dans les grandes ſalles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu ſacré, où ſe révelent tous les ſecrets des familles, & où les actions les plus cachées ſont miſes au grand jour.

Là, une fille modeſte vient avouer les tourmens d'une virginité trop longtems gardée, ſes combats, & ſa douloureuſe réſiſtance: elle eſt ſi peu fiere de ſa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine; &, pour que ſon pere n'ignore plus ſes beſoins, elle les expoſe à tout le peuple.

Une femme effrontée vient enſuite expoſer les outrages qu'elle a faits à ſon époux, comme une raiſon d'en être ſéparée.

Avec une modeſtie pareille, une autre vient dire qu'elle eſt laſſe de porter le titre de femme, ſans en jouir: elle vient révéler les myſteres cachés dans la nuit du mariage: elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une ſentence la rétabliſſe dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui oſent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent ſi difficile: épreuve auſſi flétriſſante pour la femme qui la ſoutient, que pour le mari qui y ſuccombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou ſéduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne ſont. L'amour fait rententir ce tribunal: on n'y entend

tend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infideles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire, la loi le croit pour lui & le soulage de l'examen & des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure : mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela est assez naturel ; car il y a très-peu d'esprits justes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVII.

RICA à ***.

On dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence, car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui non seulement sont sociables, mais sont même la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette espece abondent plus que deux mille citoyens : ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peste & de la famine. On demande, dans

les écoles, si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble : mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les regles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom estropié de mille manieres en caracteres suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, & on mit cette épitaphe sur son tombeau: c'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent trente enterremens. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingt enfans Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différens, montent

tent à deux millions ſix cent mille livres; le chemin qu'il a fait ſur le pavé, à neuf mille ſix cent ſtades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-ſix. Sa converſation étoit amuſante; il avoit un fonds tout fait de trois cent ſoixante-cinq contes; il poſſédoit d'ailleurs, depuis ſon jeune âge, cent dix-huit apophthegmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occaſions brillantes. Il eſt mort enfin à la ſoixantieme année de ſon âge. Je me tais, voyageur: car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu?

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

A Paris, regne la liberté & l'égalité. La naiſſance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauve pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnue. On dit que le premier de Paris eſt celui qui a les meilleurs chevaux à ſon caroſſe.

Un grand ſeigneur eſt un homme qui voit le roi, qui parle aux miniſtres, qui a des ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut, avec cela, cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perſe, il n'y a de grand, que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, ſe ſervent toujours des machines les plus ſimples.

La faveur eſt la grande divinité des François. Le miniſtre eſt le grand prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillés de blanc: tantôt ſacrificateurs & tantôt ſacrifiés, ils ſe dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris, le 9 de la lune de Gemmadi 2 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

Le deſir de la gloire n'eſt point différent de cet inſtinct que toutes les créatures ont pour leur conſervation. Il ſemble que nous augmentons notre être, lorſque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'eſt une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient auſſi précieuſe que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne ſont pas également attachés à la vie, ils ne ſont pas auſſi également ſenſibles à la gloire. Cette noble paſſion eſt bien toujours gravée dans leur cœur ; mais

mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette différence, qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime que, dans chaque état, le desir de la gloire croît avec la liberté des sujets, & diminue avec elle: la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour: on est en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perse; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un François, avec plaisir & avec goût, ce que votre sultan n'obtient de ses sujets qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices & les récompenses.

Aussi, parmi nous, le prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses sujets. Il y a, pour le maintenir, des tribunaux respectables: c'est le trésor sacré de la nation; & le seul dont le souverain n'est pas le maître, parce ce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi, si un sujet se trouve blessé dans son honneur par son prince, soit par quelque préférence, soit par la moindre marque de mépris, il quitte, sur le champ, sa cour, son emploi, son service, & se retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes françoises aux vôtres, c'est que les unes, composées d'esclaves naturellement lâches, ne surmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme stupide: au lieu que les

les autres ſe préſentent aux coups avec délice, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athenes, à Lacédémone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une ſtatue, un éloge, étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une ville priſe.

Là, un homme qui avoit fait une belle action ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes qu'il ne reſſentît le plaiſir d'être ſon bienfaiteur : il comptoit le nombre de ſes ſervices par celui de ſes concitoyens. Tout homme eſt capable de faire du bien à un homme : mais c'eſt reſſembler aux dieux, que de contribuer au bonheur d'une ſociété entiere.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entiérement éteinte dans le cœur de vos Perſans, chez qui les emplois & les dignités ne ſont que des attributs de la fantaiſie du ſouverain ? La réputation & la vertu y ſont regardées comme imaginaires, ſi elles ne ſont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naiſſent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'eſtime publique n'eſt jamais ſûr de ne pas être déshonoré demain. Le voilà aujourd'hui général d'armée; peut-être que le prince le va faire

ſon

ſon cuiſinier, & qu'il ne lui laiſſera plus à eſpérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi 2, 1715

LETTRE XC.

USBEK *au même.*

A Smirne.

De cette paſſion générale que la nation françoiſe a pour la gloire, il s'eſt formé dans l'eſprit des particuliers, un certain je ne ſais quoi, qu'on appelle point-d'honneur; c'eſt proprement le caractere de chaque profeſſion : mais il eſt plus marqué chez les gens de guerre, & c'eſt le point-d'honneur par excellence. Il me ſeroit bien difficile de te faire ſentir ce que c'eſt; car nous n'en avons point préciſément d'idée.

Autrefois les François, ſur-tout les nobles, ne ſuivoient guere d'autres loix que celles de ce point-d'honneur : elles régloient toute la conduite de leur vie, & elles étoient ſi ſéveres, qu'on ne pouvoit, ſans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre mais en éluder la plus petite diſpoſition.

Quand il s'agiſſoit de régler les différends, elles ne preſcrivoient guere qu'une maniere de déciſion, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais, ce qu'il y avoit de mal, c'eſt que ſouvent le jugement ſe rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéreſſées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence si flatteuse: & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence, lui & toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée, car de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les rois l'ont-ils défendue sous des peines très-séveres, mais c'est en vain; l'honneur, qui veut toujours régner, se révolte, & il ne reconnoît point de loix.

Aussi les François sont dans un état bien violent: car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de se venger quand il a été offensé; mais, d'un autre côté, la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les loix de l'honneur, on périt sur un échafaud; si l'on suit celles de la justice, on est banni pour jamais de la société des hommes: il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LET-

LETTRE XCI.

USBEK *à* RUSTAN.

A Ispahan.

Il paroît ici un perſonnage traveſti en ambaſſadeur de Perſe, qui ſe joue inſolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte, au monarque des François, des préſens que le nôtre ne ſçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie: &, par ſa lâche avarice, il a flétri la majeſté des deux empires.

Il s'eſt rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe: & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que ſur des barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il ſembloit avoir voulu ſe faire refuſer lui-même; & comme ſi la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur perſane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il eſt le mépris.

Ne dis point ceci à Iſpahan: épargne la tête d'un malheureux Je ne ne veux pas que nos miniſtres le puniſſent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715.



LETTRE XCII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Le monarque qui a si long-tems régné n'est plus (*). Il a bien fait parler des gens pendant sa vie, tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires, & à prendre ses avantages dans ce changement. Le roi, arriere petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, son oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement; &, y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du monarque, qui, voulant se survivre à lui même, sembloit avoir prétendu régner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne se mêlent guere plus que de rendre la justice; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des

(*) Il mourut le 1 septembre 1715.

des choses humaines : ils ont cédé au tems qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

Mais le régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique ; &, comme s'il avoit pensé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Rhégeb 1715.

LETTRE XCIII.

USBEK *à son frere*, SANTON *au monastere de Casbin.*

JE m'humilie devant toi, sacré santon, & je me prosterne : je regarde les vestiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu aies le cœur de notre saint prophete : tes austérités étonnent le ciel même : les anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & ont dit, comment est-il encore sur la terre, puisque son esprit est avec nous, & vole autour du trône qui est soutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris, de nos docteurs, que les dervis, même infideles, ont toujours un caractere de sainteté qui les rend respectables aux vrais croyans ; & que dieu s'est choisi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il

a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes suspendissent sa colere, prête à tomber sur tant de peuples rebelles?

Les chrétiens disent des merveilles de leurs premiers santons, qui se réfugierent à milliers dans les déserts affreux de la Thébaïde, & eurent, pour chefs, Paul, Antonie & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme, mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons: ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins: ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table; jamais d'asyle contr'eux. Si tout ceci est vrai, santon vénérable, il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous, dans le désert, un état tranquille; les tentations nous suivent toujours: nos passions, figurées par les démons, ne nous quittent point encore: ces monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge, se montrent toujours à nous pour nous séduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes & les cilices, c'est-à dire, jusques dans notre force même.

Pour

Pour moi, fanton vénérable, je fçais que l'envoyé de dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abyfmes : il a purifié la terre, autrefois pleine de fon empire, & l'a rendue digne du féjour des anges & des prophetes.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban 1715.

LETTRE XCIV.

USBEK à RHEDI.

A Venife.

JE n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher foigneufement quelle eft l'origine des fociétés : ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils fe quittoient & fe fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raifon, & chercher pourquoi ils fe tiennent féparés : mais ils naiffent tous liés les uns aux autres ; un fils eft né auprès de fon pere, & il s'y tient : voilà la fociété, & la caufe de la fociété.

Le droit public eft plus connu en Europe qu'en Afie : cependant on peut dire que les paffions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il eft aujourd'hui, eft une fcience qui apprend aux princes jufqu'à quel point ils peuvent violer la juftice, fans choquer leurs intérêts. Quel deffein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur confcience, mettre l'iniquité en fyftême,

ſtême, d'en donner des regles, d'en former des principes, & d'en tirer des conſéquences!

La puiſſance illimitée de nos ſublimes ſultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monſtres, que cet art indigne, qui veut faire plier la juſtice, toute inflexible qu'elle eſt.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux juſtices toutes différentes: l'une qui regle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil; l'autre qui regle les différends qui ſurviennent de peuple à peuple, qui tyranniſe dans le droit public: comme ſi le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil: non pas, à la vérité, d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai, dans une autre lettre, mes penſées là-deſſus.

De Paris, le premier de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCV.

USBEK *au même.*

Les magiſtrats doivent rendre la juſtice de citoyen à citoyen: chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette ſeconde diſtribution de juſtice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il eſt rarement beſoin de tiers pour juger; parce que les ſujets de diſputes ſont preſque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations ſont ordinaire-

ment

ment ſi ſéparés, qu'il ne faut qu'aimer la juſtice pour la trouver ; on ne peut guere ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en ſociété, leurs intérêts ſont ſi mêlés & ſi confondus, il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux ſortes de guerres juſtes: les unes qui ſe font pour repouſſer un ennemi qui attaqué, les autres pour ſecourir un allié qui eſt attaqué.

Il n'y auroit point de juſtice de faire la guerre pour des querelles particulieres du prince, à moins que le cas ne fût ſi grave, qu'il méritât la mort du prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainſi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refuſé un honneur qui lui eſt dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ſes ambaſſadeurs, & autres choſes pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuſe la préſéance. La raiſon en eſt que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de juſtice, dans laquelle il faut toujours que la peine ſoit proportionnée à la faute, il faut voir ſi celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car, faire la guerre à quelqu'un, c'eſt vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de juſtice le plus ſévere, c'eſt la guerre; puiſqu'elle peut avoir l'effet de détruire la ſociété.

Les repréſailles ſont du ſecond degré. C'eſt une

une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'obferver, de mefurer la peine par le crime.

Un troifieme acte de juftice, eft de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offenfe.

Le quatrieme acte de juftice, qui doit être le plus fréquent, eft la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à fe plaindre. Cette peine répond à celle du banniffement que les tribunaux ont établie, pour retrancher les coupables de la fociété. Ainfi un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, eft retranché de notre fociété, & n'eft plus un des membres qui la compofent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à fon alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur foit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur confervation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle foit jufte : ainfi une alliance, fait entre deux nations pour en opprimer une troifieme, n'eft pas légitime; & on peut la violer fans crime.

Il n'eft pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de fa cruauté & de fa tyrannie, & le fomma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à fon amitié & à fon alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorfque le peuple fubfifte, elle eft un gage de la paix & de la réparation du tort: &,

fi

ſi le peuple eſt détruit, ou diſperſé, elle eſt le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix ſont ſi ſacrés parmi les hommes, qu'ils ſemblent qu'ils ſoient la voix de la nature, qui réclame ſes droits. Ils ſont tous légitimes, lorſque les conditions en ſont telles, que les deux peuples peuvent ſe conſerver : ſans quoi celle des deux ſociétés qui doit périr, privée de ſa défenſe naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature, qui a établi les différens degrés de force & de foibleſſe parmi les hommes, a encore ſouvent égalé la foibleſſe à la force par le déſeſpoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit public ; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raiſon.

De Paris, le 4 de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCVI.

LE PREMIER EUNUQUE à USBEK.
A Paris.

Il eſt arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du royaume de Viſapour : j'en ai acheté une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, ſon commandement ſublime & cent tomans.

Je me connois en femme, d'autant mieux qu'elles ne me ſurprennent pas, & qu'en moi les yeux ne ſont point troublés par les mouvemens du cœur. Je

Je n'ai jamais vu de beauté si réguliere & si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son visage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi : mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards, & sembloit chercher les miens ; comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue : je sens dans moi même une joie secrette, quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le serrail de ton frere : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses femmes ; la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres ; la consolation maligne de celles qui n'esperent plus rien ; & l'ambition irritée de celles qui esperent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un serrail de face. Que de passions je vais émouvoir ! que de craintes & de peines je prépare !

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront dévorés, & les joies contenues : l'obéissance ne sera pas moins exacte, & la regle moins inflexible : la douceur, toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de fem-

femmes fous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande néceffité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de foumiffion, tout cela leur forme des chaînes. Les unes font fans ceffe attentives fur les démarches des autres: il femble que, de concert avec nous, elles travaillent à fe rendre plus dépendantes: elles font une partie de notre ouvrage, & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je? elles irritent fans ceffe le maître contre leurs rivales: & elles ne voient pas combien elles fe trouvent près de celle qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique feigneur, tout cela n'eft rien fans la préfence du maître. Que pouvons-nous faire, avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne fe communique jamais toute entiere? Nous ne repréfentons que foiblement la moitié de toi-même: nous ne pouvons que leur montrer une odieufe févérité. Toi, tu temperes la crainte par les efpérances; plus abfolu quand tu careffes, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique feigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des paffions défefpérées: viens ôter tout prétexte de faillir: viens appaifer l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable: viens enfin foulager tes fideles eunuques d'un fardeau qui s'appefantit chaque jour.

Du ferrail d'Ifpahan, le 8 de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCVII.

USBEK *à* HASSEIN, *dervis de la montagne de Jaron.*

O Toi, sage dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philosophes, qui, à la vérité, n'ont point atteint jusqu'au faîte de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux : ils n'ont, ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine : Mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent, dans le silence, les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le cahos; & ont expliqué, par une mécanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix, pour régler les sociétés des hommes; des loix aussi sujettes au changement, que l'esprit de ceux qui les proposent, & des peuples qui les observent: ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception, avec un ordre, une régularité, & une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces. Et

Et que crois-tu, homme divin, que ſoient ces loix? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conſeil de l'éternel, tu vas être étonné par la ſublimité des myſteres : tu renonces par avance à comprendre; tu ne te propoſes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de penſée : elles n'éblouiſſent point par un faux reſpect : leur ſimplicité les a fait long-tems méconnoître ; & ce n'eſt qu'après bien des réflexions, qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La premiere eſt que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obſtacle qui l'en détourne : & la ſeconde, qui n'en eſt qu'une ſuite, c'eſt que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner ; parce que, plus il en eſt loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, ſublime dervis, la clef de la nature : voilà des principes féconds, dont on tire des conſéquences à perte de vue.

La connoiſſance de cinq ou ſix vérités a rendu leur philoſophie pleine de miracles ; & leur a fait faire preſqu'autant de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos ſaints prophetes.

Car enfin, je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarraſſé, ſi on lui eût dit de peſer, dans une balance, tout l'air qui eſt autour de la terre, ou de meſurer toute l'eau qui tombe chaque année ſur ſa ſurface ; & qui n'eût penſé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieues le ſon fait dans une heu-

re; quel tems un rayon de lumiere emploie à venir du soleil à nous ; combien de toises il y a d'ici à Saturne; quelle est la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que, si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles hautes & sublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories mystérieuses, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au saint alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je pense, je ne m'accommode guere du style figuré. Il y a, dans notre alcoran, un grand nombre de petites choses, qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force & la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que les idées divines rendues en langage humain: au contraire, dans notre alcoran, on trouve souvent le langage de dieu, & les idées des hommes; comme si, par un admirable caprice, dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non: graces au ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur; &, tandis que je vivrai, Hali sera mon prophete.

De Paris, le 15 de la lune de Chahban, 1716.

LET.

LETTRE XCVIII.

USBEK *à* IBBEN.
A Smirne.

Il n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive, tous les dix ans, des révolutions qui précipitent le riche dans la misere, & élevent le pauvre avec des aîles rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté ; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la providence ; le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des trésors : parmi eux, il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere misere. Ils sont méprisés comme de la boue, pendant qu'ils sont pauvres : quand ils sont riches, on les estime assez ; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une chambre, qu'on appelle de justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets ; car on les oblige de les déclarer au juste, sous peine de la vie : ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit, je veux dire, entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les délibérations du conseil. On ne trou-

ve pas tous les jours des miniſtres diſpoſés à faire rire le peuple ; & l'on doit ſçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais eſt plus reſpectable en France qu'ailleurs ; c'eſt un ſéminaire de grands ſeigneurs ; il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le compoſent prennent la place des grands malheureux, des magiſtrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre : &, quand ils ne peuvent pas ſupléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

« Je trouve, Ibben, la providence admirable « dans la maniere dont elle a diſtribué les richeſ- « ſes. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens « de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de « la vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le néant. « Mais, quand on examine qui ſont les gens qui en « ſont les plus chargés, à force de mépriſer les « riches, on vient enfin à mépriſer les richeſſes.

De Paris, le 26 de la lune de Maharram 1717.

LETTRE XCIX.

RICA à RHEDI.

A Veniſe.

Je trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été, ils ignorent encore

plus

plus comment ils le feront cet hyver: mais furtout, on ne sçauroit croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leurs habillemens & de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; &, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere; tant l'habit, avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger: il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre à voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout-à coup. Il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même: dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? les architectes ont eté souvent obligés de hausser, de baisser, & d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement; & les regles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches; & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille & des dents, aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette

changeante nation, quoi qu'en difent les mauvais plaifans, les filles fe trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en eft des manieres & de la façon de vivre, comme des modes: les François changent de mœurs, felon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime la caractere de fon efprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du fouverain eft un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris de 8 de la lune de Saphar 1717.

LETTRE C.

Rica *au même.*

Je te parlois l'autre jour de l'inconftance prodigieufe des François fur leurs modes. Cependant il eft inconcevable à quel point ils en font entêtés: ils y rappellent tout: c'eft la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui fe fait chez les autres nations: ce qui eft étranger leurs paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne fçaurois guere ajufter cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconftance avec laquelle ils en changent tous le jours.

Quand je te dis qu'ils méprifent tout ce qui eft étranger, je ne parle que des bagatelles; car, fur les chofes importantes, ils femblent s'être méfiés d'eux-mêmes, jufqu'à fe dégrader. Ils avouent

vouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus : ils veulent bien s'assujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers françois décident en législateurs sur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs cuisiniers regner du septentrion au midi, & les ordonnances de leurs coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon-sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils aient pris de leurs voisins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil ?

Qui peut penser qu'un royaume, le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné, depuis plus de dix siecles, par des loix qui ne sont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre : mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la nation : &, ce qu'il y a de singulier, c'est que les loix romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et, afin que l'acquisition fût entiere, & que tout le bon sens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de servitude.

Il eſt vrai que, dans les derniers tems, on a rédigé par écrit quelques ſtatuts des villes & des provinces : mais ils ſont preſque tous pris du droit romain.

Cette abondance de loix adoptées, &, pour ainſi dire, naturaliſées, eſt ſi grande qu'elle accable également la juſtice & les juges. Mais ces volumes de loix ne ſont rien en comparaiſon de cette armée effroyable de gloſſateurs, de commentateurs, de compilateurs; gens auſſi foibles par le peu de juſteſſe de leur eſprit, qu'ils ſont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'eſt pas tout: ces loix étrangeres ont introduit des formalités dont l'excès eſt la honte de la raiſon humaine. Il feroit aſſez difficile de décider ſi la forme s'eſt rendue plus pernicieuſe, lorſqu'elle eſt entrée dans la juriſprudence, ou lorſqu'elle s'eſt logée dans la médecine: ſi elle a fait plus de ravages ſous la robe d'un juriſconſulte, que ſous le large chapeau d'un médecin; & ſi, dans l'une, elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, de 17 de la lune de Saphar 1717.

LETTRE CI.

USBEK à ***.

On parle toujours ici de la conſtitution. J'entrai l'autre jour dans un maiſon, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui

qui disoit d'une voix forte : j'ai donné mon mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais lisez-le ce mandement, & vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. J'ai bien sué pour le faire, dit-il, en portant la main sur le front ; j'ai eu besoin de toute ma doctrine, & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva-là ; car c'est un bel ouvrage : & je défierois bien ce jésuite, qui vient si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Lisez le donc, reprit-il, & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart-d'heure, que si je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation, & de commetre sa suffisance. Mais comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force sottises, soutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient-là lui nioient quelque principe, il disoit d'abord : cela est certain, nous l'avons jugé ainsi, & nous sommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le sain esprit nous éclaire ? Cela est heureux, lui répondis-je ; car, de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

De Paris, le 18 de la lune de Rébiab, 1, 1717.

LETTRE CII.

Usbek à Ibben.

A Smirne.

Les plus puiſſans états de l'Europe ſont ceux de l'empereur, des rois de France, d'Eſpagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, ſont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes ſont, à proprement parler, les martyrs de la ſouveraineté. Nos glorieux ſultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de ſujets. Ceux d'Italie, qui ne ſont pas ſi unis, ſont plus à plaindre: leurs états ſont ouverts comme des caravanſeras, où ils ſont obligés de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur faſſent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe ſont monarchiques, ou plutôt ſont ainſi appellés : car je ne ſçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels; au moins eſt-il difficile qu'ils aient ſubſiſté long-tems dans leur pureté. C'eſt un état violent, qui dégénere toujours en deſpotiſme, ou en république. La puiſſance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince; l'équilibre eſt trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage eſt ordinairement du côté du prince, qui eſt à la tête des armées.

Auſſi

Auſſi le pouvoir des rois d'Europe eſt-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent: mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos ſultans; premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples; ſecondement, parce qu'il n'eſt pas de leur intérêt de le porter ſi loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs ſujets, que cet immenſe pouvoir qu'ils exercent ſur eux; rien ne les ſoumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'uſage où ils ſont de faire mourir tous ceux qui leur déplaiſent, au moindre ſigne qu'ils font, renverſe la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui eſt comme l'ame des états, & l'harmonie des empires; & cette proportion, ſcrupuleuſement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini ſur nos ſultans.

Un Perſan qui, par imprudence ou par malheur, s'eſt attiré la diſgrace du prince, eſt ſûr de mourir: la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette néceſſité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de ſon ſouverain, s'il avoit voulu livrer ſes places aux ennemis, il en ſeroit quitte auſſi pour perdre la vie: il ne court donc pas plus de riſque dans ce dernier cas que dans le premier.

Auſſi, dans la moindre diſgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il ſe porte naturellement à troubler l'état, & à conſpirer contre le ſouverain: ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des grands d'Europe, à qui la diſgrace n'ôte rien que la bienveillance

& la faveur. Ils ſe retirent de la cour, & ne ſongent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naiſſance. Comme on ne les fait guere périr que pour le crime de leſe-majeſté, ils craignent d'y tomber, par la conſidération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner: ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes qui périſſent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en ſureté, ils ne vivroient pas un jour; &, s'ils n'avoient à leur ſolde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniſer le reſte de leurs ſujets, leur empire ne ſubſiſteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq ſiecles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'uſage de ces tems-là, pour ſe garantir des aſſaſſins qu'un petit prince d'Aſie avoit envoyés pour le faire périr: juſques-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs ſujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puiſſent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs ſujets, comme nos ſultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels: il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureux pour voir l'auguſte viſage de ſon prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne de vivre. Ces monarques ſont comme le ſoleil, qui porte par-tout la chaleur & la vie.

De Paris, le 8 de la lune de Rebiab, 2, 1717.

LET-

LETTRE CIII.

USBEK *au même.*

POUR ſuivre l'idée de ma derniere lettre, voici, à peu près, ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé :

Le plus mauvais parti que les princes d'Aſie aient pu prendre, c'eſt de ſe cacher comme ils ſont. Ils veulent ſe rendre plus reſpectables : mais ils font reſpecter la royauté, & non pas le roi ; & attachent l'eſprit des ſujets à un certain trône, & non pas à une certaine perſonne.

Cette puiſſance inviſible, qui gouverne, eſt toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, ſe ſoient égorgés l'un après l'autre, il ne ſent aucune différence : c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des eſprits.

Si le déteſtable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup ſur un roi des Indes, maître du ſceau royal, & d'un tréſor immenſe qui auroit ſemblé amaſſé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire, ſans qu'un ſeul homme eût penſé à réclamer ſon roi, ſa famille & ſes enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a preſque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'orient : d'où vient cela, ſi ce n'eſt de ce qu'il eſt tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince ou par le peuple : mais, là les princes n'ont

n'ont garde d'en faire; parce que, dans un ſi haut degré de puiſſance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir: s'ils changeoient quelque choſe, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux ſujets, ſi quelqu'un d'eux forme quelque réſolution, il ne ſçauroit l'exécuter ſur l'état; il faudroit qu'il contrebalançât, tout-à-coup, une puiſſance redoutable & toujours unique; le tems lui manque, comme les moyens. Mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte ſur le trône, pendant que le monarque en deſcend, tombe, & va expirer à ſes pieds.

Un mécontent, en Europe, ſonge à entretenir quelque intelligence ſecrette, à ſe jetter chez les ennemis, à ſe ſaiſir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les ſujets. Un mécontent, en Aſie, va droit au prince, étonne, frappe, renverſe: il en efface juſqu'à l'idée; dans un inſtant l'eſclave & le maître, dans un inſtant uſurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête! Il ſemble ne réunir ſur elle toute ſa puiſſance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

De Paris, le 2 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LET-

LETTRE CIV.

USBEK *au même.*

TOUS les peuples d'Europe ne ſont pas également ſoumis à leurs princes: par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laiſſe guere à leur roi le tems d'appeſantir ſon autorité. La ſoumiſſion & l'obéiſſance ſont les vertus dont ils ſe piquent le moins. Ils diſent, là deſſus, des choſes bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puiſſe attacher les hommes, qui eſt celui de la gratitude: un mari, une femme, un pere & un fils, ne ſont liés entr'eux que par l'amour qu'ils ſe portent, ou par les bienfaits qu'ils ſe procurent: & ces motifs divers de reconnoiſſance ſont l'origine de tous les royaumes, & de toutes les ſociétés.

Mais, ſi un prince, bien loin de faire vivre ſes ſujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéiſſance ceſſe; rien ne les lie, rien ne les attache à lui; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils ſoutiennent que tout pouvoir ſans bornes ne ſçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, diſent-ils, donner à un autre plus de pouvoir ſur nous que nous n'en avons nous-mêmes: or nous n'avons pas ſur nous-mêmes un pouvoir ſans bornes; par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie: perſonne n'a donc, concluent-ils, ſur la terre, un tel pouvoir.

Le

Le crime de lefe-majefté n'eft autre chofe, felon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui défobéiffant, de quelque maniere qu'il lui défobéiffe. Auffi le peuple d'Angleterre, qui fe trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de lefe-majefté à un prince de faire la guerre à fes fujets. Ils ont donc grande raifon, quand ils difent que le précepte de leur alcoran, qui ordonne de fe foumettre aux puiffances, n'eft pas bien difficile à fuivre, puifqu'il leur eft impoffible de le ne pas obferver; d'autant que ce n'eft pas au plus vertueux qu'on les oblige de fe foumettre, mais à celui qui eft le plus fort.

Les Anglois difent qu'un de leurs rois, ayant vaincu & fait prifonnier un prince qui lui difputoit la couronne, voulut lui reprocher fon infidélité & fa perfidie: il n'y a qu'un moment, dit le prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux eft le traître.

Un ufurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui; &, croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges, il fait révérer, comme des arrêts du ciel, les caprices du hafard & de la fortune.

De Paris, le 20 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LET-

LETTRE CV.

RHEDI *à* USBEK.
A Paris.

Tu m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des ſciences & des arts cultivés en occident. Tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne ſçais ſi l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais uſage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la ſeule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui, à la premiere bombe, ſe feroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec leſquelles ils ont, dans la ſuite, opprimé leurs ſujets.

Tu ſçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables; c'eſt-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'aſyle ſur la terre contre l'injuſtice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir quelque ſecret qui fourniſſe une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entieres.

Tu as lu les hiſtoriens : fais-y bien attention; preſque toutes les monarchies n'ont été fondées que ſur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perſe peut nous en fournir un exemple domeſtique.

Il

Il n'y a pas long-tems que je suis en Europe; mais j'ai oui parler à des gens sensés des ravages de la chymie. Il semble que ce soit un quatrieme fleau, qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement; tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros, mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la boussole, & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richesses? L'or & l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandises, & un gage de leur valeur, par la raison que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre usage: que nous importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs; & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entieres ont été détruites; & les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une servitude si rude, que le récit en fait frémir les musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet! Aimable simplicité, si chérie de notre saint prophete, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens tems, & la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres.

De Venise, le 5 de la lune de Rahmazan 1717.

LET-

LETTRE CVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

Ou tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta patrie pour t'instruire, & tu méprises toute instruction : tu viens, pour te former dans un pays où l'on cultive les beaux arts ; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhédi ? je suis plus d'accord avec toi que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts ? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la terre, chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur ; il s'y trouveroit, à peu près, à la portée des autres habitans ; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractere bisarre ; il passeroit tout comme un autre, & seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre, & couvrir de leurs armées féroces les royaumes les plus policés. Mais prends-y garde ; ils ont appris les arts, ou les ont fait exercer aux peuples vaincus ; sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque ma-

maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non : si une fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens; & le consentement unanime des nations enséveliroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voies : ils doivent chercher des sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable: c'est-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et, quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on, pour cela, le rejetter? Penses-tu, Rhédi, que la religion que notre saint prophete a apportée du ciel soit pernicieuse, parce qu'elle servira un jour à confondre les perfides chrétiens?

Tu crois que les arts amollissent les peuples, &, par-là, sont cause de la chûte des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse: mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puisque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois, & les subjuguerent, cultivoient les arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes effé-

efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent; puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui, de tous les vices, est celui qui amollit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais comme, dans un pays policé, ceux qui jouissent des commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre, à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse; il suit que l'oisiveté & la mollesse sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle, & où l'on rafine le plus sur les plaisirs; mais c'est peut-être celle où l'on mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délcieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure; il faut que, dès ce moment, cinquante artisans ne dorment plus, & n'aient plus le loisir de boire & de manger : elle commande, & elle est obéie plus promptement que ne seroit notre monarque, parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusqu'aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au dessous de lui. Vous voyez, à Paris, un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse, & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le

Le même esprit gagne la nation ; on n'y voit que travail & qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ?

Je suppose, Rhédi, qu'on ne souffrît dans un royaume que les arts absolument nécessaires à la culture des terres qui sont pourtant en grand nombre ; & qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté, ou à la fantaisie ; je le soutiens, cet état seroit un des plus misérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours ; & l'état deviendroit si foible, qu'ils n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il seroit aisé d'entrer dans un long détail, & de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens : on verroit finir cette circulation de richesses, & cette progression de revenus, qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de sa terre, & n'en retireroit que ce qu'il lui faut précisément pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'est pas quelquefois la vingtieme partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la vingtieme partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit, annuellement,

ment, à ſon maître, que la vingtieme partie de ſa valeur; mais, avec une piſtole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfevres, des ouvriers en laine, en ſoye, & de toutes ſortes d'artiſans.

De tout ceci, on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince ſoit puiſſant, il faut que ſes ſujets vivent dans les délices: il faut qu'il travaille à leur procurer toutes ſortes de ſuperfluités, avec autant d'attention que les néceſſités de la vie.

De Paris, le 14 de la lune de Chalval 1717.

LETTRE CVII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

J'AI vu le jeune monarque. Sa vie eſt bien précieuſe à ſes ſujets: elle ne l'eſt pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que ſa mort pourroit produire. Mais les rois ſont comme les dieux; &, pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa phyſionomie eſt majestueuſe, mais charmante: une belle éducation ſemble concourir avec un heureux naturel, & promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des rois d'occident, juſqu'à ce qu'ils aient paſſé par les deux grandes épreuves, de leur maîtreſſe, & de leur confeſſeur. On verra bien-

tôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci; & il se livrera, pour cela, de grands combats. Car, sous un jeune prince, ces deux puissances sont toujours rivales : mais elles se concilient & se réunissent sous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à soutenir; la force du roi fait sa foiblesse, mais l'autre triomphe également de sa foiblesse & de sa force.

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu roi absolument gouverné par les femmes: & cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit: Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel; sa valeur m'est connue; j'en parlerai au ministre. Une autre disoit: Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié; il faut qu'il soit évêque; il est homme de naissance, & je pourrois répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours fussent des favorites du prince: elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie; chose pourtant très-facile à faire chez les princes européens Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle passent toutes les graces & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une espece de république, dont les membres toujours actifs se se-

cou-

courent & se servent mutuellement: c'est comme un nouvel état dans l'état: & celui qui est à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des ministres, des magistrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un ministre pour coucher avec lui? Quelle idée! c'est pour lui présenter cinq ou six placets tous les matins: & la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité des gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint, en Perse, de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes: c'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & non seulement prennent en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

De Paris, le dernier de la lune de Chalval 1717.

LETTRE CVIII.

Usbek à ***.

Il y a une espece de livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode: ce sont les journaux. La paresse se sent flattée, en les lisant: on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait

les complimens ordinaires, que les lecteurs ſont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliſer par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto*; un autre, qui a de plus belles inclinations, viſe à l'*in-folio*; il faut donc qu'il étende ſon ſujet à proportion : ce qu'il fait ſans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui ſe tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne ſçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant, ſi je voulois ruiner ma ſanté, & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journaliſtes, c'eſt qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; comme ſi la verité étoit jamais nouvelle. Il me ſemble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raiſon de leur préférer les nouveaux.

Mais, lorſqu'ils s'impoſent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en impoſent une autre, qui eſt d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raiſon qu'ils en aient : & en effet, quel eſt l'homme aſſez hardi, pour vouloir ſe faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des auteurs reſſemblent aux poëtes, qui ſouffriront une volée de coups de bâton ſans ſe plaindre ; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le ſont ſi fort de leurs ouvrages qu'ils ne ſçauroient ſoutenir la moindre critique. Il faut donc bien ſe donner de garde de les attaquer par un en-

droit

droit si sensible; & les journalistes le savent bien. Ils font donc tout le contraire: ils commencent par louer la matiere qui est traitée; premiere fadeur: de-là ils passent aux louanges de l'auteur; louanges forcées: car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire raison, & à foudroyer, à coup de plume, un téméraire journaliste.

De Paris, le 5 de la lune de Zilcadé 1718.

LETTRE CIX.

Rica à ***.

L'UNIVERSITE' de Paris est la fille ainée des rois de France, & très-ainée; car elle a plus de neuf cens ans: aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque tems, un grand démélé avec quelques docteurs à l'occasion de la lettre *Q*, (*), qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens: il fallut que le parlement terminât le différend; & il accorda permission, par un arrêt solemnel, à tous les sujets du roi de France, de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus respectables, occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet!

Il semble, mon cher***, que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assem-

(*) Il veut parler de la querelle de Ramus.

" femblées; & que, là où il y a plus de fages, il
" y ait auffi moins de fageffe. Les grands corps s'attachent toujours fi fort aux minuties, aux vains ufages, que l'effentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un roi d'Arragon (*) ayant affemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premieres féances s'employerent à décider en quelle langue les délibérations feroient conçues: la difpute étoit vive; & les états fe feroient rompus mille fois, fi l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande feroit faite en langage catalan, & la réponfe en arragonois.

De Paris, le 25 de la lune de Zilhagé 1718.

LETTRE CX.

RICA *à* ***.

Le rôle d'une jolie femme eft beaucoup plus grave que l'on ne penfe. Il n'y a rien de plus férieux que ce qui fe paffe le matin à fa toilette, au milieu de fes domeftiques: un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer fa droite, ou fon corps de réferve, qu'elle en met à pofter une mouche qui peut manquer, mais dont elle efpere ou prévoit le fuccès.

Quelle gêne d'efprit, quelle attention; pour concilier fans ceffe les intérêts de deux rivaux; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle eft livrée à l'un & à l'autre; & fe rendre mé-

(*) C'étoit en 1610.

médiatrice ſur tous les ſujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire ſuccéder & renaître les parties de plaiſirs, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre!

Avec tout cela, la plus grande peine n'eſt pas de ſe divertir; c'eſt de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puiſſe croire qu'elles ſe ſont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un ſouper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles diſoient ſans ceſſe: au moins il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes aſſez mal aſſortis, & par conſéquent aſſez ſérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertiſſons bien: il n'y a pas aujourd'hui, dans Paris, une partie ſi gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me ſecoua, & me dit: hé bien, ne ſommes-nous pas de bonne humeur? Oui, lui répondis-je en bâillant; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la triſteſſe triomphoit toujours des réflexions; &, quant à moi, je me ſentis conduit, de bâillement en bâillement, dans un ſommeil léthargique, qui finit tous mes plaiſirs.

De Paris, le 11 de la lune de Maharram 1718.



LETTRE CXI.

USBEK *à* ***.

Le regne du feu roi a été ſi long, que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'eſt aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans ſa minorité ; & on ne lit plus que les mémoires de ces tems-là.

Voici le diſcours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conſeil de guerre : & j'avoue que je n'y comprends pas grand' choſe.

Messieurs, quoique nos troupes aient été repouſſées avec perte, je crois qu'il nous ſera facile de réparer cet échec. J'ai ſix couplets de chanſon tout prêts à mettre au jour, qui, je m'aſſure, remettront toutes choſes dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui ſortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleuſement le peuple. Ils ſont ſur un air qui a fait, juſqu'à préſent, un effet tout particulier.

Si cela ne ſuffit pas, nous ferons paroître une eſtampe qui ſera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous il ne parle pas bien François; & il l'écorche tellement qu'il n'eſt pas poſſible que ſes affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire ſi groſſiere, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'eſ-

J'espere qu'avant qu'il soit huit jours, le peuple fera, du nom de Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de somme, & celles qui servent à tirer.

Depuis notre défaite, notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originel, que, pour ne pas voir ses partisans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ses pages.

Ranimez-vous donc; reprenez courage; & soyez surs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifflets.

De Paris, le 4 de la lune de Chalban 1718.

LETTRE CXII.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

PENDANT le séjour que je fais en Europe, je lis les historiens anciens & modernes: je compare tous les tems: j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi: & j'arrête surtout mon esprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges si différens des âges, & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé, en comparaison de ce qu'il étoit autrefois? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuse fécondité des premiers tems? Seroit-elle déjà dans sa vieillesse? & tomberoit-elle de langueur?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie, si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les villes, elles sont entiérement désertes & dépeuplées : il semble qu'elles ne subsistent encore que pour marquer le lieu ou étoient ces cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen romain qui avoit dix, & même vingt mille esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne, &, comme on y comptoit quatre ou cinq cent mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois, dans la Sicile, de puissans royaumes, & des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cette isle n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grece est si déserte qu'elle ne contient pas la centieme partie de ses anciens habitans.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées ; & la France n'est rien, en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle César.

Les pays du nord sont fort dégarnis ; & il s'en faut bien que les peuples y soient, comme autrefois, obligés de se partager, & d'envoyer dehors, comme des essains, des colonies & des nations entieres, chercher de nouvelles demeures.

La

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont presque plus de peuples.

On ne sçauroit trouver, dans l'Amérique, la cinquantieme partie des hommes qui y formoient de si grands empires.

L'Asie n'est guere en meilleur état. Cette Asie mineure, qui contenoit tant de puissantes monarchies, & un nombre si prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Asie, celle qui est soumise au Turc n'est pas plus peuplée: pour celle qui est sous la domination de nos rois, si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui y étoient sans nombre du tems des Xercès & des Darius.

Quant aux petits états qui sont autour de ces grands empires, ils sont réellement déserts: tels sont les royaumes d'Irimette, de Circassie, & de Guriel. Ces princes avec de vastes états, comptent à peine cinquante mille sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens: je crois la voir sortir des ravages de la peste & de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue, qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du monde: mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la méditerranée, connues de tout tems, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit sous les Carthaginois & les Romains. Au-

jourd'hui, ses princes sont si foibles, que ce sont les plus petites puissances du monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a, à peine, sur la terre, la dixieme partie des hommes qui y étoient dans les anciens tems. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours : &, si cela continue, dans dix siecles, elle ne sera qu'un désert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on apperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement, & dans le cours d'un grand nombre de siecles : ce qui marque un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

De Venise, le 10 de la lune de Rhégeb 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Le monde, mon cher Rhédi, n'est point incorruptible; les cieux même ne le sont pas : les astronomes sont des témoins oculaires de leurs changemens, qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La terre est soumise, comme les autres planetes, aux loix des mouvemens : elle souffre, au-dedans d'elle, un combat perpétuel de ses princi-

pes :

pes : la mer & le continent ſemblent être dans une guerre éternelle ; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les hommes, dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain: cent mille cauſes peuvent agir, capables de les détruire, &, à plus forte raiſon, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de les cataſtrophes particulieres, ſi communes chez les hiſtoriens, qui ont détruit des villes & des royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de ſa perte.

Les hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles qui ont, tour à tour, déſolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut ſi violente, qu'elle brûla juſqu'à la racine des plantes, & ſe fit ſentir dans tout le monde connu, juſqu'à l'empire du Catay : un degré de plus de corruption, auroit, peut-être dans un ſeul jour, détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux ſiecles que la plus honteuſe de toutes les maladies ſe fit ſentir en Europe, en Aſie & en Afrique; elle fit, dans très-peu de tems, des effets prodigieux: c'étoit fait des hommes, ſi elle avoit continué ſes progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naiſſance, incapables de ſoutenir le poids des charges de la ſociété, ils auroient péri miſérablement.

Qu'auroit-ce été, ſi le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le feroit devenu, ſans doute, ſi l'on n'avoit été aſſez heureux pour trouver un

remede auſſi puiſſant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la deſtruction qui auroit pu arriver au genre humain? N'eſt-elle pas arrivée en effet? & le déluge ne le réduiſit-il pas à une ſeule famille?

Il y a des philoſophes qui diſtinguent deux créations; celle des choſes, & celle de l'homme: ils ne peuvent comprendre que la matiere & les choſes créés n'aient que ſix mille ans; que dieu ait différé, pendant toute l'éternité, ſes ouvrages, & n'ait uſé que d'hier de ſa puiſſance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais, s'il ne l'a pas pu dans un tems, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'eſt donc parce qu'il ne l'a pas voulu: mais comme il n'y a point de ſucceſſion dans dieu, ſi l'on admet qu'il ait voulu quelque choſe une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

(*) Cependant, tous les hiſtoriens nous parlent d'un premier pere: ils nous font voir la nature humaine naiſſante. N'eſt-il pas naturel de penſer qu'Adam fut ſauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge; & que ces grands événemens ont été fréquens ſur la terre, depuis la création du monde?

Mais

(*) *Dans les précédentes éditions, avant cet alinéa, on liſoit celui-ci:* Il ne faut donc pas compter les années du monde: le nombre des grains de ſable de la mer ne leur eſt pas plus comparable qu'un inſtant.

Mais toutes les deſtructions ne ſont pas violentes. Nous voyons pluſieurs parties de la terre ſe laſſer de fournir à la ſubſiſtance des hommes : que ſçavons-nous ſi la terre entiere n'a pas des cauſes générales, lentes & imperceptibles de laſſitude ?

J'ai été bien aiſe de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particuliérement à ta lettre ſur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-ſept à dix-huit ſiecles. Je te ferai voir, dans une lettre ſuivante, qu'indépendamment des cauſes phyſiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXIV.

Usbek *au même.*

Tu cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : &, ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne & la mahométane ont partagé le monde romain, les choſes ſont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux religions ſoient auſſi favorables à la propogation de l'eſpece, que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette derniere, la polygamie étoit défendue ;

due; &, en cela, elle avoit un très-grand avantage sur la religion mahométane : le divorce y étoit permis, ce qui lui en donnoit un autre, non moins considérable, sur la chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité des femmes permise par le saint alcoran, & l'ordre de les satisfaire, donné dans le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophete, parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & seulement autant de concubines, ou d'esclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens?

Vos femmes sont vos labourages, dit encore le prophete; approchez-vous donc de vos labourages : faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon musulman comme un athlete, destiné à combattre sans relâche; mais qui, bientôt foible & accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire; & se trouve, pour ainsi dire, enseveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, &, pour ainsi dire, avec épargne : ses opérations ne sont jamais violentes : jusques dans ses productions, elle veut de la tempérance : elle ne va jamais qu'avec regle & mesure : si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur; elle emploie toute la for-

ce

ce qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice & sa puissance générative.

C'est dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire, parmi nous, de voir un homme, dans un serrail prodigieux, avec un très petit nombre d'enfans: ces enfans même sont, la plupart du tems, foibles & mal sains, & se sentent de la langueur de leur pere.

Ce n'est pas tout: ces femmes, obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques: la religion, la jalousie, & la raison même, ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres: ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au dedans parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la société, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en suivre!

Les filles esclaves qui sont dans le serrail, pour servir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieillissent presque toujours dans une affligeante virginité: elles ne penvent pas se marier pendant qu'elles y restent; & leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses plai-

plaiſirs tant de ſujets de l'un & de l'autre ſexe, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'eſpece.

Conſtantinople & Iſpahan ſont les capitales des deux plus grands empires du monde: c'eſt là que tout doit aboutir; & que les peuples, attirés de mille manieres, ſe rendent de toutes parts. Cependant elles périſſent d'elles mêmes; & elles ſeroient bientôt détruites, ſi les ſouverains n'y faiſoient venir, preſqu'à chaque ſiecle, des nations entieres pour les repeupler. J'épuiſerai ce ſujet dans une autre lettre.

De Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXV.

USBEK *au même.*

LES Romains n'avoient pas moins d'eſclaves que nous; ils en avoient même plus: mais ils en faiſoient un meilleur uſage.

Bien loin d'empêcher, par des voies forcées, la multiplication de ces eſclaves, ils la favoriſoient au contraire, de tout leur pouvoir; ils les aſſocioient, le plus qu'ils pouvoient, par des eſpeces de mariages: par ce moyen, ils rempliſſoient leurs maiſons de domeſtiques de tous les ſexes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faiſoient, à la longue, la richeſſe d'un maître, naiſſoient ſans nombre autour de lui: il étoit ſeul chargé de leur nourritu-

re

re & de leur éducation: les peres, libres de ce fardeau, ſuivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient, ſans craindre une trop nombreuſe famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les eſclaves ſont occupés à garder nos femmes, & à rien de plus; qu'ils ſont, à l'égard de l'état, dans une perpétuelle léthargie: de maniere qu'il faut reſtreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts & des terres, leſquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république ſe ſervoit, avec un avantage infini, de ce peuple d'eſclaves. Chacun d'eux avoit ſon pécule qu'il poſſédoit aux conditions que ſon maître lui impoſoit: avec ce pécule, il travailloit & ſe tournoit du côté où le portoit ſon induſtrie. Celui-ci faiſoit la banque; celui-là ſe donnoit au commerce de la mer; l'un vendoit des marchandiſes en détail; l'autre s'appliquoit à quelque art méchanique, ou bien affermoit & faiſoit valoir des terres: mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât, de tout ſon pouvoir, à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit, en même tems, l'aiſance dans la ſervitude préſente, & l'eſpérance d'une liberté future: cela faiſoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'induſtrie.

Ces eſclaves, devenus riches par leurs ſoins & leur travail, ſe faiſoient affranchir, & devenoient citoyens. La république ſe réparoit ſans ceſſe, & recevoir dans ſon ſein de nouvelles familles, à meſure que les anciennes ſe détruiſoient.

J'au-

„ J'aurai peut-être, dans mes lettres ſuivantes,
„ occaſion de te prouver que, plus il y a d'hom-
„ mes dans un état, plus le commerce y fleurit;
„ je prouverai auſſi facilement que, plus le com-
„ merce y fleurit, plus le nombre des hommes y
„ augmente: ces deux choſes s'entr'aident, & ſe
„ favoriſent néceſſairement. „

Si cela eſt, combien ce nombre prodigieux d'eſclaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître & s'augmenter? L'induſtrie & l'abondance les faiſoit naître; & eux, de leur côté, faiſoient naître l'abondance & l'induſtrie.

De Paris, le 16 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK *au même.*

Nous avons juſqu'ici parlé des pays mahométans, & cherché la raiſon pourquoi ils ſont moins peuplés que ceux qui étoient ſoumis à la domination des Romains : examinons à préſent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion païenne, & il fut défendu aux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de ſi petite conſéquence, eut inſenſiblement des ſuites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta, non ſeulement toute la douceur du mariage, mais auſſi l'on donna atteinte à ſa fin : en voulant reſſerrer ſes nœuds, on les relâcha; &,

&, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les ſépara pour jamais.

Dans une action ſi libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la néceſſité, & la fatalité du deſtin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'inſociabilité des humeurs: on voulut fixer le cœur, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconſtant dans la nature: on attacha, ſans retour & ſans eſpérance, des gens accablés l'un de l'autre, & preſque toujours mal aſſortis: & l'on fit comme ces tyrans qui faiſoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la facilité du divorce: un mari & une femme étoient portées à ſoutenir patiemment les peines domeſtiques, ſçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir; & ils gardoient ſouvent ce pouvoir en main toute leur vie, ſans en uſer, par cette ſeule conſidération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en eſt pas de même des chrétiens, que leurs peines préſentes déſeſperent pour l'avenir. Ils ne voient, dans les déſagrémens du mariage, que leur durée, &, pour ainſi dire, leur éternité: de-là viennent les dégoûts, les diſcordes, les mépris; & c'eſt autant de perdu pour la poſtérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'eſſentiel: on paſſe enſemble trente ans de froideur: il ſe forme des ſéparations inteſtines auſſi fortes, & peut-être plus pernicieuſes que ſi elles étoient publiques: chacun vit &

reſte

refte de fon côté; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, fe livrera aux filles de joie: commerce honteux & fi contraire à la fociété; lequel, fans remplir l'objet du mariage, n'en repréfente tout au plus que les plaifirs.

Si, de deux perfonnes ainfi liées, il y en a une qui n'eft pas propre au deffein de la nature, & à la propagation de l'efpece, foit par fon tempérament, foit par fon âge, elle enfevelit l'autre avec elle, & la rend auffi inutile qu'elle l'eft elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner fi l'on voit, chez les chrétiens, tant de mariages fournir un fi petit nombre de citoyens. Le divorce eft aboli: les mariages mal affortis ne fe raccommodent plus: les femmes ne paffent plus, comme chez les Romains, fucceffivement dans les mains de plufieurs maris, qui en tiroient, dans le chemin, le meilleur parti qu'il étoit poffible.

J'ofe le dire: fi, dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient fans ceffe gênés par des loix fingulieres & fubtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la république, il avoit été établi que les maris changeaffent de femmes tous les ans, il en feroit né un peuple innombrable.

Il eft affez difficile de faire bien comprendre la raifon qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du monde, eft un contrat fufceptible de toutes les conventions; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet. Mais les chrétiens

tiens ne le regardent pas dans ce point de vue; auſſi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'eſt. Ils ne le font pas conſiſter dans le plaiſir des ſens: au contraire, comme je te l'ai déjà dit, il ſemble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent: mais c'eſt une image, une figure, & quelque choſe de myſtérieux, que je ne comprends point.

De Paris, le 19 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK *au même.*

La prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation des pays chrétiens: le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en eſt pas une moins conſidérable.

„ Je parle des prêtres & des dervis, de l'un & „ de l'autre ſexe, qui ſe vouent à une continence „ éternelle: c'eſt, chez les chrétiens, la vertu par „ excellence; en quoi je ne les comprends pas, ne „ ſçachant ce que c'eſt qu'une vertu dont il ne ré- „ ſulte rien. „

„ Je trouve que leurs docteurs ſe contrediſent ma- „ nifeſtement, quand ils diſent que le mariage eſt „ ſaint, & que le célibat, qui lui eſt oppoſé, l'eſt „ encore davantage; ſans compter qu'en fait de pré- „ ceptes & de dogmes fondamentaux, le bien eſt „ toujours le mieux. „

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau: aujourd'hui, ils

ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui revient à la même chose

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les pestes & les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit, dans chaque maison religieuse, une famille éternelle, où il ne naît personne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maisons sont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'ensevelissent les races futures.

Cette politique est bien différente de celle des Romains, qui établissoient des loix pénales contre ceux qui se refusoient aux loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion protestante, tout le monde est en droit de faire des enfans; elle ne souffre ni prêtres, ni dervis : & si, dans l'établissement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere qui sépare, en ce point le Nazaréen & Mahomet.

Mais, quoi qu'il en soit, il est certain que la religion donne aux protestans un avantage infini sur les catholiques.

J'ose le dire; dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cens ans.

Avant

Avant l'abaiſſement de la puiſſance d'Eſpagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les proteſtans. Ces derniers ſont peu à peu parvenus à un équilibre. Les proteſtans deviendront plus riches & plus puiſſans, & les catholiques plus foibles.

Les pays proteſtans doivent être, & ſont réellement plus peuplés que les catholiques: d'où il ſuit, premiérement, que les tributs y ſont plus conſidérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les paient: ſecondement, que les terres y ſont mieux cultivées, enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire; & qu'avec plus de beſoins, on y a plus de reſſources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des terres, il faut que le commerce périſſe; &, lorsqu'il n'y a que celui qui eſt néceſſaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque: c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même tems, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non ſeulement la culture des terres y eſt abandonnée, mais-même l'induſtrie y eſt pernicieuſe: elle ne conſiſte qu'à apprendre cinq ou ſix mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette proviſion par-devers lui, il ne doit plus s'embarraſſer de ſa fortune; il trouve, dans le cloître, une vie tranquille, qui, dans le monde, lui auroit coûté des ſueurs & des peines.

„ Ce n'eſt pas tout. Les dervis ont en leurs
„ mains preſque toutes les richeſſes de l'état; c'eſt
„ une ſociété de gens avares, qui prennent tou-
„ jours, & ne rendent jamais; ils accumulent ſans
„ ceſſe des revenus, pour acquérir des capitaux.
„ Tant de richeſſes tombent, pour ainſi dire, en
„ paralyſie; plus de circulation, plus de commer-
„ ce, plus d'arts, plus de manufactures.

„ Il n'y a point de prince proteſtant qui ne leve
„ ſur ſes peuples beaucoup plus d'impôts, que le
„ pape n'en leve ſur ſes ſujets: cependant ces der-
„ niers ſont pauvres, pendant que les autres vi-
„ vent dans l'opulence. Le commerce ranime tout
„ chez les uns, & le monachiſme porte la mort
„ par-tout chez les autres.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVIII.

USBEK *au même.*

NOUS n'avons plus rien à dire de l'Aſie & de l'Europe; paſſons à l'Afrique. On ne peut guere parler que de ſes côtes, parce qu'on n'en connoit pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion mahométane eſt établie, ne ſont plus ſi peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raiſons que
„ je t'ai déjà dites. Quand aux côtes de la Guinée,
„ elles doivent être furieuſement dégarnies depuis
„ deux cens ans, que les petits rois, ou chefs des
„ villages, vendent leurs ſujets aux princes de

l'Eu-

l'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, eſt elle-même déſerte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces eſclaves, qu'on tranſporte dans un autre climat, y périſſent à milliers : & les travaux des mines où l'on occupe ſans ceſſe & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaiſons malignes qui en ſortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel uſage, les détruiſent ſans reſſource.

Il n'y a rien de ſi extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent; ces métaux d'eux-mêmes abſolument inutiles, & qui ne ſont des richeſſes, que parce qu'on les a choiſis pour en être les ſignes.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXIX.

USBEK *au même.*

La fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonſtances du monde; de maniere qu'il ne faut ſouvent qu'un nouveau tour dans ſon imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaiſſans, ont réparé leurs pertes & leurs deſtruc-

tions continuelles, par cette ſeule eſpérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un roi puiſſant, qui ſera le maître de la terre.

« Les anciens rois de Perſe n'avoient tant de mil-
» liers de ſujets, qu'à cauſe de ce dogme de la re-
» ligion des mages, que les actes les plus agréa-
» bles à dieu que les hommes puiſſent faire, c'étoit
» de faire un enfant, labourer un champ, & plan-
» ter un arbre. »

Si la Chine a dans ſon ſein un peuple ſi prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniere de penſer : car, comme les enfans regardent leurs peres comme des dieux ; qu'il les reſpectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des ſacrifices, dans leſquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie ; chacun eſt porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans cette vie, & ſi néceſſaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des mahométans deviennent tous les jours déſerts, à cauſe d'une opinion, qui, toute ſainte qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorſqu'elle eſt enracinée dans les eſprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penſer qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les ſoins pour aſſurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & paſſagere, nous paroiſſent quelque choſe d'extravagant. Tranquilles pour le préſent, ſans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine, ni de réparer les édifices publics, ni de défricher

fricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui ſont en état de recevoir nos ſoins: nous vivons dans une inſenſibilité générale, & nous laiſſons tout faire à la providence.

C'eſt un eſprit de vanité qui a établi, chez les Européens, l'injuſte droit d'aîneſſe, ſi défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les autres; en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'oppoſer à l'établiſſement de pluſieurs; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

De Paris, le 4 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXX.

USBEK *au même.*

Les pays habités par les ſauvages ſont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont preſque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuſe averſion eſt ſi forte que, lorſqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui ſouhaitent autre choſe que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chaſſe & la pêche qui ſoit un exercice noble & digne d'eux.

Mais, comme il y a ſouvent des années où la chaſſe & la pêche rendent très-peu, ils ſont déſolés par des famines fréquentes: ſans compter qu'il n'y a pas de pays ſi abondant en gibier &

en poiſſon, qu'il puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de ſauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir; parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands états, dont toutes les parties ſe répondent, & ſe ſecourent mutuellement.

Il y a, chez les ſauvages, une autre coutume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe que la premiere; c'eſt la cruelle habitude où ſont les femmes de ſe faire avorter, afin que leur groſſeſſe ne les rende pas déſagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce déſordre; elles vont juſques à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer ſa groſſeſſe au magiſtrat, eſt punie de mort, ſi ſon fruit périt: la pudeur & la honte, les accidens même, ne l'excuſent pas.

De Paris, le 9 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXI.

USBEK *au même.*

L'EFFET ordinaire des colonies eſt d'affoiblir les pays d'où on les tire, ſans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes reſtent où ils ſont: il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change

ge un bon air contre un mauvais; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

L'air se charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous, que notre tempérament en est fixé. Lorsque nous sommes transportés dans un autre pays, nous devenons malades. Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance, les solides à une certaine disposition, tous les deux à un certain degré de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres; & ils résistent à un nouveau pli.

Quand un pays est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier de la nature du terrein ou du climat : ainsi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience : ils releguoient tous les criminels en Sardaigne; & ils y faisoient passer des juifs. Il fallut se consoler de leur perte ; chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent presque toutes en très-peu de tems.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de negres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes destructions sont presque irréparables; parce qu'un peuple qui manque à un certain point reste dans le même état : & si par hazard il se rétablit, il faut des siecles pour cela.

Que si, dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont je t'ai parlé vient à concourir, non seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour : bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

„ Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espa-
„ gnols, qui ont pris la place de ses anciens habi-
„ tans, n'ont pu la repeupler : au contraire, par
„ une fatalité que je ferois mieux de nommer une
„ justice divine, les destructeurs se détruisent eux-
„ mêmes, & se consument tous les jours.

Les princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois : il y a des climats si heureux, que l'espece s'y multiplie toujours; témoin ces isles (*) qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient aban-

(*) L'auteur parle peut-être de l'isle de Bourbon.

abandonnés, & qui y recouvroient auſſi-tôt la ſanté

Mais, quand ces colonies réuſſiroient, au lieu d'augmenter la puiſſance, elles ne feroient que la partager; à moins qu'elles n'euſſent très-peu d'étendue, comme ſont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Eſpa- " gnols, découvert l'Amériqne, ou au moins de gran- " des iſles dans leſquelles ils faiſoient un commerce " prodigieux : mais, quand ils virent le nombre de " leurs habitans diminuer, cette ſage république dé- " fendit à ſes ſujets ce commerce & cette navigation. "

J'oſe le dire, au lieu de faire paſſer les Eſpagnols dans les Indes, il faudroit faire repaſſer les Indiens & les métifs en Eſpagne; il faudroit rendre à cette monarchie tous ſes peuples diſperſés: &, ſi la moitié ſeulement des grandes colonies ſe conſervoit, l'Eſpagne deviendroit la puiſſance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre, dont " les branches trop étendues ôtent tout le ſuc du " tronc, & ne ſervent qu'à faire de l'ombrage. "

Rien n'eſt plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Eſpagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenſes, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite, ſongerent aux moyens de les conſerver, & prirent chacune, pour cela, une voie différente.

Les Eſpagnols, déſeſpérant de retenir les na-

tions vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Espagne des peuples fideles : jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple, aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparoître de la terre, à l'arrivée de ces barbares, qui semblerent, en découvrant les Indes, n'avoir pensé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conserverent ce pays sous leur domination. Jugez par-là combien les conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels : car enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutenir une guerre civile de si loin? Que seroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, & de la crainte de leurs foudres?

Quant aux Portugais, ils prirent une voie toute opposée ; ils n'employerent pas les cruautés : aussi furent-ils bientôt chassés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favoriserent la rebellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel prince envieroit le sort de ces conquérans ? Qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions? Les uns en furent aussi-tôt chassés; les autres en firent des déserts, & rendirent leur propre pays un désert encore.

C'est le destin des héros de se ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent soudain, ou à soumettre

mettre des nations qu'ils ſont obligés eux-mêmes de détruire; comme cet inſenſé qui ſe conſumoit à acheter des ſtatues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il briſoit auſſi-tôt.

De Paris, le 18 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXII.

USBEK *au même.*

La douceur du gouvernement contribue merveilleuſement à la propagation de l'eſpece. Toutes les républiques en ſont une preuve conſtante ; &, plus que toutes, la Suiſſe & la Hollande, qui ſont les deux plus mauvais pays de l'Europe, ſi l'on conſidere la nature du terrein, & qui cependant ſont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté, & l'opulence qui la ſuit toujours : l'une ſe fait rechercher par elle-même, & nous ſommes conduits par nos beſoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'eſpece ſe multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, ſans rien diminuer de la ſubſiſtance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand par-tout.

Il n'en eſt pas de même des pays ſoumis au pouvoir arbitraire : le prince, les courtiſans, &

quelques particuliers, poſſedent toutes les richeſſes, pendant que tous les autres gémiſſent dans une pauvreté extrême.

Si un homme eſt mal à ſon aiſe, & qu'il ſente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne ſe mariera pas; ou, s'il ſe marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger ſa fortune, & qui deſcendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le ruſtique ou payſan, étant une fois marié, peuplera indifféremment, ſoit qu'il ſoit riche, ſoit qu'il pauvre; cette conſidération ne le touche pas : il a toujours un héritage ſûr à laiſſer à ſes enfans, qui eſt ſon hoyau; & rien ne l'empêche de ſuivre aveuglément l'inſtinct de la nature.

Mais à quoi ſert, dans un état, ce nombre d'enfans, qui languiſſent dans la miſere? Ils périſſent preſque tous à meſure qu'ils naiſſent. Ils ne proſperent jamais : foibles & débiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils ſont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la miſere & la mauvaiſe nourriture produiſent toujours : ceux qui en échappent atteignent l'âge viril ſans en avoir la force, & languiſſent tout le reſte de leur vie.

Les hommes ſont comme les plantes, qui ne croiſſent jamais heureuſement, ſi elles ne ſont bien cultivées. Chez les peuples miſérables, l'eſpece perd, & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres paſſées, la crainte où

étoient

étoient tous les enfans de famille d'être enrollés dans la milice les obligeoit de se marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages, il naissoit bien des enfans que l'on cherche encore en France, & que la misere, la famine & les maladies en ont fait disparoître.

Que si, dans un ciel aussi heureux, dans un royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que sera-ce dans les autres états?

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXIII.

USBEK *au mollak* MEHEMET ALI, *gardien des trois tombeaux à Com.*

QUE nous servent les jeûnes des immaums, & les cilices des mollaks? La main de dieu s'est deux fois appesantie sur les enfans de la loi. Le soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites. Leurs armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussiere.

L'empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus: Un moufti chrétien ne le soutient qu'avec peine: le grand vizir d'Allemagne est le fléau de dieu, envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar. Il porte par-tout la colere du ciel, irrité contre leur rebellion & leur perfidie.

Esprit sacré des immaums, tu pleures nuit &

jour ſur les enfans du prophete que le déteſtable Omar a dévoyés : tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs : tu deſires leur converſion, & non pas leur perte ; tu voudrois les voir réunis ſous l'étendard d'Hali, par les larmes des ſaints ; & non pas diſperſés dans les montagnes & dans les déſerts par la terreur des infideles.

De Paris, le 1 de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXIV.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenſes que les princes verſent ſur leurs courtiſans ? Veulent-ils ſe les attacher ? ils leur ſont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et, d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs ſujets en les achetant, il faut bien, par la même raiſon, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvriſſant.

Quand je penſe à la ſituation des princes, toujours entourés d'hommes avides & inſatiables, je ne puis que les plaindre : & je les plains encore davantage, lorſqu'ils n'ont pas la force de réſiſter à des demandes toujours onéreuſes à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces, des penſions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions : une foule d'idées

dées se présente à mon esprit: il me semble que j'entends publier cette ordonnance:

„ Le courage infatigable de quelques-uns de „ nos sujets à nous demander des pensions, ayant „ exercé sans relâche notre magnificence royale, „ nous avons enfin cédé à la multitude des „ requêtes qu'ils nous ont présentées, lesquelles „ ont fait jusqu'ici la plus grande sollicitude „ du trône. Ils nous ont représenté qu'ils n'ont „ point manqué, depuis notre avénement à la „ couronne, de se trouver à notre lever; que „ nous les avons toujours vus sur notre passage „ immobiles comme des bornes; & qu'ils se sont „ extrêmement élevés pour regarder, sur les épaules „ les plus hautes, notre sérénité. Nous „ avons même reçu plusieurs requêtes de la part „ de quelques personnes du beau sexe, qui nous „ ont supplié de faire attention qu'il est notoire „ qu'elles sont d'un entretien très-difficile: quelques-unes „ même très-surannées nous ont prié, „ branlant la tête, de faire attention qu'elles „ ont fait l'ornement de la cour des rois nos „ prédécesseurs; & que, si les généraux de leurs „ armées ont rendu l'état redoutable par leurs „ faits militaires, elles n'ont point rendu la „ cour moins célebre par leurs intrigues. Ainsi, „ desirant traiter les supplians avec bonté, & „ leur accorder toutes leurs prieres, nous avons „ ordonné ce qui suit:

„ Que tout laboureur, ayant cinq enfans, re„ tranchera journellement la cinquieme partie „ du

„ du pain qu'il leur donne. Enjoignons aux pe-
„ res de famille de faire la diminution, sur cha-
„ cun d'eux, aussi juste que faire se pourra.

„ Défendons expressément à tous ceux qui
„ s'appliquent à la culture de leurs héritage, ou
„ qui les ont donnés à titre de ferme, d'y faire au-
„ cune réparation, de quelque espece qu'elle soit.

„ Ordonnons que toutes personnes qui s'exer-
„ cent à des travaux vils & méchaniques, lesquel-
„ les n'ont jamais été au lever de notre majesté,
„ n'achetent désormais d'habits, à eux, à leurs
„ femmes, & à leurs enfans, que de quatre ans
„ en quatre ans: leur interdisons, en outre,
„ très étroitement, ces petites réjouissances qu'ils
„ avoient coutume de faire dans leurs familles
„ les principales fêtes de l'année.

„ Et, d'autant que nous demeurons avertis
„ que la plupart des bourgeois de nos bonnes
„ villes sont entiérement occupés à pourvoir à
„ l'établissement de leurs filles, lesquelles ne se
„ sont rendues recommandables, dans notre état,
„ que par une triste & ennuyeuse modestie; nous
„ ordonnons qu'ils attendront à les marier, jus-
„ qu'à ce qu'ayant atteint l'âge limité par les
„ ordonnances, elles viennent à les y contrain-
„ dre. Défendons à nos magistrats de pourvoir
„ à l'éducation de leurs enfans.

De Paris, le premier de la lune de Chalval 1718.

LET-

LETTRE CXXV.

Rica à ***.

On eſt bien embarraſſé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs qui ſont deſtinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue ſuite de peines, dont on les menace: mais, pour les gens vertueux, on ne ſçait que leur promettre. Il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'une courte durée; l'imagination a peine à en repréſenter d'autres.

J'ai vu des deſcriptions du paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens: les uns font jouer ſans ceſſe de la flûte ces ombres heureuſes; d'autres les condamnent au ſupplice de ſe promener éternellement; d'autres enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtreſſes d'ici bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuſes.

Je me ſouviens, à ce propos, d'une hiſtoire que j'ai oui raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les prêtres indiens ne ſont pas moins ſtériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du paradis.

Une femme, qui venoit de perdre ſon mari, vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permiſſion de ſe brûler: mais comme, dans les pays ſoumis aux mahométans, on

on abolit, tant qu'on peut, cette cruelle coutume, il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prieres impuissantes, elle se jetta dans un furieux emportement. Voyez, disoit-elle, comme on est gêné! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vu rien de pareil? Ma mere, ma tante, mes sœurs se sont bien brûlées. Et, quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur, il se fâche, & se met à crier comme un enragé.

Il se trouva là par hazard un jeune bonze: homme infidele, lui dit le gouverneur, est-ce toi qui as mis cette fureur dans l'esprit de cette femme? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé: mais, si elle m'en croit, elle consommera son sacrifice; elle fera une action agréable au dieu Brama: aussi en sera-t-elle bien récompensée; car elle retrouvera, dans l'autre monde, son mari, & elle recommencera avec lui un second mariage. Que dites-vous? dit la femme surprise. Je retrouverai mon mari? Ah! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs si vieux, que, si le dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, surement il n'a pas besoin de moi. Me brûler pour lui! . . . pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me séduisoient, & qui sçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire: mais, si le dieu Brama n'a que ce présent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monsieur le gouverneur, je me fais mahométane. Et pour vous;

dit-

dit-elle en regardant le bonze, vous pouvez, ſi vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXVI.

Rica à Usbek.

*A***.*

Je t'attends ici demain: cependant je t'envoie tes lettres d'Iſpahan. Les miennes portent que l'ambaſſadeur du grand Mogol a reçu ordre de ſortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince, oncle du roi, qui eſt chargé de ſon éducation; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il eſt très-étroitement gardé; & qu'on l'a privé de tous ſes honneurs. Je ſuis touché du ſort de ce prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek; je n'ai jamais vu couler les larmes de perſonne, ſans en être attendri: je ſens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fuſſent hommes: & les grands même, pour leſquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils ſont élevés, je les aime ſi-tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la proſpérité d'une inutile tendreſſe? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du reſpect, qui ne demande point de retour. Mais, ſi-tôt qu'ils ſont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plain-

plaintes qui puissent leur en rappeller l'idée.

„ Je trouve quelque chose de bien naïf, & même „ de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, „ prêt de tomber entre les mains de ses ennemis, „ voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient: „ je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis en- „ core votre roi. „

De Paris, le 3 de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXVII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

Tu as oui parler mille fois du fameux roi de Suede: il assiégeoit une place, dans un royaume qu'on nomme la Norwege: comme il visitoit la tranchée, seul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter sont premier ministre: les états se sont assemblés & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime: c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son roi: forfait qui, selon moi mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du prince le dernier de ses sujets; qu'est-ce lorsque l'on noircit la nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire son bonheur?

Je voudrois que les hommes parlassent aux rois,

tois, comme les anges parlent à notre faint prophete.

Tu fçais que, dans les banquets facrés, où le feigneur des feigneurs defcend du plus fublime trône du monde, pour fe communiquer à fes efclaves, je me fuis fait une loi févere de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une feule parole qui pût être amere au dernier de fes fujets. Quand il m'a fallu ceffer d'être fobre, je n'ai point ceffé d'être honnête homme; &, dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai rifqué ma vie & jamais ma vertu.

Je ne fçais comment il arrive qu'il n'y a prefque jamais de prince fi méchant, que fon miniftre ne le foit encore davantage; s'il fait quelque action mauvaife, elle a prefque toujours été fuggérée : de maniere que l'ambition des princes n'eft jamais fi dangereufe, que la baffeffe de fes confeillers. Mais comprends-tu qu'un homme, qui n'eft que d'hier dans le miniftere, qui peut-être n'y fera pas demain, puiffe devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de fa famille, de fa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des paffions; le miniftre les remue : c'eft de ce côté-là qu'il dirige fon miniftere : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtifans le féduifent par leurs louanges; & lui le flatte plus dangereufement par fes confeils, par les deffeins qu'il lui infpire, & par les maximes qu'il lui propofe.

De Paris, le 25 de la lune de Saphar 1719.

LETTRE CXXVIII.

Rica à Usbek.

A * * *.*

Je paffois l'autre jour fur le pont-neuf avec un de mes amis: il rencontra un homme de fa connoiffance, qu'il me dit être un géometre; & il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit dans une rêverie profonde: il fallut que mon ami le tirât longtems par la manche, & le fecouât pour le faire defcendre jufqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils fe firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces difcours les menerent jufques fur la porte d'un caffé où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géometre y fut reçu de tout le monde avec empreffement, & que les garçons du caffé en faifoient beaucoup plus de cas que de deux moufquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il fe trouvoit dans un lieu agréable: car il dérida un peu fon vifage & fe mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant fon efprit régulier toifoit tout ce qui fe difoit dans la converfation. Il reffembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec fon épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-deffus des autres. Martyr de fa jufteffe, il étoit offenfé d'une faillie, comme une vue délicate eft offenfée par une lumiere trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Auffi fa conver-

fa-

ſation étoit-elle ſinguliere. Il étoit arrivé ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui avoit vu un château ſuperbe, & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de ſoixante pieds de long, ſur trente-cinq de large; & un boſquet barlong de dix arpens : il auroit fort ſouhaité que les regles de la perſpective euſſent été tellement obſervées, que les allées des avenues euſſent paru par-tout de même largeur; & il auroit donné, pour cela, une méthode infaillible. Il parut fort ſatisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une ſtructure fort ſinguliere : & il s'échauffa fort contre un ſçavant, quit étoit auprès de moi, qui malheureuſement lui demanda ſi ce cadran marquoit les heures babiloniennes. Un nouvelliſte parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna ſoudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air; &, charmé de ſçavoir cela, il voulut en ignorer entiérement le ſuccès. Un homme ſe plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver d'auparavant, par une inondation. Ce que vous me dites là m'eſt fort agréable, dit alors le géometre; je vois que je ne me ſuis pas trompé dans l'obſervation que j'ai faite, & qu'il eſt au moins tombé ſur la terre deux pouces d'eau plus que l'année paſſée.

Un moment après, il ſortit, & nous le ſuivîmes. Comme il alloit aſſez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par une autre homme : ils ſe choquerent rudement; &, de ce coup, ils rejaillirent chacun de leur côté, en raiſon réciproque de leur vîteſſe

&

& de leurs maſſes. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdiſſement, cet homme, portant la main ſur le front, dit au géometre: je ſuis bien aiſe que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je viens de donner mon Horace au public. Comment! dit le géometre : il y a deux mille ans qu'il y eſt. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'eſt une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour. Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monſieur! dit le géometre, il y a vingt ans que vous ne penſez pas? Vous parlez pour les autres, & ils penſent pour vous? Monſieur, dit le ſçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand ſervice au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familiere? Je ne dis pas tout-à-fait cela; j'eſtime autant qu'un autre les ſublimes génies que vous traveſtiſſez. Mais vous ne leur reſſemblerez point; car, ſi vous traduiſez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions ſont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même ſont d'un plus grand uſage pour le peuple; mais elles ſont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illuſtres morts; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps. Mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un eſprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche

che de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conseil, ils se séparerent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rebiab, 2, 1719.

LETTRE CXXIX.

Usbek à Rhedi.
A Venise.

La plupart des législateurs ont été des hommes bornés, que le hasard a mis à la tête des autres, & qui n'ont presque consulté que leurs préjugés & leurs fantaisies.

Il semble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage: ils se sont amusés à faire des institutions puériles, avec lesquelles ils se sont, à la vérité, conformés aux petits esprits, mais décrédités auprès des gens de bon sens.

Ils se sont jettés dans des détails inutiles, ils ont donné dans les cas particuliers: ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choses que par parties, & n'embrasse rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre langue que la vulgaire: chose absurde pour un faiseur de loix: comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connues?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies; c'est-à-dire, qu'ils ont jetté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il eſt vrai que, par une biſarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'eſprit des hommes, il eſt quelquefois néceſſaire de changer certaines loix. Mais le cas eſt rare; &, lorſqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante: on y doit obſerver tant de ſolemnités, & apporter tant de précautions que le peuple en conclue naturellement que les loix ſont bien ſaintes, puiſqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop ſubtiles, & ont ſuivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans la ſuite, elles ont été trouvées trop dures; &, par un eſprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter: mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que ſoient les loix, il faut toujours les ſuivre, & les regarder comme la conſcience publique, à laquelle celle des particuliers doit ſe conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de ſageſſe; c'eſt qu'ils ont donné aux peres une grande autorité ſur leurs enfans. Rien ne ſoulage plus les magiſtrats; rien ne dégarnit plus les tribunaux; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs ſont toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'eſt, de toutes les puiſſances, celle dont on abuſe le moins: c'eſt la plus ſacrée de toutes les magiſtratures; c'eſt la ſeule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenſes & de

de punitions, les familles sont mieux réglées: les peres sont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puiffe conduire les hommes par son amour, ne laiffe pas de se les attacher encore par les motifs de l'efpérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre fans te faire remarquer la bifarrerie de l'efprit des François. On dit qu'ils ont retenu, des loix romaines, un nombre infini de chofes inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puiffance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXX.

Rica à ***.

Je te parlerai, dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les nouvelliftes, qui s'affemblent dans un jardin magnifique, où leur oifiveté eft toujours occupée. Ils font très-inutiles à l'état, & leurs difcours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un filence auffi long: cependant ils se croient confidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La bafe de leurs converfations eft une curiofité frivole & ridicule: il n'y a point de cabinet fi myftérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne fçauroient confentir à ignorer quelque chofe; ils fçavent combien notre augufte fultan a de

femmes, combien il fait d'enfans toutes les années; &, quoiqu'ils ne faſſent aucune dépenſe en eſpions, ils ſont inſtruits des meſures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuiſé le préſent qu'ils ſe précipitent dans l'avenir, &, marchant au devant de la providence, ils la préviennent ſur toutes les démarches des hommes. Ils conduiſent un général par la main; &, après l'avoir loué de mille ſottiſes qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme des cartons: ils ont des ponts ſur toutes les rivieres, des routes ſecrettes dans toutes les montagnes, des magaſins immenſes dans les ſables brûlans: il ne leur manque que le bon ſens.

Il y a un homme, avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un nouvelliſte: comme elle m'a paru ſinguliere, je la gardai; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures ſur les affaires du tems. Le premier janvier 1711. *je prédis que l'empereur Joſeph mourroit dans le cours de l'année: il eſt vrai que, comme il ſe portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, ſi je m'expliquois d'une maniere bien claire; ce qui fit que je me ſervis de termes un peu énigmatiques: mais les gens qui ſçavent raiſonner m'entendirent bien. Le* 17 *avril de la même année, il mourut de la petite vérole.* *Dès*

Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs, j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins des thuilleries; je les assemblai près du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siege de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que, vers le milieu du siege, je pariai cent pistoles qu'il seroit pris le 18 *août* (*); *il ne fut pris que le lendemain: peut-on perdre à si beau jeu?*

Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête: je le dis, & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanès, Comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement: je pariai cinquante pistoles, & je les perdis encore: car ce diable d'Albéroni, malgré la foi des traités, envoya sa flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands politiques, le duc de Savoie & moi.

Tout cela, monsieur, me déroute si fort, que j'ai résolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois, nous ne connoissions point aux thuilleries l'usage des paris, & feu monsieur le comte de L. ne les souffroit guere: mais, depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'est mêlée parmi nous, nous ne sçavons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

L'au-

(*) 1717.

*L'autre jour, comme j'ouvrois mon manuſcrit & accommodois mes lunettes ſur mon nez, un de ces fanfarons, ſaiſiſſant juſtement l'intervalle du premier mot au ſecond, me dit. Je parie cent piſtoles que non. Je fis ſemblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance; &, reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis: Monſieur le maréchal de *** ayant appris.... Cela eſt ſaux, me dit-il: vous avez toujours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas le ſens commun à tout cela. Je vous prie, monſieur, de me faire le plaiſir de me prêter trente piſtoles; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au miniſtre. Je ſuis,* &c.

Lettres d'un nouvelliſte au miniſtre.

MONSEIGNEUR,

JE ſuis le ſujet le plus zélé que le roi ait jamais eu. C'eſt moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre, pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis long-tems à un autre ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à notre nation, ſi votre grandeur veut m'accorder un privilege: mon deſſein eſt de prouver que, depuis le commencement de la monarchie, les François n'ont jamais été battus; & que ce que les hiſtoriens ont dit juſqu'ici de nos déſavantages, ſont de véritables impoſtures. Je ſuis obligé de les redreſſer en bien des occaſions; & j'oſe me flatter que je brille ſur-tout dans la critique. Je ſuis, monſeigneur, &c.

MON-

MONSEIGNEUR,

DEPUIS la perte que nous avons faite de monsieur le comte de L., nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un président. Le désordre se met dans nos conférences, & les affaires d'état n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les anciens, & entr eux sans discipline : c'est le véritable conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des thuilleries vingt ans avant qu'ils fussent au monde : je crois qu'ils nous en chasseront à la fin, & qu'obligés de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois, il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je suis. ..

De Paris, le 7 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXXI.

RHEDI *à* RICA.
A Paris.

UNE des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire & l'origine des républiques. Tu sçais que la plupart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre

qu'il puiſſe y en avoir ſur la terre d'autre que le deſpotique.

Les premiers gouvernemens que nous connoiſſons étoient monarchiques : ce ne fut que par haſard, & par la ſucceſſion des ſiecles, que les républiques ſe formerent.

La Grece ayant été abîmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira preſque toutes ſes colonies d'Egypte, & des contrées de l'Aſie les plus voiſines : & comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en ſortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop peſante, on ſecoua le joug ; &, du débris de tant de royaumes, s'éleverent ces républiques, qui firent ſi fort fleurir la Grece, ſeule polie au milieu des barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conſerva longtems la Grece dans l'indépendance, & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes grecques trouverent des alliés dans l'Aſie mineure : elles y envoyerent des colonies auſſi libres qu'elles, qui leur ſervirent de remparts contre les entrepriſes des rois de Perſe. Ce n'eſt pas tout : la Grece peupla l'Italie ; l'Italie, l'Eſpagne, & peut-être les Gaules. On ſçait que cette grande Heſpérie, ſi fameuſe chez les anciens, étoit au commencement la Grece, que ſes voiſins regardoient comme un ſéjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie, en Eſpagne ; ceux d'Eſpagne, dans la Bétique ou

le

le Portugal: de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les anciens. Ces colonies grecques apporterent avec elles un esprit de liberté, qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainsi on ne voit guere, dans ces tems reculés, de monarchie dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres: &, si l'on trouve des vestiges de quelque royauté parmi eux, c'est qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci se passoit en Europe: car, pour l'Asie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées sous le despotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes républiques, celle de Rome & celle de Carthage: il n'y a rien de si connu que les commencemens de la république romaine, & rien qui le soit si peu que l'origine de Carthage. On ignore absolument la suite des princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'aggrandissement prodigieux de la république romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste, entre les citoyens romains & les peuples vaincus; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande; si les loix si saintes, pour empêcher leur tyrannie, avoient été observées; & s'ils ne s'étoient pas servis, pour les faire taire, des mêmes trésors que leur injustice avoit amassés.

César opprima la république romaine, & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems sous un gouvernement militaire & violent; & la douceur romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du nord, se répandirent comme des torrens dans les provinces romaines; &, trouvant autant de facilité à faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrerent l'empire, & fonderent des royaumes. Ces peuples étoient libres; & ils bornoient si fort l'autorité de leurs rois, qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes, soumis à la volonté d'un seul, ils ne songerent qu'à lui donner de nouveaux sujets, & à établir, par les armes, son autorité violente: mais les peuples du nord, libres dans leur pays, s'emparant des provinces romaines, ne donnerent point à leurs chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, déposoient leurs rois dès qu'il n'en étoient pas satisfaits: &, chez les autres, l'autorité du prince étoit bornée de mille manieres différentes: un grand nombre de seigneurs la partageoient avec lui, les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement: les dépouilles étoient partagées entre le chef & les soldats; aucun impôt en faveur du prince;

les

ſes loix étoient faites dans les aſſemblées de la nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états, qui ſe formerent des débris de l'empire romain.

De Veniſe, le 20 de la lune de Rhégeb 1719.

LETTRE CXXXII.

RICA à ***.

Je fus, il y a cinq ou ſix mois, dans un caffé : j'y remarquai un gentilhomme aſſez bien mis, qui ſe faiſoit écouter : il parloit du plaiſir qu'il y avoit de vivre à Paris; il déploroit ſa ſituation d'être obligé d'aller languir dans la province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rentes en fonds de terre; & je me croirois plus heureux, ſi j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau preſſer mes fermiers & les accabler de frais de juſtice, je ne fais que les rendre plus inſolvables; je n'ai jamais pu voir cent piſtoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit ſaiſir toutes mes terres, & je ſerois à l'hôpital.

Je ſortis ſans avoir fait grande attention à tout ce diſcours : mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maiſon : & j'y vis un homme grave, d'un viſage pâle & allongé, qui, au milieu de cinq ou ſix diſcoureurs, paroiſſoit morne & penſif, juſques à ce que prenant bruſquement la parole, Oui, meſſieurs, dit-

il en hauſſant la voix, je ſuis ruiné; je n'ai plus de quoi vivre; car j'ai actuellement chez moi deux cent mille livres de billets de banque & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une ſituation affreuſe; je me ſuis cru riche, & me voilà à l'hôpital. Au moins, ſi j'avois ſeulement une petite terre où je puſſe me retirer, je ſerois ſûr d'avoir de quoi vivre ; mais je n'a pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai, par haſard, la tête d'un autre côté; & je vis un autre homme qui faiſoit des grimaces de poſſédé. A qui ſe fier déſormais? s'écrioit-il. Il y a un traître, que je croyois ſi fort de mes amis que je lui avois prêté mon argent; & il me l'a rendu! quelle perfidie horrible! Il a beau faire; dans mon eſprit, il ſera toujours déshonoré.

Tout près de-là, étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, diſoit : Dieu béniſſe les projets de nos miniſtres! puiſſé-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres! J'eus la curioſité de demander ſon nom. C'eſt un homme extrêmement pauvre, me dit-on; auſſi a-t-il un pauvre métier : il eſt généalogiſte, & il eſpere que ſon art rendra, ſi les fortunes continuent, & que tous ces nouveaux riches auront beſoin de lui, pour réformer leur nom, décraſſer leurs ancêtres, & orner leurs carroſſes. Il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra ; & il treſſaillit de joie, de voir multiplier ſes pratiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & ſec, que

je

je reconnus pour nouvellifte, avant qu'il fe fût affis: il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une affurance victorieufe contre tous les revers, & préfagent toujours les victoires & les trophées; c'étoit, au contraire, un de ces trembleurs qui n'ont que des nouvelles triftes. Les affaires vont bien mal du côté d'Efpagne, dit-il: nous n'avons point de cavalerie fur la frontiere; & il eft à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne faffe contribuer tout le Languedoc. Il y avoit, vis-à-vis de moi, un philofophe affez mal en ordre, qui prenoit le nouvellifte en pitié, & hauffoit les épaules, à mefure que l'autre hauffoit la voix. Je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille: vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de fa frayeur pour le Languedoc: & moi, j'apperçus hier au foir une tache dans le foleil, qui, fi elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdiffement; & je n'ai pas dit un feul mot.

De Paris, le 17 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXIII.

RICA *à* ***.

J'ALLAI, l'autre jour, voir une grande bibliotheque dans un couvent de dervis, qui en font comme les dépofitaires, mais qui font obligés d'y laiffer entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave, qui fe

promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monſieur, me dit il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois perſonne. Bien des gens me font de pareilles queſtions; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ce livres pour les ſatisfaire: j'ai mon bibliothequaire qui vous donnera ſatisfaction; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là. C'eſt un homme qui n'eſt bon à rien, & qui nous eſt très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui ſonne. Ceux qui, comme moi, ſont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En diſant cela, le moine me pouſſa dehors, ferma la porte, &, comme s'il eût volé, diſparut à mes yeux.

De Paris, le 21 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXIV.

RICA *au même.*

JE retournai le lendemain à cette bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la premiere fois. Son air étoit ſimple, ſa phyſionomie ſpirituelle, & ſon abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curioſité, il ſe mit en devoir de la ſatisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'inſtruire.

Mon

Mon pere, lui dis-je, quels ſont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliotheque? Ce ſont, me dit-il, les interpretes de l'écriture. Il y en a un grand nombre! lui repartis-je: il faut que l'écriture fût bien obſcure autrefois, & bien claire à préſent. Reſte t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points conteſtés? S'il y en a, bon dieu! s'il y en a! me répondit-il. Il y en a preſque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tout ces auteurs? Ces auteurs, me repatit-il, n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées: c'eſt pour cela qu'ils en ont corrompu tous les ſens, & ont donné la torture à tous les paſſages. C'eſt un pays où les hommes de toutes les ſectes font des deſcentes, & vont comme au pillage; c'eſt un champ de bataille où les nations ennemies qui ſe rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des manieres.

Tout près delà, vous voyez les livres aſcétiques ou de dévotion; enſuite, les livres de morale, bien plus utiles; ceux de théologie, doublement inintelligibles, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la maniere de la traiter; les ouvrages des myſtiques, c'eſt-à-dire, des devots qui ont le cœur tendre. Ah! mon pere! lui dis-je: un moment; n'allez pas ſi vîte; parlez-moi

de

de ces myſtiques. Monſieur, dit il, la dévotion échauffe un cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion ; ſouvent il ſe perfectionne, ou plutôt dégénere en quiétiſme : vous ſçavez qu'un quiétiſte n'eſt autre choſe qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les caſuiſtes, qui mettent au jour les ſecrets de la nuit; qui forment, dans leur imagination, tous les monſtres que le démon d'amour peut produire, les raſſemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs penſées; heureux ſi leur cœur ne ſe met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens ſi naïvement décrits & ſi nuements peints!

Vous voyez, monſieur, que je penſe librement, & que je vous dis tout ce que je penſe. Je ſuis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez ſçavoir les choſes, & les ſçavoir telles qu'elles ſont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration, je vous dirois ſans ceſſe. Cela eſt divin, cela eſt reſpectable; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit, de deux choſes l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me déshonorerois dans votre eſprit.

Nous en reſtâmes là; une affaire qui ſurvint au dervis, rompit notre converſation juſqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan 1719.

LET-

LETTRE CXXXV.

RICA *au même.*

Je revins à l'heure marquée; & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les grammairiens, les glossateurs, & les commentateurs. Mon pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens? Oui, dit-il, ils le peuvent; & même il n'y paroît pas: leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais, ce qui est très-commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je; & je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de sciences.

Voilà, poursuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons; & les géometres qui obligent un homme, malgré lui, d'être persuadé & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par-tout, les livres de physique qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers, que dans la machine la plus simple de nos artisans:

Les livres de médecine; ces monumens de la fragilité de la nature & de la puissance de l'art; qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légeres, tant ils nous rendent la mort présente; mais qui nous mettent dans une

sé-

fécurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme fi nous étions devenus immortels.

Tout près de-là font les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la defcription des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; chofe qui ne guérit, ni le malade de fon mal, ni le médecin de fon ignorance.

Voici la chymie, qui habite, tantôt l'hôpital, & tantôt les petites-maifons, comme des demeures qui lui font également propres.

Voici les livres de fcience, ou plutôt d'ignorance occulte; tels font ceux qui contiennent quelque efpece de diablerie: exécrables, felon la plupart des gens; pitoyables, felon moi. Tels font encore les livres d'aftrologie judiciaire. Que dites-vous, mon pere? Les livres d'aftrologie judiciaire! repartis-je avec feu. Et ce font ceux dont nous faifons le plus de cas en Perfe: ils reglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entreprifes: les aftrologues font proprement nos directeurs; ils font plus, ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela eft, me dit-il, vous vivez fous un joug bien plus dur que celui de la raifon: voilà le plus étrange de tous les empires: je plains bien une famille, & encore plus une nation, qui fe laiffe fi fort dominer par les planetes. Nous nous fervons, lui repartis-je, de l'aftrologie, comme vous vous fervez de l'algebre. Chaque nation a fa fcience, felon laquelle elle regle fa politique. Tous les aftrologues enfemble n'ont jamais fait tant de fottifes en notre Perfe, qu'un feul de vos algébriftes

briftes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des aftres ne foit pas une regle auffi fure que les beaux raifonnemens de votre faifeur de fyftême? Si l'on comptoit les voix là-deffus en France & en Perfe, ce feroit un beau fujet de triomphe pour l'aftrologie; vous verriez les calculateurs bien humiliés: quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux?

Notre difpute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXVI.

RICA *au même.*

DANS l'entrevue fuivante, mon fçavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'hiftoire moderne, me dit-il. Voyez, premiérement, les hiftoriens de l'églife & des papes; livres que je lis pour m'édifier, & qui font fouvent en moi un effet tout contraire.

Là, ce font ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & fur la chûte duquel il s'en forma auffi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, auffi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les royaumes que vous voyez à préfent en Europe, Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puifqu'ils étoient

„ toient libres: mais ils le ſont devenus, depuis
„ que, ſoumis pour la plupart à une puiſſance ab-
„ ſolue, ils ont perdu cette douce liberté, ſi con-
„ forme à la raiſon, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les hiſtoriens de l'empire d'Allemagne, qui n'eſt qu'une ombre du premier empire; mais qui eſt, je crois, la ſeule puiſſance qui ſoit ſur la terre que la diviſion n'a point affoiblie; la ſeule, je crois encore, qui ſe fortifie à meſure de ſes pertes; & qui, lente à profiter des ſuccès, devient indomptable par ſes défaites.

Voici les hiſtoriens de France, où l'on voit d'abord la puiſſance des rois ſe former, mourir deux fois, renaître de même, languir enſuite pendant pluſieurs ſiecles; mais, prenant inſenſiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à ſon dernier période: ſemblable à ces fleuves qui, dans leur courſe, perdent leurs eaux, ou ſe cachent ſous terre; puis, reparoiſſant de nouveau, groſſis par les rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage.

Là, vous voyez la nation eſpagnole ſortir de quelques montagnes: les princes mahométans ſubjugués auſſi inſenſiblement qu'ils avoient rapidement conquis: tant de royaumes réunis dans une vaſte monarchie, qui devint preſque la ſeule; juſqu'à ce qu'accablée de ſa propre grandeur & de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force & ſa réputation même, & ne conſerva que l'orgueil de ſa premiere puiſſance.

Ce ſont ici les hiſtoriens d'Angleterre, où l'on voit

voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde & de la sédition; le prince toujours chancelant sur un trône inébranlable; une nation impatiente, sage dans sa fureur même; & qui, maîtresse de la mer (chose inouie jusqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de-là, sont les historiens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, si respectée en Europe, & si formidable en Asie, où ses négocians voient tant de rois prosternés devant eux.

Les historiens d'Italie vous représentent une nation autrefois maîtresse du monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres; ses princes divisés & foibles, & sans autre attribut de souveraineté, qu'une vaine politique.

Voilà les historiens des républiques de la Suisse, qui est l'image de la liberté; de Venise, qui n'a de ressources qu'en son économie; & de Genes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du nord, & entr'autres de la Pologne, qui use si mal de sa liberté & du droit qu'elle a d'élire ses rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXVII.

RICA *au même.*

Le lendemain, il me mena dans un autre cabinet. Ce font ici les poëtes, me dit-il; c'est-à-dire, ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon fens, & d'accabler la raifon fous les agrémens, comme on enfeveliffoit autrefois les femmes fous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoiffez; ils ne font pas rares chez les orientaux, où le foleil plus ardent femble échauffer les imaginations même.

„ Voilà les poëmes épiques. Hé! qu'eft-ce que les „ poëmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en fçais rien: les connoiffeurs difent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres, qu'on donne fous ce nom, ne le font point: c'eft auffi ce „ que je ne fçais pas. Ils difent, de plus, qu'il eft impoffible d'en faire de nouveaux; & cela eft encore plus furprenant.

Voici les poëtes dramatiques, qui, felon moi, font les poëtes par excellence, & les maîtres des paffions. Il y en a de deux fortes; les comiques, qui nous remuent fi doucement; & les tragiques, qui nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques, que je méprife autant que j'eftime les autres, & qui font de leur art une harmonieufe extravagance.

„ On voit enfuite les auteurs des idylles & des „ églogues, qui plaifent, même aux gens de cour, „ par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tran- „ quillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent „ dans la condition des bergers. „

De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux : ce font ceux qui aiguifent les épigrammes, qui font de petites fleches déliées, qui font une plaie profonde & inacceffible aux remedes.

Vous voyez ici les romans, dont les auteurs « font des efpeces de poëtes, & qui outrent égale- « ment le langage de l'efprit & celui du cœur; ils « paffent leur vie à chercher la nature, & la man- « quent toujours; leurs héros y font auffi étrangers « que les dragons aîlés & les hippocentaures. «

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans: &, fi vous voyiez les nôtres, vous en feriez encore plus choqué. Ils font auffi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de paffion, avant qu'un amant ait pu voir feulement le vifage de fa maîtreffe. Cependant les auteurs font forcés de faire paffer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il eft impoffible que les incidens foient variés : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir; c'eft aux prodiges. Je fuis fûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne faffe fortir une armée de deffous terre; qu'un héros, lui feul, en détruife une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans : ces aventures froides, & fouvent répétées, nous font languir; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXVIII.

Rica à Ibben.

A Smirne.

Les miniſtres ſe ſuccedent & ſe détruiſent ici, comme les ſaiſons: depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de ſyſtême ſur les finances. On leve aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perſe, comme les levoient les fondateurs de ces empires: il s'en faut bien qu'il en ſoit ici de même. Il eſt vrai que nous n'y mettons pas tant d'eſprit que les occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'adminiſtration des revenus du prince & celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans ou en compter cent: mais il y ici bien plus de fineſſe & de myſtere. Il faut que de grands genies travaillent nuit & jour; qu'ils enfantent ſans ceſſe, & avec douleur, de nouveaux projets; qu'il écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux ſans en être priés, qu'ils ſe retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & ſacré aux petits; qu'ils aient toujours la tête remplie de ſecrets importans, de deſſeins miraculeux, de ſyſtêmes nouveaux; & qu'abſorbés dans les méditations, ils ſoient privés de l'uſage de la parole, & quelquefois même de celui de la politeſſe.

Dès que le feu roi eut fermé les yeux, on penſa à établir une nouvelle adminiſtration. On ſentoit qu'on étoit mal; mais on ne ſçavoit comment

faire

faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité ſans bornes des miniſtres précédens ; on la voulut partager. On créa pour cet effet, ſix ou ſept conſeils ; & ce miniſtere eſt peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de ſens : la durée en fut courte, auſſi bien que celle du bien qu'elle produiſit.

La France, à la mort du feu roi, étoit un corps accablé de mille maux : N***. prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remedes topiques. Mais il reſtoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger eſt venu, qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a cru lui avoir rendu ſon embonpoint ; & il l'a ſeulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a ſix mois ſont à préſent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richeſſes. Jamais ces deux extrémités ne ſe ſont touchées de ſi près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit : il fait paroître deſſus ce qui étoit deſſous ; & ce qui étoit deſſus, il le met à l'envers. Quelles fortunes ineſpérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets ſervis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit ſouvent des choſes bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune ſous le regne paſſé, vantent aujourd'hui leur naiſſance : ils rendent, à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour

eux il y a ſix mois : ils crient de toute leur force. La nobleſſe eſt ruinée ; quel déſordre dans l'état ! quelle confuſion dans les rangs ! on ne voit que des inconnus faire fortune ! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche ſur ceux qui viendront après eux ; & que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

De Paris, le 1 de la lune de Zilcadé 1720.

LETTRE CXXXIX.

RICA *au même.*

VOICI un grand exemple de la tendreſſe conjugale, non ſeulement dans une femme, mais dans une reine. La reine de Suede voulant, à toute force, aſſocier le prince ſon époux à la couronne, pour applanir toutes les difficultés, a envoyé aux états une déclaration, par laquelle elle ſe déſiſte de la régence, en cas qu'il ſoit élu.

Il y a ſoixante & quelques années, qu'une autre reine nommée Chriſtine, abdiqua la couronne, pour ſe donner toute entiere à la philoſophie. Je ne ſçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve aſſez que chacun ſe tienne ferme dans le poſte où la nature l'a mis ; & que je ne puiſſe louer la foibleſſe de ceux qui, ſe trouvant au-deſſous de leur état, le quittent comme par une eſpece de déſertion ; je ſuis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux prin-

princeſſes, & de voir l'eſprit de l'une & le cœur de l'autre ſupérieurs à leur fortune. Chriſtine a ſongé à connoître, dans le tems que les autres ne ſongent qu'à jouir : & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout ſon bonheur entre les mains de ſon auguſte époux.

De Paris, le 27 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CXL.

RICA à USBEK.

A ***.

Le parlement de Paris vient d'être relegué dans une petite ville qu'on appelle Pontoiſe. Le conſeil lui a envoyé enrégiſtrer ou approuver une déclaration qui le déshonore; & il l'a enrégiſtrée d'une maniere qui déshonore le conſeil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies ſont toujours odieuſes: elles n'approchent des rois que pour leur dire de triſtes vérités: &, pendant qu'une foule de courtiſans leur repréſentent ſans ceſſe un peuple heureux ſous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie, & apporter aux pieds du trône les gémiſſemens & les larmes dont elles ſont dépoſitaires.

C'eſt un peſant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorſqu'il faut la porter juſqu'aux princes ! Ils doivent bien penſer que ceux qui s'y déterminent y ſont contraints ; & qu'ils

ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect, & même leur amour.

De Paris, le 21 de la lune de Gemmadi, 1, 1720.

LETTRE CXLI.

RICA *au même.*

J'IRAI te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi!

Je fus présenté, il y a quelques jours, à une dame de la cour, qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniere de vivre des Persanes. Il me parut que la vie du serrail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir, sans envie, le bonheur de l'un; & sans pitié, la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur-tout celle des poëtes & des romans, elle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité : elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis, & je lui envoyai, quelques jours après un conte Persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du

Du tems de Cheik-ali-Can, il y avoit, en Perse, une femme nommée Zuléma : elle sçavoit par cœur tout le saint alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendit mieux qu'elle les traditions des saints prophetes ; les docteurs arabes n'avoient rien dit de si mystérieux, qu'elle n'en comprît tous les sens ; & elle joignoit, à tant de connoissances, un certain caractere d'esprit enjoué, qui laissoit à peine deviner si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit, ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses compagnes dans une des salles du serrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie ; & si elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs, que le paradis n'est fait que pour les hommes.

C'est le sentiment commun, leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre sexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perse, qu'on appelle la nation juive, qui soutient, par l'autorité de ses livres sacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur supériorité au-delà même de leur vie ; & ne pensent pas que, dans le grand jour, toutes les créatures paroîtront devant dieu comme le néant, sans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

Dieu ne se bornera point dans ses récompenses : comme les hommes qui auront bien vécu, & bien usé de l'empire qu'ils ont ici-bas sur nous, seront dans un paradis plein de beautés

céleſtes & raviſſantes, & telles que, ſi un mortel les avoit vues, il ſe donneroit auſſitôt la mort, dans l'impatience d'en jouir; auſſi les femmes vertueuſes iront dans un lieu de délices, où elles ſeront enyvrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divins qui leur ſeront ſoumis: chacune d'elle aura un ſerrail, dans lequel ils ſeront enfermés; & des eunuques, encore plus fideles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre arabe, qu'un homme, nommé Ibrahim, étoit d'une jalouſie inſupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles qu'il traitoit d'une maniere très-dure; il ne ſe fioit plus à ſes eunuques, ni aux murs de ſon ſerrail; il les tenoit preſque toujours ſous la clef, enfermées dans leur chambre, ſans qu'elles puſſent ſe voir, ni ſe parler; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente: toutes ſes actions prenoient la teinture de ſa brutalité naturelle: jamais une douce parole ne ſortit de ſa bouche; & jamais il ne fit le moindre ſigne, qui n'ajoutât quelque choſe à la rigueur de leur eſclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes aſſemblées dans une ſalle de ſon ſerrail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha ſon mauvais naturel. Quand on cherche ſi fort les moyens de ſe faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de ſe faire haïr. Nous ſommes ſi malheureuſes, que nous ne pouvons nous empêcher de deſirer un changement: d'autres, à ma place, ſouhaiteroient votre mort; je ne ſouhaite que la mienne; &, ne pouvant eſ-

pérer

pérer d'être séparée de vous que par là, il me sera encore bien doux d'en être séparée. Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colere; il tira son poignard & le lui plongea dans le sein. Mes cheres compagnes, dit-elle d'une voix mourante, si le ciel a pitié de ma vertu, vous serez vengées. A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives: un ruisseau, dont les eaux étoient plus pures que le crystal, y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux. De magnifiques jardins se présenterent ensuite; la nature les avoit ornés avec sa simplicité, & toute sa magnificence. Elle trouva enfin un palais superbe, préparé pour elle, & rempli d'hommes célestes, destinés à ses plaisirs.

Deux d'entr'eux se présenterent aussi-tôt pour la déshabiller: d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuses essences: on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens: après quoi, on la mena dans une grande salle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans & une table couverte des mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens: elle entendoit, d'un

côté, une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre; de l'autre, elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre: &, après l'avoir encore une fois déshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enyvrée, & que ses ravissemens passerent même ses desirs. Je suis toute hors de moi, leur disoit-elle: je croirois mourir, si je n'étois sure de mon immortalité. C'en est trop, laissez-moi; je succombe sous la violence des plaisirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes sens; je commence à respirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine? que ne puis-je voir.... Mais, pourquoi voir? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O dieux! que ces ténebres sont aimables! Quoi! je serai immortelle, & immortelle avec vous! je serai.... Non, je vous demande grace; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commandemens réitérés, elle fut obéie: mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparerent sa lassitude: elle reçut deux baisers, qui l'enflammerent soudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiete, dit-elle;

elle; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-tems: auſſi eut-elle avec eux tous les éclairciſſemens qu'elle pouvoit deſirer. Je ſuis déſabuſée, s'écria-t-elle; pardon, pardon; je ſuis ſure de vous. Vous ne me dites rien; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire: oui, oui, je vous le confeſſe, on n'a jamais tant aimé. Mais, quoi! vous vous diſputez tous deux l'honneur de me perſuader! Ah! ſi vous vous diſputez, ſi vous joignez l'ambition au plaiſir de ma défaite, je ſuis perdue; vous ſerez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue: mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fideles & aimables domeſtiques entrerent dans ſa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ſes plaiſirs. Elle ſe leva enſuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé ſimple, & enſuite couverte des plus ſomptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie; elle avoit donné de la vie à ſon teint, & de l'expreſſion à ſes graces. Ce ne fut, pendant tout le jour, que danſes, que concerts, que feſtins, que jeux, que promenades; & l'on remarquoit qu'Anaïs ſe déroboit de tems en tems, & voloit vers ſes deux jeunes héros: après quelques précieux inſtans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un viſage plus ſe-

 rein,

rein. Enfin, fur le foir, on la perdit tout à fait: elle alla s'enfermer dans le ferrail, où elle vouloit, difoit-elle, faire connoiffance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle vifita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante efclaves d'une beauté miraculeufe : elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs paffoit fa vie, tantôt dans des plaifirs éclatans, tantôt dans des plaifirs folitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu: fouvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre : les fleurs fembloient naître fous fes pas, & les jeux fe préfentoient en foule au devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureufe, que toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une feule réflexion : elle avoit joui de fon bonheur fans le connoître, & fans avoir eu un feul de ces momens tranquilles, où l'ame fe rend, pour ainfi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le filence des paffions.

Les bienheureux ont des plaifirs fi vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'efprit: c'eft pour cela qu'attachés invinciblement aux objets préfens, ils perdent entiérement la mémoire des chofes paffées, & n'ont plus aucun fouci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais

Mais Anaïs, dont l'efprit étoit vraiment philo-fophe, avoit paffé prefque toute fa vie à médi-ter : elle avoit pouffé fes réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laiffée à elle-même. La retraite auftere que fon mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laiffé que cet avantage.

C'eft cette force d'efprit qui lui avoit fait mé-prifer la crainte dont fes compagnes étoient frap-pées, & la mort qui devoit être la fin de fes peines, & le commencement de fa félicité.

Ainfi elle fortit peu à peu de l'yvreffe des plai-firs, & s'enferma feule dans un appartement de fon palais. Elle fe laiffa aller à des réflexions bien douces fur fa condition paffée, & fur fa fé-licité préfente : elle ne put s'empêcher de s'at-tendrir fur le malheur de fes compagnes : on eft fenfible à des tourmens que l'on a partagés. A-naïs ne fe tint pas dans les fimples bornes de la compaffion : plus tendre envers ces infortunées, elle fe fentit portée à les fecourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes, qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de fon mari ; d'aller dans fon ferrail, de s'en rendre maître, de l'en chaffer ; & d'y refter à fa place, jufqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs, ar-riva à la porte du ferrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe, tout lui eft ouvert, les eunuques tombent à fes pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit, en paffant, pris les clefs dans la poche

de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invifible. Il entre, & les furprend d'abord par fon air doux, affable ; &, bientôt après, il les furprend davantage par fes empreffemens, & par la rapidité de fes entreprifes. Toutes eurent leur part de l'étonnement; & elles l'auroient pris pour un fonge, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles fcenes fe jouent dans le ferrail, Ibrahim heurte, fe nomme, tempête & crie. Après avoir effuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un défordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recule en arriere , & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim , fa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au fecours ; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet impofteur , mais il n'eft pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible reffource ; c'eft de s'en rapporter au jugement de fes femmes. Dans une heure , le faux Ibrahim avoit féduit tous fes juges. L'autre eft chaffé , & traîné indignement hors du ferrail ; & il auroit reçu la mort mille fois, fi fon rival n'avoit ordonné qu'on lui fauvât la vie. Enfin , le nouvel Ibrahim, refté maître du champ de bataille, fe montra de plus en plus digne d'un tel choix , & fe fignala par des miracles jufqu'alors inconnus. Vous ne reffemblez pas à Ibrahim , difoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet impofteur ne me reffemble pas , difoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être votre époux, fi ce que je fais ne fuffit pas?

Ah!

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes: Si vous n êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité de l'être: vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix; nous vous jurons une fidélité éternelle: nous n'avons été que trop long-tems abusée. Le traître ne soupçonnoit point notre vertu, il ne soupçonnoit que sa foiblesse. Nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui; c'est à vous, sans doute, qu'ils ressemblent. Si vous sçaviez combien vous nous le faites haïr! Ah! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim; vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raison, dit l'homme divin, j'ai mesuré l'expiation au crime: je suis bien aise que vous soyez contentes de ma maniere de punir. Mais, dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous? Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il: dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient guere par la ruse: & d'ailleurs je l'enverrai si loin que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors, je prendrai sur moi le soin de votre bonheur. Je ne serai point jaloux; je sçaurai m'assurer de vous, sans vous gêner; j'ai assez bonne opinion de mon

 mé-

mérité, pour croire que vous me ferez fideles ; si vous n'étiez par vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? Cette conversation dura longtems entre lui & ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahims, que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari désespéré revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joie, & ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il sortit furieux. Et un instant après le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, & le laissa à deux mille lieues de là.

O dieux ! dans quelle désolation se trouverent ces femmes, dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déjà leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle ; toute la maison étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe ; elles se regardoient toutes les unes les autres, & se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin, le céleste Ibrahim revint, toujours plus aimable ; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre, qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde : il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singuliere de les voir, dans les festins, parmi des hommes aussi libres qu'eux. Ibrahim crut, avec raison, que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour

des

des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucun depense: il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointans où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes, & trente-six enfans.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1720.

LETTRE CXLII.

RICA à USBEK.

*A***.*

VOICI un lettre que je reçus hier d'un sçavant: elle te paroîtra singuliere.

MONSIEUR,

IL y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un oncle très-riche, qui m'a laissé cinq ou six cent mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien, lorsqu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaisirs: je suis presque toujours enfermé dans un cabinet, où je mene la vie d'un sçavant. C'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs & Romains: mais je n'avois pour lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me suis bien pourvu de ces pré-

cieu-

cieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent, pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un philosophe stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert presque tous les murs de ses appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y avoir ma figure représentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent louis d'or cinq ou six pieces d'une monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sçache pas avoir à présent dans ma maison un seul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuscrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir, que des exemplaires imprimés, qui ne sont pas si corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais : je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du tems des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi, qu'un proconsul des Gaules fit faire, il y a environ douze cens ans : lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieue : mais, ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des poteaux de bois de distance en distance, pour marquer l'éloignement des villes voisines. Je suis désespéré de voir ces misérables indices, au lieu des colonnes milliaires qui y étoient autrefois : je ne doute pas que je ne les fasse rétablir par mes héritiers, & que je ne les en-

engage à cette dépense par mon testament. Si vous avez, monsieur, quelque manuscrit persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai, par-dessus le marché, quelques ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez, entr'autres, une dissertation, où je fais voir que la couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve, par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs grecs, que Cambyse fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite ; une autre, où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto, *en forme d'explication d'un vers du sixieme livre de l'Enéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : &, quant à présent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiste grec, qui n'avoit point paru jusques ici, & que j'ai découvert dans la poussiere d'une bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le naturaliste, que les copistes du cinquieme siecle ont étrangement défiguré. Je suis*, &c.

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DANS une isle près des Orcades, il naquit un enfant, qui avoit pour pere Eole, dieu des vents, & pour mere une nymphe de Calédonie. On dit

dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts; & que, dès l'âge de quatre ans, ils distinguoit si parfaitement les métaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit ensuite à tous les voyageurs: mais, comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du hazard.

Il apprit, dans ses voyages, que, dans la Bétique, l'or reluisoit de toutes parts; cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui régnoit pour lors: mais ce dieu ayant quitté la terre, il s'avisa d'aller dans tous les carrefours. où il crioit sans cesse d'une voix rauque: peuples de Bétique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi: quittez le pays des vils métaux; venez dans l'empire de l'imagination, & je vous promets des richesses qui vous étonneront vous-mêmes. Aussi-tôt il ouvrit une grande partie des outres qu'ils avoit apportées, & il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria: peuples de Bétique, voulez-vous être riches? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup aussi: mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit: levez-vous ensuite; & , si vous

vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé ; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainsi : peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'est pas si vive que les premiers jours : laissez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui sera pour vous la source des richesses : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles seront bien significatives ; car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domestiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous, mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une seconde naissance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la somptuosité de vos festins, du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour tout essoufflé ; &, transporté de colere, il s'écria : peuples de Bétique, je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas. Eh bien, à présent je vous l'ordonne. Là-dessus, il les quitta brusquement : mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprends que quelques-uns de vous sont assez détestables pour conserver leur or & leur argent. Encore passe pour l'argent ; mais, pour de l'or .... pour de l'or ... Ah ! cela me met dans une indignation .... Je jure, par mes outres sacrées, que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai sévérement. Puis il ajouta, d'un air tout-à-fait persuasif :

ſuaſif: croyez-vous que ce ſoit pour garder ces miſérables métaux que je vous les demande? Une marque de ma candeur, c'eſt que, lorſque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis ſur le champ la moitié.

Le lendemain, on l'apperçut de loin, & on le vit s'inſinuer avec une voix douce & flatteuſe: *peuples de Bétique, j'apprends que vous avez une partie de vos tréſors dans les pays étrangers: je vous prie, faites-les moi venir; vous me ferez plaiſir, & je vous en aurai une reconnoiſſance éternelle.*

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire; ils ne purent pourtant s'en empêcher: ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais, reprenant courage, il hazarda encore une petite priere. *Je ſçais que vous avez des pierres précieuſes; au nom de Jupiter, défaites-vous-en; rien ne vous appauvrit comme ces ſortes de choſes; défaites vous-en, vous-dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-même, je vous donnerai des hommes d'affaire excellens. Que de richeſſes vont couler chez vous, ſi vous faites ce que je vous conſeille! Oui, je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.*

Enfin, il monta ſur un tréteau; &, prenant une voix plus aſſurée, il dit: *peuples de Bétique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorſque j'arrivai ici; je vous vois le plus riche peuple de la terre: mais, pour achever votre fortune, ſouffrez que je vous ôte la moitié de vos biens.* A ces mots, d'une aîle légere, le fils d'Eole diſparut, & laiſſa ſes auditeurs dans une conſternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain,

demain, & parla ainsi: je m'apperçus hier que mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien, prenez que je ne vous aie rien dit. Il est vrai; la moitié, c'est trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens, pour arriver au but que je me suis proposé. Assemblons nos richesses dans un même endroit; nous le pouvons facilement; car elles ne tiennent pas un gros volume. Aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban 1720.

LETTRE CXLIII.

RICA *à* NATHANAEL LEVI, *médecin juif à Livourne.*

Tu me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes, & de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi? Tu es juif, & je suis mahométan; c'est à-dire, que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint alcoran: j'attache à mes bras un petit paquet, où sont écrits les noms de plus de deux cent dervis: ceux d'Hali, de Fatmé, & de tous les purs, sont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant, je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je

Je porte tous ces chiffons facrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique univerfelle: je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on fe pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance fur quelques lettres myftérieufes; &, fans cette fauvegarde, tu ferois dans un effroi continuel.

Les hommes font bien malheureux! Ils flottent fans ceffe entre de fauffes efpérances & des craintes ridicules: &, au lieu de s'appuyer fur la raifon, ils fe font des monftres qui les intimident, ou des phantômes qui les féduifent.

Quel effet veux tu que produife l'arrangement de certaines lettres? quel effet veux tu que leur dérangement puiffe troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaifer les tempêtes; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la caufe morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eft que ceux qui fatiguent leur raifon pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable caufe.

Tu me diras que de certains preftiges ont fait gagner une bataille: & moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver, dans la fituation du terrein, dans le nombre ou dans le courage des foldats, dans l'expérience des capitaines,

taines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe, pour un moment, qu'il y ait des prestiges: passe-moi, à mon tour, pour un moment, qu'il n'y en ait point; car cela n'est pas impossible. Ce que tu m'accorde, n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre: veux-tu que, dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire?

Crois-tu que leur sort restera incertain, jusqu'à ce qu'une puissance invisible vienne le déterminer? que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penses-tu que la mort, dans ces occasions, rendue pésente de mille manieres, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que, dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre? que le second, qui quitte un troisieme, ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatrieme? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait, & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie: on sçait cela en général: & on cherche pourquoi, dans un certaine occasion particuli-

culiere, ils ont craint de la perdre?

Quoique les livres ſacrés de toutes les nations ſoient remplis de ces terreurs paniques ou ſurnaturelles, je n'imagine rien de ſi frivole; parce que, pour s'aſſurer qu'un effet qui peut être produit par cent mille cauſes naturelles, eſt ſurnaturel, il faut avoir auparavant examiné ſi aucune de ces cauſes n'a agi, ce qui eſt impoſſible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël, il me ſemble que la matiere ne mérite pas d'être ſi ſérieuſement traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban 1720.

P. S. COMME je finiſſois, j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, ſe publient, & s'achetent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre ſujet (*).

LETTRE

d'un médecin de province à un médecin de Paris.

IL y avoit, dans notre ville, un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium: mais il ne pouvoit ſe réſoudre à le prendre; & il avoit la coupe à la main, qu'il

(*) *L'auteur, dans le manuſcrit qu'il avoit confié de ſon vivant aux libraires, a jugé à propos de faire des rétranchemens On n'a pas cru devoir en priver le lecteur, qui les trouvera ici en notes.*

Il y a bien des choſes que je n'entends pas: mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confreres,

qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin, il dit à son médecin : Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'insomnie; souffrez que je l'envoie querir : &, si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : tiens, va-t-en chez monsieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monsieur Anis arrive. Mon cher monsieur Anis, je me meurs, je ne puis dormir : n'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G., ou bien quelque livre de dévotion composé par un R. P. J. que vous n'ayez pas pu vendre ? car souvent les remedes les plus gardés sont les meilleurs. Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi la Cour Sainte *du pere Caussin en six volumes, à votre service : je vais vous l'envoyer : je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P. Rodriguès, Jésuite espagnol, ne vous en faites faute. Mais, croyez-moi, tenons-nous en au pere Caussin : j'espere, avec l'aide de dieu, qu'une période du pere Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus, monsieur Anis sortit, & courut chercher le remede à sa boutique. La* Cour Sainte *arrive : on en secoue la poudre : le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en sentit le premier l'effet; à la seconde page, il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée, & déjà toute la compagnie se sentoit affoiblie; un instant après, tout ronfla, excep-*

 té

té le malade, qui, après avoir été long-tems éprouvé, s'assoupit à la fin.

Le médecin arrive de grand matin. Hé bien! a-t-on pris mon opium? On ne lui répond rien: la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joie, lui montrent le pere Caussin? Il demande ce que

(*) Voyez la note de la page précédente.

Le médecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la cabale, & de la puissance des paroles & des esprits: cela le frappa; &, après plusieurs réflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience; il faut la pousser plus loin. Hé pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même? ne le voyons-nous pas tous les jours? Au moins, cela vaut-il bien la peine de l'essayer. Je suis las des apothicaires; leurs syrops, leurs juleps & toutes les drogues galéniques ruinent les malades & leur santé. Changeons de méthode; éprouvons la vertu des esprits. Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Ptisanne purgative.

Prenez trois feuilles de la logique d'Aristote en Grec; deux feuilles d'un traité de théologie scholastique le plus aigu, comme, par exemple, du subtil Scot; quatre de Paracelse; une d'Avicenne, six d'Averroës; trois de Porphire, autant de Plotin, autant de Jamblique. Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A** du C** concernant la B** & la C** des J**; faites les distiller au bain-marie; mortifiez une goute de l'humeur âcre & piquante qui en viendra, dans un verre d'eau commune: avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six harangues, une douzaine d'oraisons funebres indifféremment, prenant garde pourtant de ne point se servir

que c'est : on lui dit, vive le pere Caussin ; il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? c'est un miracle. Tenez, monsieur ; voyez donc le pere Caussin ; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon pere. Et, là-dessus, on lui expliqua la chose comme elle étoit passée (*).

LET-

vir de celles de M. de N. ; un recueil de nouveaux opéra ; cinquante romans ; trente mémoires nouveaux. Mettez le tout dans un matras ; laissez-le en digestion pendant deux jours ; puis faites le distiller au feu de sable. Et, si tout cela ne suffit pas,

Autre plus puissant.

Prenez une feuille de papier marbré, qui ait servi à couvrir un recueil des pieces des J. F. ; faites-la infuser l'espace de trois minutes ; faites chauffer une cuillerée de cette infusion ; & avalez.

Remede très simple pour guérir de l'asthme.

Lisez tous les ouvrages du révérend pere Maimbourg, ci-devant jesuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque periode : & vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu, sans qu'il soit besoin de reitérer le remede.

Pour préserver de la galle, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Aristote, deux degrés métaphysiques, une distinction, six vers de Chapelain, une phrase tirée des lettres de M. l'abbé de S. Cyran : Ecrivez le tout sur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au col.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cùm fumo, igne & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cùm infusione Lallemanianâ ; fiat fermentatio cùm magnâ vi, impetu & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos sales : fiat evaporatio ardentium spirituum. Pone liquo-

LETTRE CXLIV.

USBEK *à* RICA.

JE trouvai, il y a quelques jours, dans une maiſon de campagne où j'étois allé, deux ſçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractere me parut admirable. La converſation du premier, bien appréciée, ſe réduiſoit à ceci : ce que j'ai dit eſt vrai, parce que je l'ai dit. La converſation du ſecond portoit ſur autre choſe : ce que je n'ai pas dit n'eſt pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois aſſez le premier : car qu'un homme ſoit opiniâtre, cela ne me fait abſolument rien ; mais qu'il ſoit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ſes opinions, c'eſt ſon bien : le ſecond attaque les opinions des autres, & c'eſt le bien de tout le monde.

„ Oh, mon cher Usbek ! que la vanité ſert mal „ ceux qui en ont une doſe plus forte que celle qui

rem ſermentatum in alembico : nihil indè extrahes, & nihil invenies, niſi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ anodini chartas duas ; Eſcobaris relaxativi paginas ſex ; Vaſquii emollientis folium unum : infunde in aquæ communis lib. iiij. *Ad conſumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur ; &, in expreſſione, diſſolve Bauni detersivi & Tamburini abluentis folia* iij.

Fiat cliſter.

In chloroſim, quam vulgus pallidos-colores, aut febrim-amatoriam, appellat.

Recipe Aretini figuras iiij ; *R. Thomæ Sanchii de matrimo-*

qui eſt néceſſaire pour la conſervation de la na- "
ture ! Ces gens-là veulent être admirés, à force "
de déplaire. Ils cherchent à être ſupérieurs, & "
ils ne ſont pas ſeulement égaux. "

Hommes módeſtes, venez, que je vous em- "
braſſe. Vous faites la douceur & le charme de "
la vie. Vous croyez que vous n'avez rien ; & "
moi, je vous dis que vous avez tout. Vous pen- "
ſez que vous n'humiliez perſonne, & vous hu- "
miliez tout le monde. Et, quand je vous com- "
pare dans mon idée avec ces hommes abſolus "
que je vois par-tout, je les précipite de leur tri- "
bunal, & je les mets à vos pieds. "

De Paris, le 22 de la lune de Chahban 1720.

LETTRE CXLV.

USBEK à ***.

Un homme d'eſprit eſt ordinairement difficile "
dans les ſociétés. Il choiſit peu de perſon- "
nes; "

trimonii folia ij. *Infundantur in aquæ communis libras quinque.*

Fiat ptiſana aperiens.

Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique, avec un ſuccès imaginable. Il ne vouloit pas, diſoit-il, pour ne pas ruiner ſes malades, employer des remedes rares, & qui ne ſe trouvent preſque point : comme, par exemple, une épître dédicatoire qui n'ait fait bâiller perſonne ; une préface trop courte ; un mandement fait par un évêque ; & l'ouvrage d'un janſéniſte mépriſé par un janſéniſte, ou bien admiré par un jeſuite. Il diſoit que ces ſortes de remedes ne ſont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie inſurmontable.

nes; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plait appeller mauvaise compagnie; il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût : autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre, & les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises, parce qu'il hasarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances. Sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés qui viennent de la chose, que des remedes qui sont de lui & qu'il tire de son propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout : il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est, plus ordinairement, pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci, on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre : la vanité se déclare pour lui.

Mais, si un homme d'esprit a tant de désavantages,

tages, que dirons-nous de la dure condition des ſçavans?

Je n'y penſe jamais, que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ſes amis. La voici:

MONSIEUR,

JE ſuis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regarder, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent ſur nos têtes: & quand je veux me délaſſer, je prends mes petits microſcopes, & j'obſerve un ciron ou une mitte

Je ne ſuis point riche, & je n'ai qu'une ſeule chambre: je n'oſe même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermometre, & que la chaleur étrangere le feroit hauſſer. L'hyver dernier, je penſai mourir de froid: &, quoique mon thermometre, qui étoit au plus bas dégré, m'avertît que mes mains alloient ſe geler, je ne me dérangeai point. Et j'ai la conſolation d'être inſtruit exactement des changemens de tems les plus inſenſibles de toute l'année paſſée.

Je me communique fort peu: &, de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipzig, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai ſans doute jamais, avec leſquels j'entretiens une correſpondance ſi exacte, que je ne laiſſe pas paſſer un courrier ſans leur écrire.

Mais, quoique je ne connoiſſe perſonne dans mon quartier, j'y ſuis dans une ſi mauvaiſe réputation, que je ſerai, à la fin, obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement inſulté par une de mes voiſines, pour avoir fait la diſſection d'un chien

*qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui se trouva-là, se mit de la partie. Et, pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de pierre, conjointement avec le docteur ***, qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible sur l'os frontal & occupital, dont le siege de sa raison fut très-ébranlé.*

Depuis ce tems-là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il est aussi-tôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoise, qui en avoit perdu un petit, qu'elle aimoit, disoit-elle plus que ses enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre; &, ne le trouvant pas, elle me cita devant le magistrat. Je crois que je ne serai jamais délivré de la malice importune de ces femmes, qui, avec leurs voix glapissantes, m'étourdissent sans cesse de l'oraison funebre de tous les automates qui sont morts depuis dix ans. Je suis, &c.

Tous les sçavans étoient autrefois accusés de magie. Je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même; j'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller; cependant un certain sçavant a des avantages sur moi: il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour, & un sçavant ne sçauroit guere éviter le reproche d'irréligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple: la plaie est faite; elle ne se fermera jamais bien. C'est toujours, pour lui, un endroit malade. Un adversaire viendra, trente ans après, lui dire

dire modeſtement: A dieu ne plaiſe que je diſe que ce dont on vous accuſe ſoit vrai; mais vous avez été obligé de vous défendre. C'eſt ainſi qu'on tourne contre lui ſa juſtification même.

S'il écrit quelque hiſtoire, & qu'il ait de la nobleſſe dans l'eſprit, & quelque droiture dans le cœur, on lui ſuſcite mille perſécutions. On ira contre lui ſoulever le magiſtrat, ſur une fait qui s'eſt paſſé il y a mille ans. Et on voudra que ſa plume ſoit captive, ſi elle n'eſt pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches, qui abandonnent leur foi pour une médiocre penſion; qui, à prendre toutes leurs impoſtures en détail, ne les vendent pas ſeulement une obole; qui renverſent la conſtitution de l'empire, diminuent les droits d'une puiſſance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits ſurannés, flattent les paſſions qui ſont en crédit de leur tems, & les vices qui ſont ſur le trône; impoſant à la poſtérité, d'autant plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'eſt point aſſez, pour un auteur, d'avoir eſſuyé toutes ces inſultes; ce n'eſt point aſſez, pour lui, d'avoir été dans une inquiétude continuelle ſur le ſuccès de ſon ouvrage. Il voit le jour, enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui atttire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter? Il avoit un ſentiment; il l'a ſoutenu par ſes écrits: il ne ſçavoit pas qu'un homme, à deux cent lieues de lui, avoit dit toute le contraire. Voilà cependant la guerre qui ſe déclare.

Encore, s'il pouvoit eſpérer d'obtenir quelque conſidération ! Non. Il n'eſt, tout au plus, eſtimé que de ceux qui ſe ſont appliqués au même genre de ſcience que lui. Un philoſophe a un mépris ſouverain pour un homme qui a la tête chargée de faits : & il eſt, à ſon tour, regardé comme un viſionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profeſſion d'une orgueilleuſe ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enſeveli dans l'oubli où ils ſeront eux-mêmes.

Un homme, à qui il manque un talent, ſe dédommage en le mépriſant : il ôte cet obſtacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui, & par là ſe trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin, il faut joindre, à une réputation équivoque, la privation des plaiſirs, & la perte de la ſanté.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLVI.

USBEK à RHEDI.
A Veniſe.

Il y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand miniſtre.

Un particulier peut jouir de l'obſcurité où il ſe trouve; il ne ſe décrédite que devant quelques gens; il ſe tient couvert devant les autres : mais un miniſtre qui manque à la probité, a autant de juges qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oſerai-je le dire? le plus grand mal que fait un

un miniſtre ſans probité, n'eſt pas de deſſervir ſon prince & de ruiner ſon peuple : il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux ; c'eſt le mauvais exemple qu'il donne.

Tu ſçais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation, naturellement généreuſe, pervertie en un inſtant, depuis le dernier des ſujets juſqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un miniſtre : j'y ai vu tout un peuple, chez qui la générosité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont paſſé de tout tems pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples ; le mal ſe communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus ſains ; les hommes les plus vertueux faire des choſes indignes ; & violer les premiers principes de la juſtice, ſur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuſes en garantie des actions les plus lâches ; & nommoient néceſſité, l'injuſtice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus ſaintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renverſées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une inſolente pauvreté, inſtrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des tems, feindre un paiement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le ſein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter preſque pour rien, ou plutôt ramaſſer de terre des fueilles de chêne, pour les mettre à la place de la ſubſtance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître ſoudain, dans tout les cœurs,

une ſoif inſatiable des richeſſes. J'ai vu ſe former, en un moment, une déteſtable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuſe induſtrie, mais par la ruine du prince, de l'état & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces tems malheureux, ne ſe coucher qu'en diſant : j'ai ruiné une famille aujourd'hui, j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, diſoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, aſſaſſiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre diſoit : je vois que j'accommode mes affaires : il eſt vrai que, lorſque j'allai il y a trois jours faire un certain paiement, je laiſſai toute une famille en larmes, que je diſſipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon ; le pere en mourra de douleur, la mere périt de triſteſſe : mais je n'ai fait que ce qui eſt permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un miniſtre, lorſqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuſes, ternit l'éclat des dignités, obſcurcit la vertu même, & confond la plus haute naiſſance dans le mépris univerſel ?

Que dira la poſtérité, lorſqu'il lui faudra rougir de la honte de ſes peres ? Que dira le peuple naiſſant, lorſqu'il comparera le fer de ſes ayeux, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne dégré de no-

bleſſe

bleſſe qui les déshonore, & ne laiſſent la génération préſente dans l'affreux néant où elle s'eſt miſe.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan 1720.

LETTRE CXLVII.

LE GRAND EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

Les choſes ſont venues à un état qui ne ſe peut plus ſoutenir: tes femmes ſe ſont imaginées que ton départ leur laiſſoit une impunité entiere: il ſe paſſe ici des choſes horribles: je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la mosquée, laiſſa tomber ſon voile, & parut preſqu'à viſage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ſes esclaves, choſe ſi défendue par les loix du ſerrail.

J'ai ſurpris, par le plus grand haſard du monde, une lettre que je t'envoie: je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adreſſée.

Hier au ſoir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du ſerrail, & il ſe ſauva par-deſſus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'eſt par parvenu à ma connoiſſanne; car ſurement tu es trahi. J'attends tes ordres: &, juſqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une ſituation mortelle. Mais, ſi tu ne mets toutes ces femmes à ma diſcrétion, je ne te réponds d'aucune

d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

Du serrail d'Ispahan, le 1 de la lune de Rhégeb 1717.

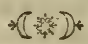
LETTRE CXLVIII.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE.

Au serrail d'Ispahan.

RECEVEZ, par cette lettre, un pouvoir sans bornes sur tout le serrail : commandez avec autant d'autorité que moi-même : que la crainte & la terreur marchent avec vous : courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens : que tout vive dans la consternation ; que tout fonde en larmes devant vous : interrogez tout le serrail : commencez par les esclaves ; n'épargnez pas mon amour : que tout subisse votre tribunal redoutable : mettez au jour les secrets les puls cachés : purifiez ce lieu infame, & faites y rentrer la vertu bannie. Car, dès ce moment, je mets sur votre tête les moindres fautes qui se commettront. Je soupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez surprise s'adressoit : examinez cela avec des yeux de lynx.

*De ***, le 11 de la lune de Zilhagé 1718.*



LETTRE CXLIX.

NARSIT *à* USBEK.

A Paris.

LE grand eunuque vient de mourir, magnifique ſeigneur : comme je ſuis le plus vieux de tes eſclaves, j'ai pris ſa place juſques à ce que tu aies fait connoître ſur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après ſa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adreſſée : je me ſuis bien gardé de l'ouvrir; je l'ai enveloppée avec reſpect, & l'ai ſerrée, juſqu'à ce que tu m'aies fait connoître tes ſacrées volontés.

Hier, un eſclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le ſerrail : je me levai, j'examinai la choſe, & je trouvai que c'étoit une viſion.

Je te baiſe les pieds, ſublime ſeigneur; & je te prie de compter ſur mon zele, mon expérience & ma vieilleſſe.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CL.

USBEK *à* NARSIT.

Au ſerrail d'Iſpaham.

MALHEUREUX que vous êtes! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me déſeſpérer; & vous demeurez tranquille ſous un vain prétexte!

Il

Il se passe des choses horribles: j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-dessus, avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans. Lisez les donc, ces ordres: & vous périrez, si vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25 de la lune de Chalval 1718.*

LETTRE CLI.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

Si je gardois plus long-tems le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le serrail.

J'étois le confident du grand eunuque, le plus fidele de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles: je me meurs: mais le seul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois! Puisse, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux; va les porter au plus vieux des noirs. Mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je

Je sçais ce qu'il t'écrivit, quelque tems avant sa mort, sur la conduite de tes femmes: il y a, dans le serrail, une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici Je ne sçais ce que c'est; tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue: depuis la mort du grand eunuque, il semble que tout leur soit permis: la seule Roxane est restée dans le devoir, & conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle & sévere qui y régnoit autrefois: une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, est une témoignage infaillible, selon moi, de quelques satisfaction nouvelle. Dans les plus petites choses, je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il regne, même parmi tes esclaves, une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'observation des regles, qui me surprend; ils n'ont plus ce zele ardent pour ton service, qui sembloit animer tout le serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin a été gagné; & qu'un jour avant qu'elles arrivassent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir, lorsque nous étions retirés. Le vieux eunuque, qui est à présent à notre tête, est un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je

Je ſuis agité d'une colere vengereſſe contre tant de perfidies : & ſi le ciel vouloit, pour le bien de ton ſervice, que tu me jugeaſſes capable de gouverner, je te promets que, ſi tes femmes n'étoient pas vertueuſes, au moins elles ſeroient fidelles.

Du ſerrail d'Iſpahan le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLII.

Narsit à Usbek.

A Paris.

Roxane & Zélis ont ſouhaité d'aller à la campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuſer. Heureux Usbek ! tu as des femmes, & des eſclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu ſemble s'être choſi un aſyle. Compte qu'il ne s'y paſſera rien que tes yeux ne puiſſent ſoutenir.

Il eſt arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands arméniens, nouvellement arrivés à Iſpahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi ; j'ai envoyé un eſclave pour la chercher ; il a été volé à ſon retour, & la lettre eſt perdue. Ecris-moi donc promptement ; car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choſes de conſéquence à me mander.

Du ſerrail de Fatmé, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLIII.

USBEK à SOLIM.

Au ferrail d'Ifpahan.

Je te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à préfent dans le monde de plus cher, qui eft ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confufion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon ferrail comme je l'ai laiffé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui fe propofoient de le devenir. Que ne peux-tu pas efpérer de ton maître pour des fervices fi fignalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-deffus de ta condition même, & de toutes les récompenfes que tu as jamais defirées.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.

LETTRE CLIV.

USBEK à SES FEMMES.

Au ferrai d'Ifpahan.

Puisse cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim eft votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le ferrail s'abaiffe devant lui. Il doit juger vos actions paf-

passées : &, pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.

LETTRE CLV.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

HEUREUX celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour !

Je vis dans un climat barbare, présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit; je tombe dans un accablement affreux : il me semble que je m'anéantis; & je ne me retrouve moi-même, que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Nessir; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié, si tu sçavois mon état déplorable. J'attends quelquefois six mois entiers des nouvelles du serrail; je compte tous les instans qui s'écoulent; mon impatience me les allonge toujours : &, lorsque celui qui a été tant attendu est prêt d'arriver, il se fait dans mon cœur une révolution soudaine; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale; cette inquié-

quiétude qui me déſeſpéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puiſſe être, & je crains d'en ſortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raiſon que j'aie eue de ſortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Neſſir, reſter dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de même, en proie à mes chagrins? J'ai preſſé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere: mais il s'oppoſe à toutes mes réſolutions; il m'attache ici par mille prétextes: il ſemble qu'il ait oublié ſa patrie; ou plutôt, il ſemble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il eſt inſenſible à mes plaiſirs.

Malheureux que je ſuis! Je ſouhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh! qu'y ferai-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'eſt pas tout: j'entrerai dans le ſerrail; il faut que j'y demande compte du tems funeſte de mon abſence; &, ſi j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et ſi la ſeule idée m'accable de ſi loin, que ſera-ce, lorſque ma préſence la rendra plus vive? que ſera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'oſe imaginer ſans frémir? que ſera-ce enfin, s'il faut que des châtimens, que je prononcerai moi-même, ſoient des marques éternelles de ma confuſion & de mon déſeſpoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y ſont gardées; j'y porterai tous mes ſoupçons; leurs empreſſemens ne m'en déroberont rien; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquié-

quiétudes; dans un tems ſi peu propre aux réflexions, ma jalouſie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, eſclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les ſentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus ſur votre condition, ſi vous connoiſſiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.

LETTRE CLVI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante regnent dans le ſerrail: un deuil affreux l'environne: un tigre y exerce à chaque inſtant toute ſa rage. Il a mis dans les ſupplices deux eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence: il a vendu une partie de nos eſclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous reſtoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obſcurité de la nuit, un traitement indigne; le ſacrilege n'a pas craint de porter ſur elles ſes viles mains Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement; &, quoique nous y ſoyons ſeules, il nous y fait vivre ſous le voile. Il ne nous eſt plus permis de nous parler; ce ſeroit un crime de nous écrire: nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques eſt entrée dans

dans le ferrail, où ils nous affiégent nuit & jour: notre fommeil eft fans ceffe interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me confole, c'eft que tout ceci ne durera pas long-tems, & que ces peines finiront avec ma vie: elle ne fera pas longue, cruel Usbek: je ne te donnerai pas le tems de faire ceffer tous ces outrages.

De ferrail d'Ifpahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

O Ciel! un barbare m'a outragée jufques dans la maniere de me punir! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par allarmer la pudeur; ce châtiment qui met dans l'hûmiliation extrême; ce châtiment qui ramene, pour ainfi dire, à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie fous la honte, reprenoit le fentiment d'elle-même, & commençoit à s'indigner, lorfque mes cris firent retentir les voutes de mes appartemens On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains, & tenter fa pitié, à mefure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce tems, fon ame infolente & fervile s'eft élevée fur la mienne. Sa préfence, fes regards, fes paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je fuis feule, j'ai du moins la con-

consolation de verser des larmes : mais, lorsqu'il s'offre à ma vue, la fureur me saisit ; je la trouve impuissante, & je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, & profaner jusques aux sentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne sçais plus me plaindre ; je ne plus que mourir.

+peux

J'ai soutenu ton absence, & j'ai conservé mon amour, par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même, & le tien me faisoit respecter ici. Mais à présent.... Non, je ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente, reviens pour m'aimer : reviens, si je suis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du serrail d'Ispahan, le 14 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLVIII.

Zelis à Usbek.

A Paris.

A Mille lieues de moi, vous me jugez coupable : à mille lieues de moi, vous me punissez.

Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses viles mains, il agit par votre ordre : c'est le tyran qui m'outrage, & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaisie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur est tranquille, depuis

puis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame se dégrade, & vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLIX.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

JE me plains, magnifique seigneur, & je te plains: jamais serviteur fidele n'est descendu dans l'affreux désespoir où je suis. Voici tes malheurs & les miens; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure, par tous les prophetes du ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour sur elles; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon ministere par les châtimens, & je les ai suspendus sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que dis-je? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile? Oublie tous mes services passés; regarde-moi comme un traître: & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la superbe Roxane, ô ciel! à qui se fier désormais? Tu soupçonnois Zélis, & tu avois pour Roxane une sécurité entiere: mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture; c'étoit le voile de sa perfidie. Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'est

vu découvert, eſt venu ſur moi; il m'a donné deux coups de poignard : les eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré : il s'eſt défendu longtems, en a bleſſé pluſieurs; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin il a cédé au nombre, & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime ſeigneur, tes ordres ſéveres. Tu as mis ta vengeance en mes mains, je ne dois pas la faire languir.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LETTRE CLX.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

J'AI pris mon parti : tes malheurs vont diſparoître : je vais punir.

Je ſens déjà une joie ſecrette : mon ame & la tienne vont s'appaiſer : nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous, qui ſemblez n'être faites que pour ignorer tous vos ſens & être indignés de vos deſirs même, éternelles victimes de la honte & de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce ſerrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le ſang que j'y vais répandre.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LET-

LETTRE CLXI.

ROXANE *à* USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé; j'ai séduit tes eunuques; je me suis jouée de ta jalousie; & j'ai sçu, de ton affreux serrail, faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir; le poison va couler dans mes veines: car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus? Je meurs; mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrileges qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non: j'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes loix sur celles de la nature, & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour: si tu m'avois bien connue

tu y aurois trouvé toute la violence de la haîne.

Mais tu as eu longtems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis: nous étions tous deux heureux; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage, sans doute, te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage? Mais, c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne; la plume me tombe des mains; je sens affoiblir jusqu'à ma haine: je me meurs.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

Fin des Lettres Persanes.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans les Lettres Persanes.

A.

E.

Em-

F.

G.

H.

I.

L.

M.

cois-

N.

O.

P.

Poi-

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.



Lettre 59. p. 134.
— 60. — 136.
— 61. — 138.
— 63. — 142.
— 66. — 149.
— 74. — 173.
— 75. — 175.
— 82. — 189.
— 83. — 191.
— 85. — 194.

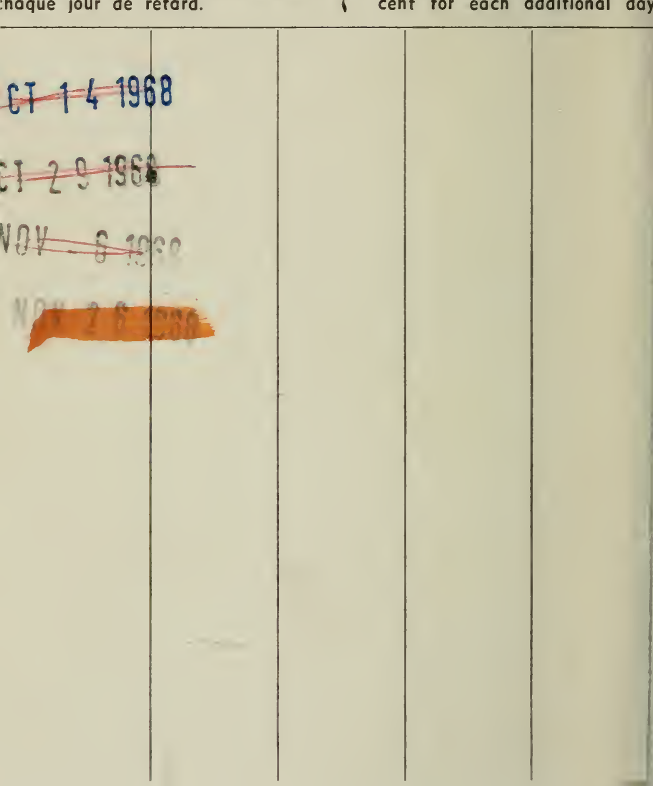
nb. pag. 199 – 215.
— — 228 – 45.

Lettre 109. p. 245.
— 110. — 246.
— 111. — 248.

pag. 301 – 11. bibliotèque.
— 327 – 33.
— 333 – 39.

Lett. 144. p. 340.
— 145. — 341.




CT 1 4 1968
CT 2 9 1968
NOV 6 19

